

L'ÉCRAN **FANTASTIQUE**



EVIL DEAD II
Génial et
dévastateur

VAMP
Grace Jones,
sensuelle et
mordante

2 AFFICHES
GÉANTES ET 100 PLACES
DE CINÉMA À GAGNER

Le tour du monde
du FANTASTIQUE

M 1515 - 82 - 25,00 F



3791515025004 00820

LES BARBARIANS



CANNON INTERNATIONAL présente LES FRÈRES BARBARIANS
RICHARD LYNCH dans un film de RUGGERO DEODATO "LES BARBARIANS"
Avec EVA LA RUE • VIRGINIA BRYANT • SHEEBA ALAHANI et MICHAEL BERRYMAN dans le rôle de "DIRTMASTER"
Musique de PINO DONAGGIO • Scénario de JAMES R. SILKE • Produit par JOHN THOMPSON
Réalisé par RUGGERO DEODATO

RÉDACTION :

9, rue du Midi, 92200 Neuilly.

Directeur de la publication :

Alain Schlockoff.

Rédacteurs en chef :

Alain Schlockoff et Cathy Karani.

Secrétaire de rédaction :

Lionel Collin.

Comité de rédaction :

Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Laurent Bouzereau, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Daniel Scotto, Giuseppe Salza, Alain et Robert Schlockoff.

Trad. : Dominique Haas.

Collaborateurs :

Forrest J. Ackerman, Frédéric André, Elisabeth Campos, Richard Combailot, Gérard Delteuil, Claude Ecken, Lee Goldberg, François Guérif, David Hutchinson, Herb A. Lightman, Marc E. Louvat, Ron Magid, Norbert Moutier, Charles Moreau, Richard D. Nolane, Alain Paris, Jean-Pierre Piton, William Rabkin, Steve Swires, Anthony Tate, Jack Tewksbury.

Correspondants :

Laurent Bouzereau (New York), Randy et Jean-Marc Lofficier (Los Angeles), Danny de Laet (Belgique), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Indra Bhose (G.B.).

Remerciements :

Michèle Abitbol, A.A.A. A.R.P., Michèle Bertrand, Denise Breton, Frédéric Comtet, Cannon France, C.D.A., Michèle Darmon, D.D.A., Fox, Eurogroup, Pierre Carboni, Pierre Kalfon, Richard Klemensen, Gaumont, Laurel Entertainment, Lumière, Anne Lara, New Line, New World, Alain Rouleau, Daniel Thierry, Warner-Columbia, U.I.P., U.G.C., Universal Studio, les compagnies vidéo, Metropolitan Film export et les éditeurs.

EDITION :

I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe

Issolre, 75014 Paris.

Tél. : 43.27.52.78.

Directeur gérant :

Francis Cocagnac.

Gestion :

Danièle Juffet.

Commission paritaire :

n° 55957.

Abonnements :

Tarif : 1 an, 12 numéros : 220 F.

2 ans, 24 numéros : 400 F. Eu-

rope : 280 F et 520 F.

Publicité : au journal.

Distribution : N.M.P.P.

Réassort et modifications :

S.I.P. Tél. 47.80.00.22.

Direction artistique :

Francis Cocagnac.

Notre couverture : Bruce Campbell (Prix d'Interprétation masculine, Paris 1987) dans "Evil Dead 2", le film-événement de Sam Raimi (Fox).

© 1987 by I.MÉDIA et les rédacteurs. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 3^e trimestre 1987. Composition : Compo Imprim. Photogravure : P.O.P. Impression : Printed in Italy.

Tirage : 70.000 exemplaires.



Cerveau, cerveau, les morts-vivants ont faim.

16 ROBOJOX

Après les poupées ré-animées de *Dolls*, Stuart Gordon s'attaque aux jouets plus sophistiqués : les célèbres robots transformables, dans une superproduction de science-fiction...

21 HUNDRA

Une rencontre avec la ravissante Laurene London, vedette d'un film d'héroïc-fantasy percutant et humoristique...



"Vamp", les baisers mortels de Grace Jones.

62 EVIL DEAD 2

Licorne d'Or du Festival de Paris 87, le nouveau Sam Raimi est bien le chef-d'œuvre que tout le monde attendait...

65 BELA LUGOSI

Pour la première fois dans un magazine français, la véritable histoire de celui qui restera, dans l'image du public, identifié au personnage de Dracula.



Bela Lugosi, le vampire immortel...

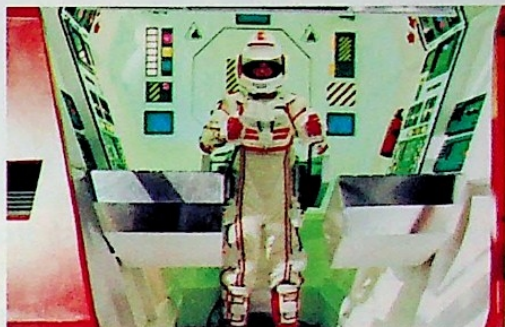
10 LE RETOUR DES MORTS

VIVANTS N° 2

Gary Sherman succède à Dan O'Bannon pour le second volet d'une série humoristico-horifique dérivée de la célèbre saga de George A. Romero.

14 CANNES 87

Cette année, les films en compétition au Festival de Cannes avaient bien souvent des aspects fantastiques. Bertrand Borie les a vus pour vous.



"Robojox", des jouets meurtriers de 30 mètres.

24 VAMP

Superbe et dangereuse Reine de la Nuit, Grace Jones saura vous faire succomber à ses charmes...

28 LE TOUR DU MONDE

DU FANTASTIQUE

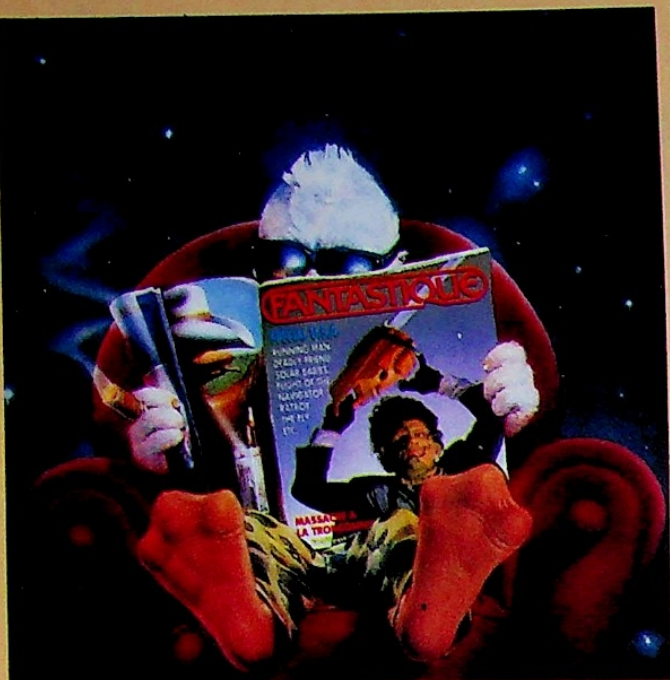
Les nouveautés en provenance du monde entier, visionnées spécialement pour vous.



"Evil dead 2", la nuit de toutes les horreurs.

LES RUBRIQUES :

- Sur nos écrans (p.4)
- Cinéflash (p.8)
- L'Actualité musicale (p.13)
- Horrorscope (p.72)
- La Gazette (p.74)
- Vidéo-Show (p.78)
- Bloc note (p.82)
- Posters : Grace Jones dans "Vamp" The Day the Earth Stood Still.
- Fiches-ciné : *Vamp*, *Histoires Fantastiques*, *Evil dead 2*, *La Petite Boutique des Horreurs*



Pour recevoir régulièrement votre revue en début de mois.

Pour bénéficier d'une reliure gratuite en s'abonnant pour deux ans.

Pour posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné.

Pour réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an, et de plus de cinq numéros pour un abonnement de deux ans.

Pour avoir accès gratuitement à la rubrique « Petites Annonces ».

Pour que l'ÉCRAN FANTASTIQUE progresse toujours davantage...

ABONNEZ-VOUS !

D'accord, je m'abonne à L'Écran Fantastique et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) ou 400 F pour 2 ans (24 numéros) en France, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Etranger : règlement par mandat uniquement. Europe : 280 F pour un an et 550 F pour deux ans. Reste du monde (par avion) : 380 F et 700 F.

Je choisis l'affichette suivante :

- ☐ Démon 2 ☐ Les av. de Jack Burton
☐ Le jour des morts-vivants ☐ La mouche

ATTENTION : DERNIER MOIS POUR S'ABONNER A CE TARIF

NOM
 PRÉNOM
 ADRESSE



Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de L'Écran Fantastique à l'abri des intempéries ! Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans)

LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

Je commande reliures au prix unitaire de 77 F, soit un total de F que je règle par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.
 Pour l'étranger : règlement par mandat poste uniquement.

OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE !

NOM
 PRÉNOM
 ADRESSE

LETTRES D'UN HOMME MORT

U.R.S.S. 1986. Réalisation : Constantin Lopouchansky.
Scénario : Constantin Lopouchansky, avec la collaboration de Viatcheslav Rybakov et Boris Strougazky. Photo : Nikolai Pokoptzev. Interprétation : Rolan Bykov, Lossif Rykline, Alexandre Sabinne, Victor Ivanov.

Sous un ciel noir de cendres, où le soleil ne percera plus jamais, l'horreur et la désolation. L'accident nucléaire a eu lieu, ravageant la surface de la Terre, brûlant tout être vivant. L'humanité se cache dans des abris insalubres, tandis que la loi martiale sévit. Les rescapés de l'holocauste ceux que les radiations n'ont pas affecté, sont systématiquement dirigés vers un centre où ils seront consignés, peut-être à vie, le "Bunker". Les autres meurent rapidement, et leurs cadavres jonchent les ruines de la ville dévastée...

Sorti peu avant la catastrophe de Tchernobyl, *Les lettres d'un homme mort*, de Constantin Lopouchanski, fit scandale en U.R.S.S. A la vision de ce terrifiant drame, l'on ne peut que s'interroger sur la production même du film, qui eut été impossible quelques années auparavant. Il a fallu à Lopouchanski l'appui des sommités scientifiques soviétiques pour réaliser son œuvre, bravant les autorités conservatrices qui régissent l'industrie cinématographique. Elève et assistant d'Andréi Tarkovski, Constantin Lopouchanski trace le portrait hallucinant d'une humanité décimée, victime de sa propre folie, au travers des réflexions désordonnées d'un vieux scientifique dont le prix Nobel ne sert désormais à rien.

Ecrivant à son fils qu'il ne reverra plus, tandis que sa femme agonise lentement, il tente vainement de vérifier, d'expliquer de folles théories, tout en sachant que l'espoir est inutile. L'utilisation des teintes sépia et bleu, renforcent par opposition de densité lumineuse, l'impression



d'une fatalité irréversible, d'un inéluctable achèvement. La force de l'évocation n'est pas sans rappeler un certain documentaire d'Alain Resnais, alors que Lopouchanski suggère des images qui appartiennent à l'expressionnisme allemand. Film intemporel qui n'ancre, ni se réfère à aucun pays, *Les lettres d'un homme mort* déroule ses visions d'horreur sur un rythme régulier et ordonné, celui du temps qui ne s'écoule plus, alors qu'une bande-son peuplée de cris, de bruits étouffés, de grondements sourds, ponctue des scènes issues d'un enfer réaliste. Dans une semi-obscurité constante. Les forteresses over-crafts, les hélicoptères les milices en combinaisons noires et en masques à gaz traquent les survivants, tandis que s'agitent dans de gigantesques décors (le musée dévasté, la bibliothèque inondée) une humanité vacillante, et que, dans un hôpital de fortune hurlent des enfants, mutilés, brûlés. Le vieux savant ensevelira sa femme de ses propres mains, avant de sombrer dans la folie et de mourir à son tour. Auparavant, il tentera de recréer un Noël futile pour des enfants plongés dans le mutisme de la terreur. Après l'avoir enterré, ceux-ci partiront, vers un autre avenir... □ ■

Daniel Scotto



**EVIL DEAD 2
VA VOUS FAIRE TREMBLER
AU CINÉMA...**

**EVIL DEAD 1
EN CASSETTE VIDÉO,
CHEZ VOUS,
VOUS ENTRAINEDANS LA
CABANE MAUDITE
GRACE A NOTRE
OFFRE EXCEPTIONNELLE.**

Oui, je veux savoir ce qui s'est passé avant EVIL DEAD 2, et je commande la cassette EVIL DEAD de Sam Raimi, en VHS, au prix exceptionnel de F + 25 F frais de port et emballage : soit F Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre de d'l.Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

La cassette me sera envoyée en paquet recommandé.

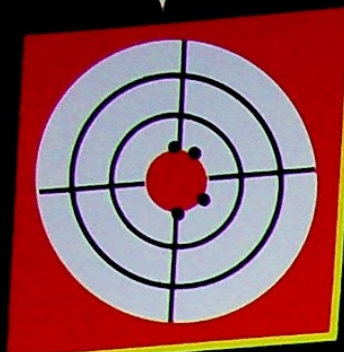
Nom Prénom

N° RUE

CODE POSTAL VILLE

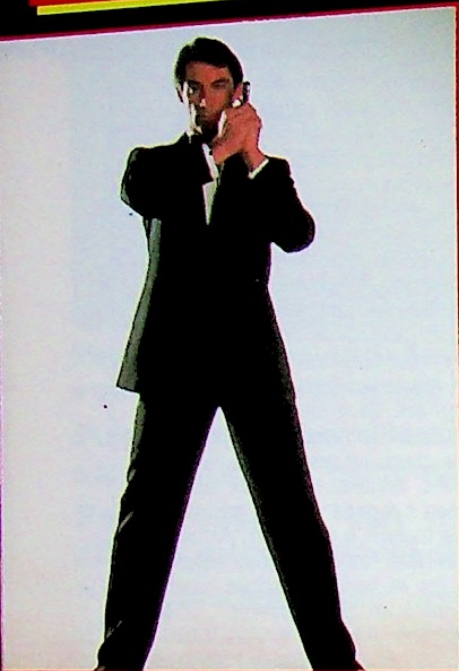
Cette offre limitée est réservée uniquement à la France Métropolitaine et DOM.TOM.

MAD MOVIES PRÉSENTE



IMPACT

N°9



JAMES BOND
uer n'est pas jouer

FREDDY 3
es griffes
u Cauchemar

LE GRAND REX
âchez les monstres !

GREESHOW 2
ing-Romero-Savini



ACTUELLEMENT
DANS TOUS LES
KIOSQUES : 20 F

COME-BACK :

INDIANA JONES

ESPAGNE : 550 PTS
BELGIQUE : 145 FB
CANADA : \$1,75

M 3226 - 9 - 20.00 F



LES BARBARIANS

U.S.A. 1987. Réalisation : Ruggero Deodato. Scénario : James R. Silke. Musique : Pino Donaggio. Interprétation : David Paul (Kutchek), Peter Paul (Gore, Richard Lynch (Kadar). Durée : 90 mn.

Une belle princesse, qui détient le secret de la cachette d'un superbe joyau gardé par un dragon, enlevée par un prince barbare cupide et cruel, avec toute sa troupe, parmi laquelle deux jumeaux qui, élevés séparément, grandissent et deviennent deux montagnes de muscles... C'est tellement caricatural qu'on devine la suite. Toutefois, il s'agit ici d'une parodie qui, à sa façon, renoue avec la tradition de films comme *Les 3 Stooges contre Hercule*. Et, du même coup, Ruggero Deodato, maître d'œuvre, s'en donne à cœur joie tout en jonglant non sans effets avec le spectaculaire. Les combats sont bien réglés et correctement filmés, les décors tape-à-l'œil à souhait, rehaussés par des éclairages clinquants au possible. En un mot, les péplums, *Conan* et autres *Dar l'invincible*, ont de quoi s'attraper de colossales migraines ! Il faut dire que Deodato a pris le soin d'ajouter le charme de quelques fragiles beautés toutes faites pour inspirer l'héroïsme à de gros bras musclés — ceci pour le côté "sérieux" de l'affaire : Virginia Bryant et Eva la Rue en tête, et qu'en contre-partie, les méchants sont vraiment très méchants et horribles.

Au milieu de tout cela, les "Barbarians Brothers" (David Paul et Peter Paul) s'appliquent à nous démontrer à chaque image qu'il n'y a plus à douter du fait que l'Homme descend du singe, grognements et réactions de primates à l'appui. Tarzan en prend aussi pour son grade...



Dire que *The Barbarians* nourrit notre culture serait sans doute exagéré. Mais du moins s'amuse-t-on souvent et le plaisir des yeux amateurs de kitsch est-il régulièrement satisfait. Seul défaut : il manque le dédicé qui annonce franchement la comédie, et du même coup certaines scènes paraîtront d'un humour involontaire. Mais que l'on ne s'y trompe pas : l'équipe du film a voulu nous faire rire. Et elle s'est sans doute bien amusée elle-même à nous concocter cette farce baroque. □ ■

Bertrand Borie

Production : Cannon. Prod. : John Thompson. Phot. : Lorenzo Battaglia. Architecte-déc. : Giuseppe Mangano. Mont. : Eugène Alabiso. Son : Massimo Loffredi. Déc. : Giancarlo Capuani. Mag. : Rosario Prestopino. Cost. : Francesca Panicci. Cam. : Guido Tosi. Asst. réal. : Roberto Palmerini. Cascades : Benito Stefanelli. Effets spéciaux visuels et maq. : Francesco et Gaetano Paolucci. Int. : Eva La rue (Ismene), Virginia Bryant (Canary), Sheeba Alahani (China), Michael Berryman (Dirtmaster), Nanni Bernini (Sigot), Franco Pistoni, Angelo Ragusa, Raffaella Baracchi, Benito Stefanelli, Pasquale Bellazecca, Luigi Bellazecca. Dist. en France : Cannon 90 mn. Dolby Stéréo.



100 PLACES GRATUITES POUR LES BARBARIANS

Facile ! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à I.MEDIA "Barbarians", 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation par retour du courrier. Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle, à la séance de votre choix. ATTENTION : Cette offre est réservée à nos abonnés.

BON À DÉCOUPER pour une place gratuite des "Barbarians", un film de Ruggero Deodato, sortie le 8 juillet 1987.

L'ECHO DES TOURNAGES

■ ■ ■ Ruggero Deodato, dont le dernier film *Les Barbarians* sort à Paris, enchaîne sur le tournage à Rome de *La maison de la rue Rubens*, un thriller avec Edwige Fenech, Claude Brasseur et Robert Carra-dine.

■ ■ ■ La chanson-titre du prochain James Bond, *The living daylights* est interprétée par le groupe A-Ah, co-écrite par John Barry. Pour le 25^e anniversaire de James Bond, la première du film a eu lieu le 29 juin dernier à Londres.

■ ■ ■ C'est Canal+ qui a acheté les six premiers épisodes du *Ray Bradbury Theatre* (voir E.F. n° 79).

■ ■ ■ Russel Mulcahy, qui planche actuellement sur *Rambo III*, a été contacté par Dino de Laurentiis pour diriger *Total Recall*, d'après "I Can Remember it for you Wholesale" de Philip K. Dick. Le tournage de cette production de 20 M\$, devrait commencer en Australie à la fin de cette année.

■ ■ ■ Deux adaptations d'après William Gibson, *Neuromancer*, réalisé par Nicholas Roeg (*L'homme qui venait d'ailleurs*) et *Burning Chrome* d'après Heavy metal's burning chrome.

■ ■ ■ Bob Skotak, oscar des meilleurs effets spéciaux (*Aliens*) passe derrière la caméra. Il tourne actuellement : *Invasion earth : The Aliens are here*, pour New World.

■ ■ ■ Du 27 août au 1^{er} septembre se tiendra à Londres la 45^e convention mondiale de la science-fiction. Invités : Ray Harryhausen, Brian Aldiss. Films, concerts rock, conférences d'auteurs et réalisateurs. Au Brighton Center et Métropole Hotel, Kings Road, Brighton. La carte pour toutes les activités : 30 £. Rens. : Colin Fire. P.O. Box 43 Cambridge, CB 13JJ. England.

■ ■ ■ Le prochain film de Roman Polanski sera un thriller intitulé "Frantic". Le tournage a lieu à Paris avec Harrison Ford dans le rôle principal. A ses côtés, Betty Buckley et Emmanuelle Seigner.

■ ■ ■ Jack Kirby, le dessinateur des Fantastic Four a créé deux nouveaux personnages destinés à des productions Empire : *Le Docteur Mortalis* et *Mindmaster*.

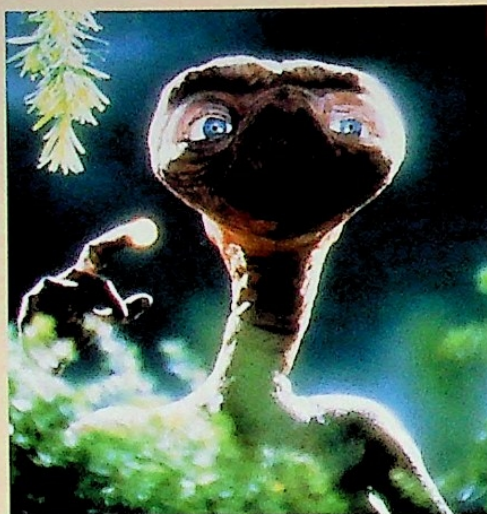
■ ■ ■ Michael Douglas et Glenn Close (*Maxie*), forment le couple de *Fatal Attraction* écrit par Nicholas Meyer (*Star Trek II*, *Sherlock Holmes attaque l'Orient Express*). Un homme marié est poursuivi par une femme bizarre refusant obstinément la rupture après une aventure sentimentale occasionnelle.

■ ■ ■ George Romero délaisse (provisoirement) les morts-vivants pour une nouvelle version de *La Guerre des Mondes* d'après H.G. Wells. La dernière en date est celle de George Pal en 1953.

LES CHAMPIONS DU BOX-OFFICE

Science-fiction et fantastique de tous les temps aux U.S.A.

Les recettes sont indiquées en Millions de \$. Source : le magazine "Variety", et "Encyclopedia of S.F. Movies". Octopus.



1 E.T. 1982	210 M\$
2 Star Wars 1977	193 M\$
3 Retour du Jedi 1983	165 M\$
4 L'Empire contre-attaque 1980	141 M\$
5 Rencontres du 3 ^e Type 1977/80	83 M\$
6 Superman I 1978	83 M\$
7 Superman II 1980	65 M\$
8 Star Trek I 1979	56 M\$
9 Alien 1979	40 M\$
10 Star Trek II 1982	40 M\$
11 Star Trek III 1984	39 M\$
12 Frankenstein Junior 1974	39 M\$
13 War Games 1983	38 M\$
14 Superman III 1983	37 M\$
15 Moonraker 1979	34 M\$

Arrivent en 23^e position : 2001 (1968) 24 M\$, en 31^e position Terminator (1984) 17 M\$, 37^e position Blade Runner (1982), 47^e position Mad Max II (1981) 11 M\$, 57^e position Outland (1981) 10 M\$, 99^e position Les Oiseaux (1963) 5 M\$. Pour avoir une idée des recettes mondiales, il faut doubler les chiffres de recettes U.S.A. en moyenne.

■ ■ ■ *Beetle juice*, littéralement jus de cafards, est une comédie horrifique réalisée par Tim Burton (*Pee Wee*) avec Michael Keaton dans le rôle d'un exorciste qui tente d'évincer une cohorte de démons d'une demeure, ceux-ci étant terrorisés par ses occupants ! Le reste du casting comprend Geena Davis (*The Fly*), Jeffrey Jones et Catherine O'Hara.



■ ■ ■ Un autre Teenage Werewolf après celui incarné par Michael J. Fox, Jason Bateman laisse pousser ses poils pour *Teen Wolf too*.

■ ■ ■ Gale Ann Hurd et James Cameron, les gagnants du couplé *Aliens/Terminator*, envisagent de passer au tiercé avec un remake de *The Day the earth Stood still*. (Le jour où la terre s'arrêta), un projet de la 20th Century Fox repoussé plusieurs fois avec un scénario de Ray Bradbury.

■ ■ ■ Les acteurs qui prêteront leur voix aux personnages du prochain dessin animé de long-métrage Disney, *Oliver Twist*, d'après Dickens seront Bette Midler, Dom de Luise et Robert Loggia.

■ ■ ■ Post-atomique toujours, *Orn*, un gros budget pour ce film au casting international : Donald Sutherland, Ingrid Thulin, Gabrielle Lazure. Le tournage commencera en septembre à Malte.

■ ■ ■ Prochaine production Fildebroc, la compagnie de Philippe de Broca : *Monsieur Amilcar*, la magnifique pièce de Yves Jamiaque créée par Robert Hirsch — où un homme et le Diable sont confrontés.

■ ■ ■ Rome. Dario Argento commence le tournage de son prochain film : *Opéra*.

■ ■ ■ Le prochain film d'Andrzej Zulawski : un thriller intitulé *l'Archer*.

■ ■ ■ En tournage, *Le Quatrième Commandement*, un drame médiéval réalisé par Bertrand Tavernier.

■ ■ ■ Le nouveau projet De Laurentiis/David Lynch sera une suite aux thèmes déjà explorés dans *Blue Velvet*.

■ ■ ■ Neil Jordan (*La Compagnie des loups*) doit tourner *The Courier* avec Gabriel Byrne (*Gothic*).

■ ■ ■ John D. Avildsen (*Karaté Kid*) prépare un film sur la vie de Curtis Sliwa, fondateur des "Anges gardiens", sur un scénario de Dennis MacIntire.

■ ■ ■ Sur le tournage de *River of Death*, d'après un roman d'Alistair MacLean (*Quand les aigles attaquent*, *les Canons de Navarone*),

PETER VINCENT DE RETOUR



Le grand Peter Vincent délaissera de nouveau son émission de télévision pour affûter ses pieux et refaire le plein d'eau bénite dans *Fright Night II*. Roddy MacDowall va reprendre son rôle dans *Vampire*, vous avez dit *Vampire 2*.

DRACULA-SKELETOR

La planète Eternia tombe aux mains de Skeletor. Les guerriers résistants, conduits par Musclor (Dolph Lundgren) se retrouvent sur une petite planète appelée... Terre. Ce sera le champ de bataille des deux clans.



Sortie cet été aux U.S.A. des *Maîtres de l'Univers*. Réalisé par Gary Goddard pour la Cannon, l'adaptation du célèbre dessin animé a requis une belle brochette de talents. Le Directeur artistique est William Stout (le créateur des *Zombies du Retour des Morts vivants*), les effets visuels réalisés par Richard Edlund (*Star Wars*), et les looks raffinés créés par Jean "Moebius" Giraud, notre star nationale de la BD. Sous le masque grimaçant de l'infâme Skeletor, Frank Langella, le séduisant *Dracula*, du téléfilm de John Badham.

Robert Ginty a remplacé Christopher Walken.

■ ■ ■ Les survivants d'un monde post apocalyptique sont Bruce Dern (*Driver*), Adam Ant (pop star), Catherine Mary Stewart et Michael Pare (*les Rues de feu*) dans *World gone wild*.

■ ■ ■ New York 1997, deuxième partie, est en route, John Carpenter tourne *Escape from Los Angeles*.

■ ■ ■ En tournage à Chicago, *Poltergeist III*, avec Heather O'Rourke et Zelda Rubinstein, rescapés du N° 2. La réalisation est confiée à Gary Sherman (*Le Métro de la mort*, *Wanted Dead or Alive*).

■ ■ ■ 1987, l'année des anniversaires : James Bond : 25 ans, *Star Wars* : 10 ans, *Star Trek* : 20 ans, *Blanche-Neige* : 50 ans, mais toujours aussi vaillante.



■ ■ ■ Steven Spielberg a été désigné comme conseiller spécial aux Studios Universal pour superviser les attractions réservées aux visiteurs. Deux de ces attractions sont basées sur ses films : *Retour vers le Futur* et *E.T.*

■ ■ ■ Ridley Scott est pressenti pour diriger un téléfilm de deux heures : *Police 2000*. Dans la lignée de *Blade Runner*, *Police 2000* met en scène un policier du futur.

■ ■ ■ Du nouveau du côté de *Indiana Jones*. Le tournage devrait commencer ces mois-ci, la sortie du film sera pour 1988. Le scénario est dû à Menno Meyjes (*Color purple*) et le directeur artistique est J. Michael Riva (*Buckaroo Banzai*).

■ ■ ■ Le prochain film de Ridley Scott sera *Someone to watch over me*, avec Tom Berenger (*Platoon*).

RETURN OF THE LIVING DEAD

Part 2

Entretien avec Ken Wiederhorn, scénariste et réalisateur par Laurent Bouzereau

Voici deux ans, *Le retour des morts-vivants*, que nous avions présenté en avant-première à nos lecteurs parisiens lors d'une mémorable soirée, avait été accueilli avec un certain succès, en raison de son humour tonitruant (à l'opposé de l'univers plutôt dramatique des films de George A. Romero qui servirent de modèle) et de l'excellence de ses effets spéciaux (cadavres ressuscités "animatroniquement" ! On y voyait même des papillons-zombies !). Dan O'Bannon, le scénariste d'*Alien* et de *Dark Star*, y faisait ses débuts, somme toute fort honorables, de réalisateur.

Ken Wiederhorn a écrit le scénario de *The Return of the Living Dead. Part 2*, où l'on retrouve James Karen (*Invaders from Mars*) et Thom Mathews (*Friday the 13th, Part IV*), devenus des pillleurs de tombes victimes des cadavres qu'ils ont déterrés ! Cette comédie d'épouvante au confortable budget de 6 millions de dollars, bénéficie des complexes effets spéciaux de maquillage de Kenny Myers (*Sword and the Sorcerer*, *Quick and Dead*). Laurent Bouzereau a suivi certaines étapes du tournage, et en a profité pour interviewer le réalisateur...

Que raconte le film ?
 Dans *Return of the Living Dead, Part 2*, des fûts métalliques contenant des cadavres conservés dans une curieuse vapeur verte se retrouvent une nouvelle fois entre les mains des gens qu'il ne faudrait pas, et de sales gosses laissent malencontreusement échapper la mystérieuse vapeur verte en question, ramenant à la vie les cadavres des cimetières et des morgues, toujours aussi avides de cerveaux humains.

Comment décririez-vous le style du film ?

C'est une comédie d'horreur. Ce n'est pas une parodie du genre, et je n'ai pas cherché à ridiculiser les zombies. En fait, j'avais rencontré les producteurs pour un tout autre projet et ils m'ont demandé de voir *Return of the Living Dead* que je n'avais jamais vu. Ça a été la révélation. C'était un film terrifiant et amusant en même temps, un film unique en son genre. Je considère *Return of the Living Dead* comme un film très important, qui rappelle un peu *Le Bal des Vampires* de Polanski.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de donner une suite à *Return of the Living Dead* ?

Pour un producteur hollywoodien, produire la séquelle d'un film à succès c'est un peu la terre promise, et j'ai été très flatté qu'on me demande d'être de la fête. Devoir trouver le ton d'une séquelle, lui donner son identité, constitue toujours un défi intéressant à relever. Je me suis efforcé de mettre en place des personnages et des situations drôles.

Pensez-vous que le film aura le même succès que le premier, celui de Dan O'Bannon ?

On ne peut jamais prévoir le succès d'un film. Tout ce que



La galerie des nouveaux monstres concoctés par Ken Wiederhorn. Un retour à



Le retour des morts-vivants avides de chair humaine...



L'épouvante parodique impatiemment attendu par les fans de Romero.



... terrorisant les populations des grandes métropoles...



... dans une débauche de sang et de terreur !



“L’horreur a toujours été voisine de la comédie, je me suis juste contenté d’aller un tout petit peu plus loin. Disons, un dérapage contrôlé.”

je sais c’est que les producteurs s’intéressent beaucoup, en ce moment, au mélange des genres. L’horreur a toujours été voisine de la comédie, et je me suis contenté d’aller un tout petit peu plus loin. Disons que j’ai détourné le thème à mon profit.

A votre avis, qu’est-ce qui a fait de *Return of the Living Dead* un film tellement spécial ? Dan O’Bannon a su créer une histoire intelligente, très astucieuse ; l’histoire de deux hommes qui mouraient et devenaient des zombies sans se rendre compte de ce qui leur arrivait. Même le fait qu’ils étaient avides de cerveaux humains était original. C’est ce qui a propulsé le thème sur une voie nouvelle. Dans mon film, j’ai repris les deux acteurs qui se trouvaient justement dans la scène en question. Ce ne sont plus les personnages centraux du film, mais il leur arrive la même chose : ce sont des profanateurs de sépultures qui se retrouvent morts-vivants avant d’avoir compris ce qui se passait !

Aimez-vous les films de Romero ?

Non !

Et pour quelle raison ?

Je trouve ce qu’il fait trop paroxystique, trop excessif. Je n’aime pas la façon dont il chorégraphie ses zombies. Vous voyez, dans mon film, il y a deux sortes de zombies : ceux qui sont morts depuis longtemps et ceux qui le sont depuis peu. Ils ne sont pas censés se déplacer de la même façon, alors que ceux de Romero sont tout raides. Les miens sont plus “vivants” ! (rires).

Comment s’est déroulé le tournage ?

C’est l’un des films les plus difficiles que j’ai jamais fait ; nous avons presque uniquement tourné de nuit, avec des enfants, et vous savez que l’emploi du temps des jeunes acteurs est très contraignant. Nous étions donc condamnés

à la rapidité et à l’efficacité. Et puis les séances de maquillage étaient très longues. Nous avions une équipe de 22 maquilleurs !

Avez-vous repris Kenny Myers, qui avait collaboré au premier film ?

Oui, absolument. C’est son travail qui m’avait le plus frappé lorsque j’ai vu *Return of the Living Dead*. Je savais qu’il avait remplacé au pied levé quelqu’un d’autre et je me suis dit qu’il avait fait un travail d’autant plus remarquable qu’il n’avait pas eu beaucoup de temps pour se préparer.

Combien y-a-t-il de zombies dans le film ?



Quand les profanateurs deviennent zombies !

Nous avons huit zombies vedettes qui, maquillés différemment, tiennent chacun plusieurs rôles dans le film. Je vous assure qu’il est impossible de les reconnaître. Nous avons un “chef zombie” qui les entraînait tous les jours, qui leur apprenait à marcher...

Y’a-t-il eu des scènes dangereuses à tourner ? Rien de très dangereux lorsque c’est bien préparé. A un moment donné, une voiture devait rentrer dans les zombies, mais seuls quelques-uns des figurants étaient cascadeurs. Le conducteur de la voiture a dû faire très attention à rentrer dans les bons !

Vous en êtes à présent au stade de la post-production ; allez-vous rajouter des effets spéciaux optiques au film ?

Oui. A la fin du film, les zombies rentrent dans une centrale électrique et ils sont électrocutés, ce qui implique évidemment une grande quantité de flammes et d’explosions. La plupart des effets pyrotechniques seront ajoutés en laboratoire.

Quel genre de film aimeriez-vous faire maintenant ?

Une comédie ou un thriller. J’adore les thrillers et je regrette qu’ils ne marchent pas mieux.

Dressed to Kill était bien un thriller, et il a fait beaucoup d’argent !

C’est vrai... A propos de Brian De Palma, vous avez vu *Body Double* ?

Oui.

Et cela vous a plu ?

Oui, pourquoi ?

C’est moi qui devais le mettre en scène ! Et que s’est-il passé ?

De Palma avait vu mon film, *Eyes of a Stranger*, et l’avait bien aimé. Il m’a appelé pour me dire qu’il en avait un peu assez de faire des thrillers, mais qu’il avait envie d’en produire encore un, intitulé *Body Double*. J’ai accepté de le faire à condition de pouvoir prendre un scénariste pour écrire le script. J’aime les films de De Palma, mais je trouve que ses scénarios n’ont pas de sens. J’aurais voulu que *Body Double* ait un scénario en béton armé. De Palma m’avait dit qu’il aurait les pleins pouvoirs sur le film, mais il traversait une crise. *Scarface*, qui avait coûté très cher, n’avait pas rapporté beaucoup d’argent, et la Columbia n’acceptait de faire *Body Double* que si c’était lui qui le mettait en scène. Il a sauté sur l’occasion tellement il redoutait que personne ne veuille plus travailler avec lui après le dépassement de budget de *Scarface* et il a demandé à son agent de me remercier. De Palma ressemble tout-à-fait à l’image que l’on peut avoir de lui en regardant ses films. La première fois que je l’ai vu, vous savez ce qu’il m’a dit ? “Le film est à vous, mais nous ne sommes pas obligés d’être amis” !

Nos remerciements à Cassidy Watson Associates.

RETURN OF THE LIVING DEAD, Part 2

Réal. et scén. : Ken Wiederhorn

Production : Greenfox

Prod. : Tom Fox

Co-prod. : William S. Gilmore

Effets spéciaux de maquillage : Kenny Myers.

Int. : James Karen, Thom Mathews, Philip

Bruns, Dana Ashbrook, Marsha Dietlein,

Suzanne Snyder, Michael Kenworthy.

CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE



Remarquable dès le très beau "Bolero Lento" qui retentit pendant le générique du film, *Chronique d'une mort annoncée* est vraisemblablement l'une des musiques du cinéma les plus intensément dramatiques de ces dernières années. Piero Piccioni a su traduire avec la gravité et le lyrisme que réclamait le sujet à la fois la chaude ambiance géographique du film, toute de passions contenues n'attendant que la crise pour atteindre de mortels paroxysmes, et l'esprit de l'intrigue. Laissant le côté purement folklorique à quelques airs traditionnels ("El Manicero", "Una Cancion", "Amar y Vivir"), il conserve pour sa plume la traduction de l'atmosphère humaine, ce qui lui permet de concentrer dans sa musique toute l'expression de celle-ci : un rare moment de quiétude ("Canoa"), la pureté trouble de l'héroïne ("Seis Cuerdas de Amor") ou sa solitude ("Flora"), ou encore la détresse des situations ("Pavana para una Muerte Anunciada" et "Presagio Nocturno"). Très belle, sobre et puissante à la fois, la musique de Piccioni porte dans son rythme lancinant de marche funèbre tout le poids de la tragédie inéluctable — au sens le plus traditionnel du terme — qui régit le destin des personnages. (General Music - WEA 242128-1).

COMPACT DISC

Importés par Pathé Marconi, deux sorties des plus intéressantes : *Time After Time*, de Miklós Rózsa, sorti dans sa version compact par Southern Cross (SCCD 1014) : il s'agit bien sûr du ré-enregistrement dirigé par Rózsa avec le Royal Philharmonic Orchestra en 1978, pour le compte d'Entr'Acte. Ce disque compact mérite

véritablement l'achat, même par ceux qui possèdent déjà le disque d'origine, tant le seul transfert digital donne le relief à l'orchestration qui, comme toujours chez Rózsa, est travaillée dans les moindres détails. *Starfighter*, de Craig Safan, fait également l'objet d'une édition compact, cette fois chez Silva Screen (SCCD 1007). En France enfin, la très bonne musique de Thomas Dolby pour *Gothic* est également sortie en compact (Virgin, CDV 2417), édition particulièrement propice, elle aussi, à mettre en valeur la richesse et la complexité de l'ensemble Instrumental.

MIKLÓS RÓZSA : EPIC FILM SCORES

Rédition, richement illustrée, d'un disque Capitol datant de 1967 (et repris ultérieurement chez Angel) dans lequel Rózsa, à la tête du Nuremberg Symphony Orchestra, avait enregistré quelques extraits de *Ben-Hur*, *Le Cid*, *Quo Vadis ?* et *Le Roi des Rois* — c'était à l'époque le premier enregistrement de musiques de *Ben-Hur* sous sa direction. A noter que les versions du "Quo Vadis Domine" et du "King of Kings Theme" données ici sont inédites par ailleurs et que la virtuosité de la Marche du *Cid* vaut à elle seule l'achat du disque, dont la pochette-album est illustrée d'une bonne vingtaine de photos en couleurs. A ne manquer sous aucun prétexte ! (CMB CN 7013).

BLOOD SIMPLE RAISING ARIZONA



Blood Simple avait fait sensation sur les écrans l'an passé, et nul doute que la musique de Carter Burwell apportait sa part à l'impact de l'approche cinématographique : non que la composition de Burwell soit elle-même d'une

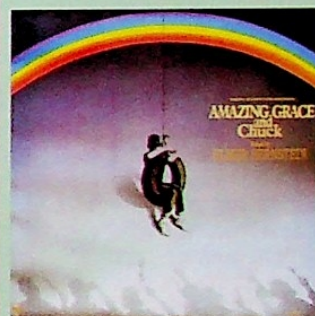
grande originalité ; mais il est de fait qu'elle porte en elle un "climat" qui, dès "Crash and Burn", accroche l'auditeur, surtout pour peu qu'il ait en mémoire celui des images et du film en général. Le thème principal, d'un charme troublant, ne manque pas d'attrait : son côté envoûtant participe à l'atmosphère de mystère, tendances que confirmeront "Chain Gang", "Monkey Chant" et "the March", les deux premiers justifiant les percussions qui transparaissent dans la fin de "Blood Simple", tandis que le troisième s'apparente davantage à "Crash and Burn". "The Shooting" apporte à point nommé la note de tension qui, finalement, sert de toile de fond à l'ensemble du film, en accord parfait avec l'étrangeté des images qui composaient la séquence de l'affrontement. *Raising Arizona*, en comparaison, fait par moments l'effet d'une musique de folklore — mais le sujet le réclamait aussi ("Main Title", "Raising Ukeless") : ici la place est davantage à la fantaisie débridée ("Just Business"), quoique dans le bref "Introduction/A Hole in the Ground" on retrouve très nettement la personnalité du Burwell de *Blood Simple*. Celle-ci reparaitra d'ailleurs à plusieurs niveaux, ("The Letter", "Dream of the Future") et parfois non sans une certaine ampleur tenant pourtant à des recettes simples en apparence, comme dans "Hail Jenny". (Varese STV 81318/Pathé Marconi Import).

UN HOMME AMOUREUX

Voilà sans doute l'une des musiques les plus romantiques de Georges Delerue : le sujet s'y prêtait à merveille et le compositeur n'a pas manqué l'occasion qui s'offrait à lui. Ce qu'on aura le plus retenu de la vision du film est vraisemblablement le thème principal, exposé par le générique : passionné, mais marqué par une sorte de mélancolie, sinon de déchirement, il symbolise avec beaucoup de justesse l'histoire de cet amour. Mais l'écoute plus attentive du disque montre que Delerue a affiné cette peinture avec subtilité, puisque l'évocation du sentiment qui unit les deux personnages principaux repose en fait sur quatre autres motifs musicaux : une variation, dont le cescendo exprime toute la fougue de ce sentiment ("Steve and Jane", qui rappelle fort par sa structure

"Alice et Yann" dans *Malpertuis*), et trois autres mélodies sur lesquelles Delerue joue avec une grande finesse, en usant pour rapprocher idées et personnages ("Hotel Roma" et "La mort de Pavese"), les déformant parfois de façon fort suggestive, traduisant tour à tour toutes les nuances des êtres et de leurs sentiments : pudeur, tendresse, intimité, détresse de leur amour. Il ne restera à l'épilogue qu'à combiner étroitement des quatre mélodies dans un raccourci émouvant. C'est beau, touchant, et souvent grâce à la limpidité d'une écriture musicale dont la force puise ses racines dans une sobriété savamment étudiée. (EMI 2408011).

AMAZING GRACE AND CHUCK



Un Elmer Bernstein très familier, comme on l'aime, nous revient donc pour le dernier film de Mike Newell. Il évolue avec aisance, dès "Home Town", entre de tendres intonations alternant avec des envolées qui rivalisent de lyrisme, et une exubérance orchestrale qui nous rapproche davantage de ses westerns. Et si une gravité un peu sombre caractérise des extraits comme "Nukes", c'est pour revenir à une douceur empreinte de quelques notes de fantaisie avec "Amazing" ou, aussitôt après, à la volubilité de "Fun and Games", dont certains accents passagèrement puissants rappellent le "grand" Bernstein des *Dix Commandements*. La suite de la partition confirme une combinaison habile et souvent pleine de charme de ces différentes composantes, faisant d'*Amazing Grace and Chuck* une musique qui, une fois de plus, séduira tout particulièrement les amateurs de ce compositeur. Avec la nostalgie en prime. Et un final ("Final Victory" et "End Credits") qui tient ses promesses. (Varese STV 81312/Pathé Marconi Import). □■

CANNES 87 : LE FANTASTIQUE EN C

Malgré le mistral qui soufflait chaque jour, emportant un tant soit peu les rêves de baignades, le Festival du Film a encore une fois multiplié les atouts pour séduire son public : le soleil était au rendez-vous, inondant la Croisette et, même si l'on attend encore cette année le "grand" film, le film-vedette, comme avait pu l'être, l'an dernier, *Mission*, les cinéphiles ont pu écouler quelques bonnes heures dans les grandes salles du Palais.

par Bertrand Borie

Tous les genres étaient au rendez-vous, à commencer par l'humour. Humour souvent amer et grinçant dans le subtil *Whales of August* de Lindsay Anderson (*Britannia Hospital*), d'après une pièce de théâtre de David Berry. Amertume du sujet — la valse hésitation de quatre vieillards : deux sœurs, qui avaient coutume, dans leur tendre jeunesse, de guetter du haut de la falaise les baleines annonciatrices du mois d'août, un voisin et un vieux monsieur qui vient pêcher sur leur territoire. Mais las, les baleines ne vieillissent plus, et tous quatre sont désormais veufs. Dialogues acides nourrissant une confrontation voilée dans laquelle les sentiments ont parfois du mal à refaire surface, mais aussi plaisirs de pudeur, de charme, grâce à une mise en scène discrète et attachante. Également retrouvailles, puisque deux des principaux rôles sont tenus par Bette Davis et... Vincent Price, plus que jamais "humain".

Humour plus tendu, plus brutal, chargé de dérision, avec l'intéressant *Barfly*, de Barbet Schroeder, inspiré par Charles Bukowski, et interprété par un Mickey Rourke qui semble décidément se complaire dans la décrépitude. Sourire tendu, nostalgique, avec *Intervista* de Federico Fellini, qui a tout pour séduire les adeptes de Cinecittà : le Cinecittà des années 50-60, quand Anita Ekberg se baignait dans les fontaines de Rome et qu'on faisait évoluer les galères de *Ben-Hur* sur un lac artificiel. Quelques séquences, très émouvantes de simplicité, avec un sommet applaudi avec chaleur par la salle : les retrouvailles de Marcello Mastroianni et d'Anita Ekberg.

Très lointain et plus au niveau de certaines idées, de l'atmosphère géographique et surtout de la photographie, l'intéressant *Shy People* (*Le bayou*) de Konchalovsky apporte, après *Runaway Train*, une nouvelle preuve de l'aptitude de ce réalisateur (sinon de son besoin) d'introduire dans ses sujets une dimension qui, pour discrète qu'elle soit, transcende le réalisme des situations. Un peu plus prononcée, l'ambiance mystique de *Shinran* ou la voie imma-

culée de Rentaro Mikuni est à ranger manifestement dans les approches fantastiques d'une réalité historique — en l'occurrence, la quête du bouddhisme dans laquelle se lance le jeune Shinran dans le Japon déchiré du début du XIII^e siècle.

Le film africain *Yeleen* de Souleymane Cissé (Mali) est, en revanche, à classer directement dans le genre fantastique, puisqu'il nous conte, outre un parcours



▼ Mickey Rourke dans *Barfly* de Barbet Schroeder



COMPÉTITION



▲ Shy people d'Andrei Konchalovsky.



Aria, le film à sketches, avec l'Opéra pour thème. Un personnage étrange de Ken Russell.

initiatique, la rivalité entre un père, sorcier et détenteur des pouvoirs du Komo, et son fils qui, chassé par son père qui ne voulait pas le voir en devenir à son tour le détenteur, les acquiert peu à peu au cours de son errance. Le conflit aboutira à un dramatique affrontement au cours duquel la magie des divinités tutélaires aura son mot à dire. Une belle histoire, mise en image avec chaleur et humanité, et un sens de l'esthétique audio-visuelle qui possède tous les atouts pour séduire et toucher le spectateur européen, démontrant une nouvelle fois que le cinéma, comme tout art, détient en soi un puissant pouvoir d'universalité dès lors qu'il sait dépasser ses origines et donner au discours une dimension profondément humaine.

Fantastique aussi — et par certains aspects du sujet que le réalisateur a pleinement joués — et par le traitement des images, la superbe adaptation de l'opéra de Verdi, *Macbeth*, par Claude d'Anna, dans la lignée du très person-

nel *Salomé* qu'il nous avait offert l'an dernier. Là encore, la réalisation est puissante, à la hauteur de l'œuvre adaptée, qu'il s'agisse de Verdi lui-même ou de Shakespeare, qui avait inspiré le musicien. On songe au remarquable *Parsifal* qui avait fait les belles heures de Cannes voici quelques années. Ce *Macbeth* a de quoi séduire même les spectateurs les moins attirés, au départ, par l'opéra — l'accueil que lui a réservé le public du Festival le prouve.

Et puis bien sûr, il y eut *Les ailes du désir* de Wim Wenders : l'histoire d'un ange qui, amoureux d'une trapéziste, devient mortel. Un hymne à la vie, en même temps qu'un conte philosophique plein de séduction, en dépit d'un côté un peu banal, et d'humanité.

Une fois de plus, il semble que les cinéastes aient souvent du mal à se passer de la vision fantastique pour donner à leurs idées les plus élevées toute leur force. Peut-on souhaiter de meilleur consécration ?



ROBO JOX

Un vacarme assourdissant envahit le champ de bataille : deux robots gigantesques de plus de trente mètres de haut, munis des derniers perfectionnements de la technique (lasers, missiles, poings volants et autres gadgets superpuissants) s'affrontent dans un combat impitoyable. On se croirait dans le décor du mille-et-unième dessin animé japonais, mais pas du tout : suivez-nous sur les plateaux 1 et 2 des Studios de l'Empire à Rome et découvrez avec nous les maquettes de cockpit, la salle de commande high-tech et les jambes de robot géant en fibre de verre ; vous constaterez qu'elles sont bien réelles. Pas trace d'images de synthèse ou d'animation au rotoscope : les combats cataclysmiques qui opposent nos robots sont filmés en direct...



Stuart Gordon aux commandes d'une épopée de science-fiction inspirée des "Transformables"...

Stuart Gordon, le metteur en scène de *Dolls*, *From Beyond* et *Re-Animator* est de nouveau parmi nous, aux commandes cette fois de *Robojox*, une épopée de science-fiction de 7 millions de dollars — le plus gros budget de l'Empire à ce jour — qui devrait sortir aux États-Unis pour Noël. Le film est produit par Albert Band, dont le fils, Charles, fait office de producteur exécutif, son scénario est l'œuvre de Joë Haldeman, Dennis Paoli et Stuart Gordon (non crédité), et il met en scène Gary Graham et Anne-Marie Johnson, ainsi que Jeffrey Combs (*From Beyond*) qui y fait une apparition.

Le sujet principal de *Robojox* est fourni par les robots transformables qui font fureur dans le monde entier, mais ce n'était pas un mince défi à relever : le film s'efforce de combler le manque d'imagination et la faiblesse du scénario des dessins animés japonais. C'était une idée à la mode, comme le souligne le réalisateur Stuart Gordon en personne, mais elle n'était pas plus facile à mettre en œuvre pour autant. La crédibilité des personnages repose presque entièrement sur le talent du responsable des effets spéciaux, Dave Allen, auquel on doit la séquence des "gâteaux vivants" de *Young Sherlock Holmes* et la plupart des plans de *Dolls*, et qui vit à Los Angeles au milieu des maquettes et des modèles réduits qu'il anime image par image. Nous avons déjà vu l'année dernière au Marché du Film de Cannes une séquence de 90 secondes du film réalisée par cet artiste des effets spéciaux.

Les investisseurs ont apparemment suivi, puisque l'autre gros projet de l'Empire, *Decapitron*, a été reprogrammé et devrait voir le jour en 1988. La production en avait été proposée au départ à Brian Yuzna (*Re-Animator* et *From Beyond*), qui l'avait refusé pour mener à bien des projets personnels.

L'action de *Robojox* se déroule dans un proche avenir. Le monde se reconstruit après une guerre atomique totale. Il est à présent divisé entre deux super-puissances, le Marché Commun, c'est-à-dire l'Occident et le Japon, et la Confédération, autrement dit l'Union Soviétique et ses satellites. Toute guerre est maintenant définitivement bannie ; les batailles sont remplacées par des combats singuliers entre des robots géants. Le héros du Marché Commun s'appelle Achille ; celui de la Confédération, le méchant, Alexandre. C'est qu'il ne veut pas seulement vaincre : il lui faut encore tuer son adversaire...

Car Achille est le dernier Robojox humanoïde, ces pilotes robots. Les nouveaux guerriers sont génétiquement programmés, et la belle Athena est l'une

de ces machines de guerre. Un jour, dans un combat l'opposant à Alexandre, le robot d'Achille s'écrase dans la foule. Des centaines de spectateurs trouvent la mort ; le match est déclaré nul. Bien que la tragédie soit purement accidentelle, Achille se sent coupable et refuse de retourner sur le champ de bataille.

Tout le monde le prend pour un lâche, à commencer par Athena, qui était sur le point de tomber amoureuse de lui. Mais l'objet du prochain combat est l'Alaska, territoire doté de grandes richesses minières. Athena décide de combattre à la place d'Achille et lui vole son robot, mais sur le champ de bataille, la cruauté d'Alexandre passe

dans un lointain passé. Nous ne faisons pas allusion à la seule genèse de son scénario, mais à son thème même, emprunté à Homère, qui donna le jour à l'*Illiade* voici quelque trois mille ans. "Nous lui avons emprunté la légende d'Achille", raconte Stuart Gordon. "J'étais fasciné par l'histoire du champion de la Grèce antique qui refusait de se battre". Dans le poème original, le meilleur ami d'Achille, Patrocle, avait revêtu son armure pour combattre à sa place et s'était fait tuer par Hector, après quoi le guerrier grec avait combattu de nouveau pour venger sa mort.

Quelles que soient toutes ces références, comment croire que le réalisateur



Le pilote d'un robot gigantesque rejoint son poste pour la prochaine bataille...

les bornes. Achille arrivera-t-il à temps pour sauver la belle Athena ? Et parviendra-t-il, malgré ses blessures, à survivre à la colère meurtrière de l'ignoble Alexandre assoiffé de sang ?

Si vos réponses à ces deux questions sont positives, vous pouvez continuer votre lecture ! Tous les responsables de la production de *Robojox* affirment en effet que ce sera un film doté de valeurs positives, comme il se doit. Il y a une chose plus importante que l'histoire ; c'est la façon dont le bouillant Achille se rachète et accepte de combattre à nouveau. Et comme ce film est destiné à tous les publics, le résultat sera atteint en conformité avec les exigences des censeurs du MPAA, de plus en plus stricts (de sévères coupes furent imposées à *From Beyond*).

Robojox est un conte de fées, comme la plupart des films de science-fiction d'aujourd'hui, dont les racines plongent

de *Re-Animator* puisse être à son aise dans la mise en scène d'un film de science-fiction dépourvu de sangs et d'effets gore ? Et pourtant... Stuart Gordon est un grand amateur de science-fiction, qui adore ses enfants de surcroît. C'est pourquoi il décida d'entreprendre un film que ceux-ci auraient au moins le droit d'aller voir au cinéma du quartier !

"Je crois que l'idée de *Robojox* m'est venue en regardant mes enfants jouer avec tous leurs robots japonais", commente-t-il. "Je me suis pris au jeu. J'ai appris à aimer ce genre d'histoires, surtout les boîtes, avec toutes leurs illustrations. Ces robots étaient animés par des équipes de petits hommes — des humains grandeur nature, en fait."

L'idée de tirer un film de cet élément qui fait maintenant tellement partie intégrante du monde de l'enfance ne pouvait qu'être alléchante. "On ne pou-



Anne-Marie Johnson incarne Athena, qui luttera à la place d'Achille en lui volant son robot.

vait pas laisser passer ça", poursuit Gordon. "Je savais qu'on avait tiré des quantités de dessins animés de ces personnages de robots, mais l'idée d'en faire un film avec des êtres de chair et de sang était très excitante. Surtout avec tous les moyens dont on dispose aujourd'hui au niveau des effets spéciaux. Nous n'aurions pas de problèmes à donner l'illusion du gigantisme des robots et à tourner le film en prises de vues réelles".

Mais ce n'était que le début. Il devait trouver une nouvelle inspiration en lisant "L'Etoffe des héros" — le livre de Tom Wolfe dont Philip Kaufman a tiré son film : il fut fasciné par l'idée qu'un unique héros pouvait représenter un pays entier pour la course aux étoiles comme pour un combat. La notion de combat singulier avait déjà été amplement exploitée dans la Grèce antique ; remplacez les armures par des robots géants et le thème prend un aspect résolument moderne.

Cela dit, les dessins animés japonais avaient leurs limites : quel que soit leur titre, le pilote du robot est toujours montré à l'intérieur d'un cockpit, en train de pousser des boutons et de manœuvrer une manche à balai comme s'il était aux commandes d'un avion. Gordon trouvait cette image peu convaincante ; il décida donc d'approcher son film d'une toute autre façon. Le pilote devrait maintenir un lien étroit avec le robot, un peu à la façon du cavalier sur son cheval dans les westerns. Quant au robot proprement dit, il serait vu comme un immense réservoir d'énergie comparable à celui de Ripley dans *Aliens*. Le pilote, dans le cockpit, serait connecté à l'ordinateur central : il n'aurait qu'à lever la main gauche pour que le robot brandisse son poing monumental, et ainsi de suite pour tous ses mouvements.

Pour structurer son récit, Stuart Gordon fit appel à l'auteur de SF Joe Haldeman. Né en 1943, celui-ci est essentiellement connu pour l'approche militariste, très technique, de son œuvre. Son plus grand succès, "The Forever War" (lauréat du Hugo et du Nebula 1975), fut porté à la scène en 1983 par le Chicago Organic Theatre de... Gordon, lequel décida alors d'en tirer un film. Mais le projet fut condamné par les producteurs hollywoodiens, qui le trouvèrent trop cher.

Deux ans plus tard, en 1985, Gordon s'attaqua à *Robojox*. Après son coup de fil, Joe Haldeman le rejoignit immédiatement afin de mettre au point le scénario du film. Dire que le script subit plusieurs modifications serait un doux euphémisme : ils en écrivirent dix versions différentes avant d'en arriver au scénario définitif. Plus tard, en 1986, le scénariste new-yorkais Dennis Paoli (*From Beyond*, *Re-Animator*) fut mis à contribution pour donner une forme cinématographique au script.

Lorsque le projet fut enfin proposé à l'Empire, Charles Band le refusa car il avait l'impression qu'il était trop coûteux pour sa compagnie de production. Selon les premières estimations, *Robojox* aurait coûté près de 30 millions de dollars, dont une bonne part investie dans de prodigieux décors. Band changea d'avis en voyant travailler le responsable des effets spéciaux Dave Allen. Celui-ci, qui fut "nominé" aux Oscars pour *Young Sherlock Holmes*, devait perdre de justesse devant *Cocoon*. Allen et l'Empire ne tardèrent pas à signer un accord : le spécialiste

des effets spéciaux s'engageait à faire *Dolls* et *Robojox* en échange de quoi Charles Band acceptait de ressusciter un projet depuis longtemps en sommeil : *The Primeval*, qui conte l'histoire de l'abominable homme des neiges et dont les travaux de pré-production devraient commencer en 1988.

Mais pour rendre justice à l'univers futuriste et plus particulièrement aux robots sophistiqués de *Robojox*, il fallait un décorateur de talent... Stuart Gordon fit donc appel à Ron Cobb qui est tout à la fois un illustrateur de haut de gamme et un ancien animateur. Cobb, que nos lecteurs connaissent bien, avait déjà travaillé sur les projets de plusieurs films dont *La Guerre des étoiles*, *Alien*, *Conan le barbare*, *Starfighter* et *Retour vers le futur*. Plus récemment, il devait fournir des maquettes et des esquisses pour la colonie des Acherons d'*Aliens*. Comme le fit remarquer Gordon, "Ron Cobb était l'homme de la situation. C'est un décorateur de génie. J'ai eu l'impression qu'il avait la même approche du décor de film que Joe Hadelman du scénario."

Le décorateur — qui fut promu au rang de co-architecte décorateur du film aux côtés de Giovanni Natalucci — produisit une série de dessins des robots d'Achille et d'Alexander, mais cela ne devait pas suffire à couvrir l'ensemble des besoins du film en décors futuristes. Les dessins complémentaires furent confiés à une jeune artiste de 22 ans, Steven Burg, dont le style rappelle étrangement celui de Ron Cobb. On a déjà vu le nom de Steven Burg au générique de *From Beyond* et, plus récemment, c'est lui qui a conçu le vaisseau spatial extra-terrestre de *Night of the Creeps*, le film présenté au Festival de Paris le mois dernier de Fred Dekker.

Tout se passe en douceur dans les studios de l'Empire, dans la banlieue de Rome, où, sur le même plateau qui hébergeait naguère *From Beyond*, on tourne en même temps *Robojox* et un conte d'horreur, *Cellar Dweller*, réalisé par John Buechler, dont nous vous parlerons le mois prochain. L'ex-femme fatale Yvonne de Carlo, était présente cette semaine-là, mais sur *Robojox*, tout le monde s'efforce simplement d'obtenir le meilleur plan possible. Le film n'est pas en retard ; on regarde les rushes à l'heure du déjeuner. Pour une fois, l'atmosphère est au beau fixe.

Les effets spéciaux sont réalisés en Californie, et ils ne seront intégrés au reste du film qu'au cours de la post-production. Le seul trucage en direct est réalisé par l'équipe de techniciens dirigée par Tonino Corridori, le spécialiste des effets spéciaux mécaniques. Ils ont reconstitué en perspective forcée un paysage désolé dans lequel évolue

Robojox est une légende futuriste, reprenant le thème de la guerre de Troie

une sorte de soucoupe volante télécommandée par des câbles et autres dispositifs. Quelques effets spéciaux optiques sont également prévus.

Le programme de tournage de *Robojox* prévoyait neuf semaines de prises de vues de première équipe, y compris les extérieurs. Le tournage a démarré le 19 janvier et devait prendre fin début avril. La sortie était au départ prévue pour la fin août de l'année dernière, mais il fallut retarder le tournage de cinq mois afin de réunir le budget de 7 millions de dollars et de permettre de mener à bien les travaux de pré-production, les story-boards définitifs des effets spéciaux du film n'ayant été acceptés que le 12 décembre...

C'est Gary Graham qui tient le rôle d'Achille, tandis que celui d'Athena est incarné par Anne-Marie Johnson et celui du méchant Alexandre par Paul Koslo. Parmi les autres interprètes, citons Michael Alldredge et Jeffrey Combs dans un rôle comique destiné à détendre un peu l'atmosphère quelque peu dramatique.

Certains plans des médias du monde futuriste de *Robojox* sont filmés sur fond bleu. Par la suite, des images de la victoire d'Alexandre seront intégrées aux plans tournés par Mac Ahlberg, auquel on doit des dizaines de films de l'Empire, ainsi que les trois derniers films de Stuart Gordon. Un écran bleu à éclairage frontal de dimensions impressionnantes a été érigé.

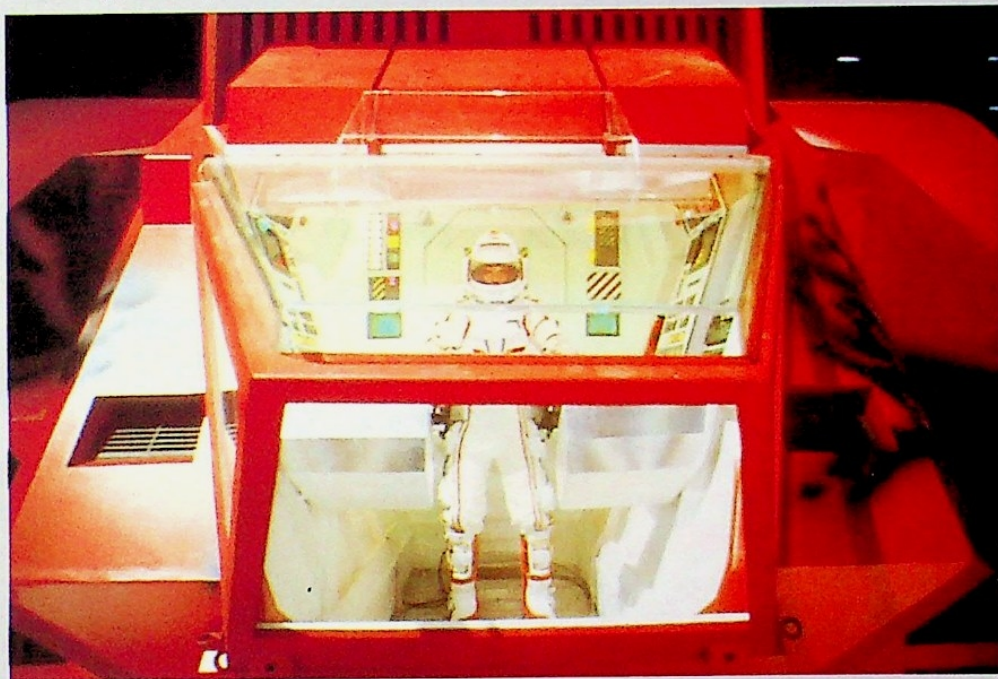
Les décors constituent indiscutablement l'un des morceaux de bravoure du film. "Pour créer des décors futuristes, il faut penser à l'avenir" affirme Giovanni Natalucci, le décorateur romain du film, qui travaille maintenant régulièrement en Italie pour l'Empire et dont le dernier film est *The Caller*.

Il a créé les costumes et 16 des décors de *Robojox*, à partir des esquisses de Cobbs. Deux des cockpits high-tech des fameux robots ont été reconstitués grandeur nature et équipés de matériels et d'instruments électroniques. Une sorte de sculpture moderne en aluminium suspendue dans les airs fait office de salle d'entraînement pour les pilotes des robots. Au nombre des autres décors, citons encore un appartement et un bar futuristes. Mais peut-être le plus étonnant de tous est-il la salle des commandes du Marché Commun où se déroulent nombre des scènes du film : 40 moniteurs vidéo montrent chacun un dessin assisté par ordinateur différent. Ceux-ci ont été en partie réalisés aux États-Unis, une autre partie ayant été programmée à Rome par le spécialiste Antonio Azzalini. Les images défilent au rythme de 25 à la seconde à la télévision, au lieu de 24 au cinéma, d'où l'effet de balayage si désastreux lorsqu'on filme directement un écran de télévision. Pour synchroniser l'image de ses 40 moniteurs, Azzalini dut mettre au point un dispositif spécial.

Pendant que deux cascadeurs règlent un combat, la caméra de Mac Ahlberg



Les essais pyrotechniques des monstres de métal au cours du tournage.



Ci-dessus : le poste de commande du robot. Ci-dessous : Achille et Tex (Michael Alldredge).





Achille, le héros, est le dernier des Robojax humanoïdes, les pilotes robots

se braque à tour de rôle sur les visages de tous les protagonistes. Stuart Gordon ne s'est certes pas fait la réputation de se contenter d'une prise par plan, mais le tournage avance assez vite. "Je ne veux pas que ça traîne" dit-il. "Un montage serré, des mouvements de caméra rapides à partir de points de vue multiples."

Pour le moment, *Robojax* doit encore subir cinq mois de post-production.

"Je me rends bien compte que nous devons lutter contre la concurrence de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour" déclare Stuart Gordon à propos des combats de robots cataclysmiques. "Nos effets spéciaux doivent être du niveau de ce qui se fait de mieux actuellement dans le domaine. Je crois que ce qui ressemble de plus près à ce que nous voulons faire dans *Robojax*, c'est cette séquence de *La Guerre des étoiles*. C'était un mélange de prises de vues d'action réelle et d'animation image par image très proche de ce que nous prévoyons pour ce film."

Pour améliorer la technique de l'animation image par image, Dave Allen fait souvent appel à la *go-motion*. Ce procédé, dont il maîtrisait déjà la technique pour *Young Sherlock Holmes*, consiste à fixer des tiges aux membres des modèles réduits et à les relier à un moteur commandé par ordinateur. Le moteur imprime de petites impulsions à l'objet filmé. L'image résultante est partiellement floue, ce qui amoindrit la distorsion engendrée par l'effet stroboscopique de la *go-motion*.

"Nous avons adopté une technique de déplacement des robots qui tient de l'animation image par image et de l'animation mécanique des maquettes proprement dite" poursuit Gordon. "Je sais que Dave Allen a construit des modèles réduits des robots à deux échelles différentes : les plus petits font 60 centimètres de haut ; c'est ceux qui seront animés image par image. Mais il en a également fabriqué de beaucoup plus grands, d'un mètre vingt de haut, qui seront commandés mécaniquement et qui serviront dans les plans d'explo-

sions et autres effets spéciaux mécaniques.

"Mais ce n'est pas tout : il y a aussi des parties de robots grandeur nature, dont nous nous servons ici, au studio. Des jambes, des cockpits, et ainsi de suite... *Robojax* sera un mélange de tout ça."

Stuart Gordon souhaiterait obtenir un visa "tous publics" pour son dernier film. "Le film n'est pas dépourvu de violence, mais elle s'exprime presque uniquement entre les robots. Ce n'est pas comme si on voyait s'entre-déchirer des êtres humains."

Gordon n'attendra pas les résultats de *Robojax* au box-office pour entreprendre son prochain film. *Berserker*, *Lurking Fear* et *Bloody Bess* sont déjà en cours de préparation à l'Empire, mais ils ne devraient pas voir le jour tout de suite ; les deux prochains films de Gordon seront probablement produits pour une autre firme par Brian Yuzna.

The Teenie-Weenies est un projet ambitieux, qui pourrait être produit l'année prochaine par Walt Disney. Il ne s'agit plus d'un film d'horreur ; c'est l'histoire d'un groupe d'enfants accidentellement miniaturisés alors qu'ils se trouvaient dans la cour, et qui s'efforcent de rentrer chez eux où ils seront en sécurité. Car ce qui était naguère une cour banale et tranquille est maintenant une jungle terrifiante peuplée d'insectes à l'échelle de dinosaures.

Le scénario est signé Ed Naha. Si l'on en croit Stuart Gordon, le destin de son projet ne devrait pas être influencé par les résultats du prochain film de Joe Dante, *Innerspace*, qui met également en scène des êtres humains miniaturisés : "Ce que j'ai réussi à apprendre sur *Innerspace* semble indiquer une direction de travail toute différente" déclare-t-il. "Pour autant que je sache, *Innerspace* ressemblerait davantage au *Voyage fantastique* : le film se déroule à un moment donné à l'intérieur du corps humain. Alors que dans *The Teenie-Weenies*, l'histoire a ceci de fantastique qu'elle se déroule dans un monde familier qui n'est plus celui que nous connaissons."

Si les *Teenie-Weenies* (littéralement : "Les tout petits") ne reçoivent pas le feu vert, le prochain film de Gordon sera *Gris Gris*, qui en est d'ores et déjà au stade de la pré-production à la Cinecom, et devrait bénéficier d'un budget de 4 millions de dollars. *Gris Gris*, qui est tiré d'une histoire de la Reine du vaudou Marie Levaux, sera tourné à la Nouvelle Orléans, tout comme *Angel Heart* d'Alan Parker et *The Serpent and the Rainbow* de Wes Craven.

Mais il ne faudrait pas oublier pour autant la très attendue *Bride of the Re-Animator*, qui devrait être fait en dehors de l'Empire, Albert Band ayant récemment déclaré que l'Empire n'entreprendrait plus désormais de films susceptibles d'avoir des démêlés avec censure.

L'auteur remercie particulièrement Paola Ermini et Maria Pia Federici.

HUNDRA

Entretien avec Matt Cimber et Laurene Landon

Par Bertrand Borie

*Une farouche et sauvage amazone, maîtrisant
avec une égale persuasion l'art de toucher
les cœurs masculins par la beauté...
ou par le glaive !*



Pur produit d'héroïc-fantasy recelant une harmonieuse combinaison des éléments inhérents au genre, **HUNDRA** précéda **RED SONJA** dans la lignée de ces héroïques femmes-guerrières dont la bravoure et la force n'ont rien à envier à leurs homonymes masculins.

Pourtant, à l'opposé de **RED SONJA** pêchant par la faiblesse de son interprète au point que les brèves apparitions de Schwarzenegger suffirent à la supplanter (à l'écran comme sur les affiches), **HUNDRA** tient totalement ses promesses.

Aspirant à engendrer le pendant féminin de **CONAN**, **HUNDRA** est un produit d'une totale efficacité, au rythme enlevé, teinté d'un humour salubre et permanent. Outre ses qualités cinématographiques, dont une merveilleuse musique d'Ennio Morricone, **HUNDRA** doit considérablement à la fougue et à la conviction de son interprète, Laurene Landon. Depuis lors, celle-ci s'est d'ailleurs consacrée à des rôles d'action, tel celui où elle nous apparaîtra dans **AMERICAN 3000**. Pour l'heure, et à l'occasion de la sortie prochaine sur nos écrans de **HUNDRA**, nous avons rencontré le réalisateur du film et sa superbe interprète, laquelle nous a livré ses impressions sur ce qui fut sa première expérience du genre.

Matt Cimber et Laurence Landon — vivifiante et désirable Hundra ! — sont devant nous. L'ambiance est décontractée. Autour d'un verre, Matt Cimber, d'une généreuse volubilité est prêt à parler de tout : il a quelque chose du colosse, de l'homme qui dévore la vie. Laurence Landon, à l'image de son héroïne, parle peu. Peut-être lui manque-t-il son glaive et son cheval. A coup sûr, quiconque a vu *Hundra* risque de la trouver en la circonstance un peu trop habillée.

Vous n'êtes, Matt Cimber, vraiment connu en France que pour Butterfly, qui a également révélé Pia Zadora. Pourriez-vous nous présenter votre carrière ?

M.C. : J'ai déjà à mon actif une vingtaine de films, les uns comme scénariste, certains comme scénariste-réalisateur, d'autres enfin comme producteur. Jamais en m'enfermant dans un genre déterminé. J'aime faire des films qui traduisent avant tout la fantaisie de mon imagination. J'ai réalisé des films policiers qui ont eu beaucoup de succès sur le territoire américain, Deux films d'horreur aussi...

Lesquels ?

M.C. : Le plus intéressant s'intitulait *The Witch who came from the Sea*. Il était inspiré d'une peinture et la comédienne principale était Millie Perkins qui avait interprété Anne Frank dans le film de George Stevens en 1958. C'est l'histoire d'une femme très belle qui tue des hommes sous l'influence de ses impulsions sexuelles. J'aime beaucoup le film : il a été tourné en Todd-Ao, dans de très beaux paysages. Et puis j'ai travaillé dans d'autres genres jusqu'à, récemment, *A Time to die* avec Rex Harrison et Ralf Vallone, *Butterfly* que vous citiez à l'instant, *Fake Out*, avec Telly Savalas, *Hundra* et *Yellow Hair and the Pecos Kids*, un film d'aventure et d'action qui connut un grand succès aux USA.

Un Conan féminin...

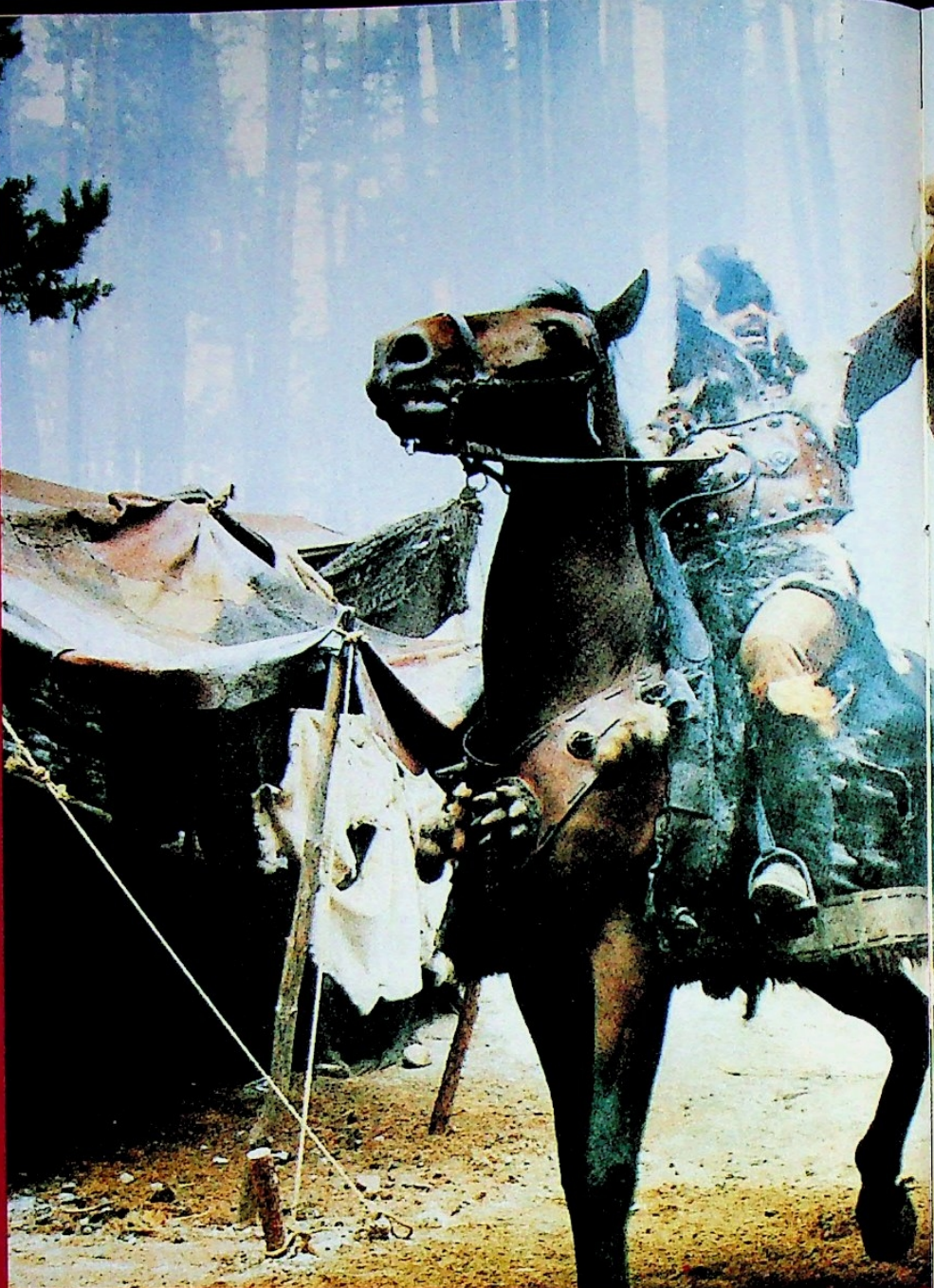
Comment est né le projet de Hundra ?

M.C. : C'est une idée de moi. Cela s'est passé simplement : j'avais vu *Conan*, le film de Millius, si sanglant, si violent que je n'avais pas pu le prendre au sérieux. Mais l'atmosphère "barbare" m'avait séduit, et je me suis alors demandé : pourquoi ne pas prendre un personnage féminin dans le style de Conan, de sorte à aborder le genre par une approche différente... ?

L'intention n'était donc pas de parodier Conan ?

M.C. : Non, absolument pas. Je le répète, c'était une façon d'aborder le genre différemment. Cela a plu tout de suite ; on ne m'a même pas laissé le temps d'aborder un scénario digne de ce nom. Juste un canevas. Et partant de là, j'ai imaginé le film dans ses détails jour après jour.

Le producteur s'est-il lancé sans difficulté dans l'aventure ?



M.C. : J'ai dit aux Espagnols : O.K., si vous me donnez dix cascadeurs triés sur le volet, des chevaux, des costumes... et le reste ! Le soir je travaillais sur le tournage du lendemain en me fondant sur ce qui avait été fait auparavant, la veille en particulier. On a travaillé onze semaines comme ça ; et il faut dire que Laurence Landon a bien facilité les choses — mais elle est assez connue aux Etats-Unis, pour un film qu'elle a tourné avec Peter Falk. Voilà comment cela s'est passé !

Vous voulez dire que vous avez tourné les scènes dans l'ordre chronologique du film ?

M.C. : Pratiquement oui. Autant le dire tout de suite, c'était la première fois que cela m'arrivait de travailler ainsi. Mais par ailleurs, cela allait quelque peu dans le sens d'une sorte de schématisme qui rappelait, à mes yeux, certains aspects de l'opéra ; à cet égard, toute la première séquence donne le ton, par son côté visuel et par la musique, dans le style de Verdi, comme je

l'avais demandé au compositeur. J'avais dit à Morricone : surtout pas un style wagnérien, c'est trop banal. Et tout le montage de certaines scènes a été fait en vue de s'accorder au mieux avec la musique.

Et vous, Laurence Landon, cela vous a-t-il posé des problèmes pour travailler dans ces conditions ?

L.L. : Non, pas vraiment. Mais vous savez, pour un comédien, l'essentiel est de croire en son réalisateur. Vous avez, à l'inverse, des metteurs en scène qui, avec un excellent scénario, n'arrivent pas à vous convaincre qu'ils en tireront un film valable...

Mais quand on voit une scène comme l'attaque du village, on a du mal à imaginer que vous ne l'avez pas préparée un peu...

M.C. : Non, je vous assure, même ces scènes ont été pratiquement improvisées : vous savez, si vous avez de bons cascadeurs — et nous avions une équipe de spécialistes ! — et que vous



sachiez où placer vos caméras par rapport à l'action, c'est moins surprenant qu'il n'y paraît au premier abord. La seule chose que nous avons vraiment pris le temps de répéter, c'est l'entraînement, pendant trois semaines, d'une dizaine de femmes cascadeuses pour les scènes de combat. Et puis il a fallu entraîner Laurence Landon, qui n'était jamais montée sur un cheval auparavant... !

Même dans ces conditions, certaines scènes ont dû prendre du temps...

M.C. : Oui, bien sûr. Car comprenons-nous bien : "improviser" ne signifie pas qu'on pose la caméra en arrivant le matin, qu'on appuie sur le bouton et qu'on tourne tout à la file. Il faut installer le décor, répéter brièvement les cascades pour des raisons de sécurité. La séquence d'ouverture, par exemple, a exigé deux semaines de travail. Mais encore une fois, il faut saluer l'excellence — et aussi le courage ! — des cascadeurs qui ont travaillé avec nous.

Vous avez largement utilisé le ralenti, et de façon splendide, en en tirant de réels effets : chose rare au cinéma, surtout lorsque c'est si fréquent dans un même film. Pourquoi un tel usage du procédé — en particulier la scène, fort joliment réussie, où Hundra récupère son glaive à la volée, avec l'insertion de quelques brefs souvenirs du massacre initial tandis que la caméra suit l'arme en train de tourbillonner dans l'air ?

M.C. : Je vais vous faire une confidence... D'ordinaire, je déteste le ralenti ! (rires). C'est pour moi une approche fautive, pour ne pas dire bancale, du langage cinématographique. Mais c'était, à mes yeux, dans ce cas, une façon de travailler le rythme interne de l'image, comme on travaille celui d'une musique et cela dans le sens de la vision "opéra" dont j'ai parlé au début. Cela n'est peut-être pas perçu de façon consciente par le spectateur, mais j'ai varié mes ralentis, à la fin notamment, de manière à réaliser une sorte de ballet au ralenti : j'ai filmé en 60, 96 et 120 images/secondes — 60 et 120 pour Hundra et 96, de façon constante, pour ses adversaires. Une sorte de méthode de collage, en enchevêtrant les différents rythmes et en me conformant à la musique. C'était d'autant moins évident que l'emploi du ralenti dans les combats a fait l'objet d'une révélation réellement nouvelle, il y a des années dans *La Horde sauvage* de Peckinpah, qui a été beaucoup copié depuis lors... Mon problème était de ne pas refaire la même chose.

Pour ce qui est de la scène du glaive, mon premier sentiment était lié à la structure de l'histoire elle-même : le début est très dramatique, tragique, de façon à impliquer le spectateur dans l'action. Mais aussitôt après le générique, lorsque Hundra tue tous ses poursuivants, le spectateur comprend que le film ne doit pas être pris au sérieux — ce qui me permet par ailleurs de sortir des limites strictes du genre et de faire naître en mon personnage le désir d'être mère. Mais la fin ne devrait pas

décevoir le spectateur dans son attente d'épopée et c'est la scène du glaive qui me permet de définitivement renouer avec le ton du début. Le ralenti introduit la dimension qui permet de provoquer le décalage psychologique nécessaire. J'ai fait plus de vingt prises de l'arme tourbillonnant dans l'air, pour obtenir non seulement quelque chose de satisfaisant sur le plan visuel, mais aussi, ce qui n'était pas une mince affaire, qu'elle se présente de sorte que Laurene la rattrape bien au vol.

C'était donc, Laurene Landon, un type de film très nouveau pour vous...

L.L. : Ah oui, car je n'avais jamais eu à faire auparavant de cascades ou de scènes de ce type. Mais cela m'a plu !

M.C. : A dire vrai, cela fait six ans que je connais Laurene. Mais c'était la première fois que je faisais un film avec elle. Et quand j'ai pensé à Hundra, je n'ai pas hésité une seconde. A mes yeux, elle était le personnage. Elle a la spontanéité pour elle. Elle croyait au personnage et c'est pourquoi on y croit.

Comment s'est passée la collaboration avec les Espagnols ?

M.C. : Très bien. En plus des cascadeurs, nous avons eu une excellente équipe technique, à la caméra en particulier, et je crois que cela se voit à l'écran. Tout le monde travaillait vite et efficacement. Le seul problème, soluble d'ailleurs, a été celui des langues.

Laurene Landon, qu'avez-vous pensé de votre personnage ?

L.L. : Il était tout-à-fait intéressant pour moi, car je ne lui connaissais guère de précédents au cinéma. Il m'a fallu, à bien des égards, le créer et cela m'a beaucoup plu, d'autant que Hundra reste, malgré tout, féminine : elle n'est pas artificielle. C'est en particulier en cela qu'elle ne peut guère apparaître comme une parodie féminine de Conan...

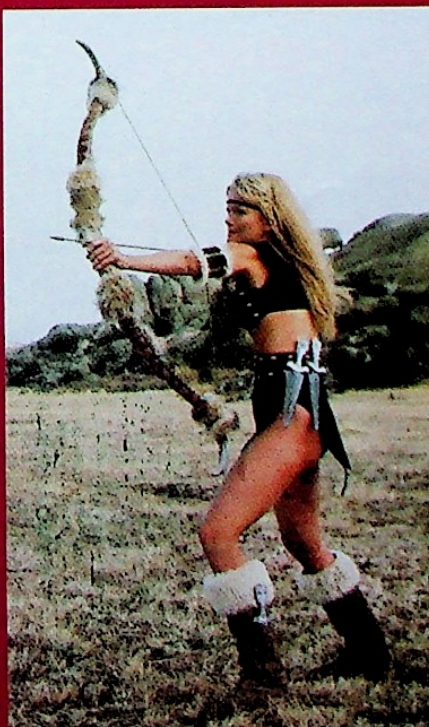
M.C. : Sauf un détail, volontaire : la simplicité du thème principal de la musique, délibérément satirique, en particulier par la façon dont il s'écarte des envolées wagnériennes très "made in Hollywood" qu'on trouve dans les superproductions de ce type.

Et pensez-vous qu'en 1987, il soit possible de traiter l'aventure, l'horreur, bref : tous ces genres qui sont, à leur façon, bien définis, sans y introduire de l'humour ?

M.C. : Franchement, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que moi, je ne peux pas le faire, parce que c'est dans mon caractère. Mais dans l'absolu... pourquoi pas ? Chacun possède son sens de la conviction. Le mien passe par l'humour, mais je ne suis pas convaincu que cela soit nécessaire.

Quels sont actuellement vos projets ?

M.C. : *Ali Baba*. Le script est très bon et dépasse le cadre des Mille et Une Nuits, pour jouer pleinement la carte de la fantaisie et du fantastique. Avec pas mal d'effets spéciaux, notamment. En un mot : du spectacle !





par Laurent Bouzereau

A l'"After Dark" — "après le coucher du soleil" — une boîte de nuit des bas-fonds de la ville, centre de gravité de tous les plaisirs érotiques, on est très avide de sang neuf...

Trois étudiants en goguette, venus louer les services d'une strip-teaseuse pour une soirée entre amis, se retrouvent dans un endroit étrange qui ne s'anime qu'à la tombée du jour, un endroit où les rues se terminent toutes en cul-de-sac, où il faudrait être fou pour s'aventurer seul.

Mais une fois à l'intérieur, ils assistent à un spectacle stupéfiant : il y a l'étrange Hannah, propre à susciter tous les phantasmes, Dominique la dominatrice, qui fait avec des chaînes des choses qu'il faut avoir vues pour y croire, et Grace Jones dans le rôle de l'incroyable Katrina, vêtue en tout et pour tout d'un peu de peinture...

Vamp est une comédie mêlant l'horreur, l'érotisme et le surnaturel, l'histoire d'une virée nocturne qui tourne mal. Les trois étudiants, Keith, A.J. et Duncan, respectivement interprétés par Chris Makepeace (*My Bodyguard*), Robert Rusler (*Nightmare on Elm Street 2, Freddy's Revenge* et *Weird Science*) et Gedde Watanabe (*Sixteen Candles*), n'ont jamais vu un endroit comme l'After Dark, ni rencontré une femme comme Katrina. Ils ne pouvaient manquer de décider aussitôt que celle-ci serait l'invitée rêvée pour leur petite soirée, et c'est ainsi qu'A.J. se rend dans les coulisses pour traiter avec elle. Mais on ne le voit pas ressortir...

"Je me suis dit que s'il y avait des vampires aujourd'hui", déclare Richard Wenk, donc c'est le premier long métrage, "ils pratiqueraient des métiers

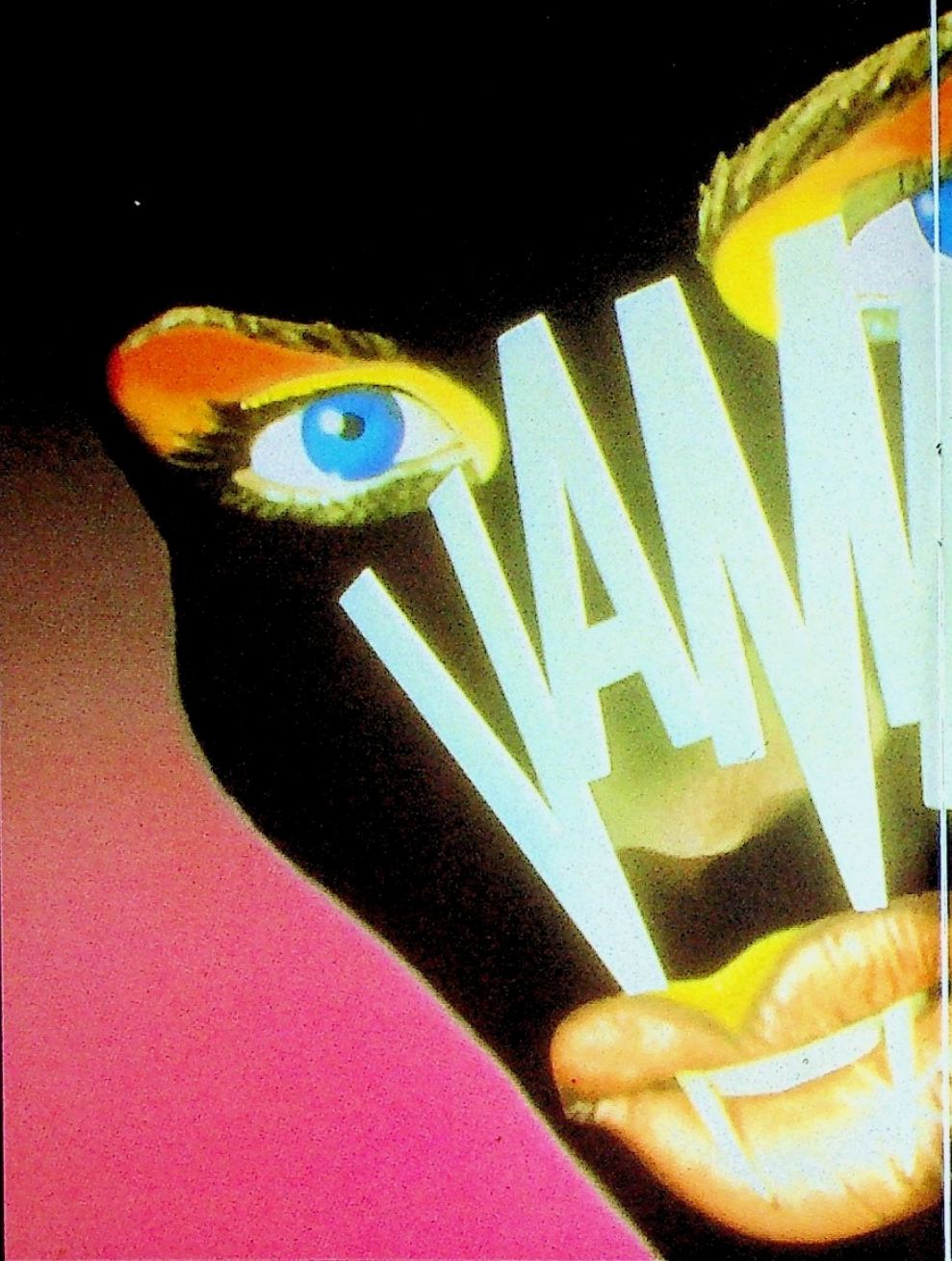
tels que ce soient leurs victimes qui viennent à eux. Ils tiendraient une boîte de nuit, par exemple. Ils n'auraient pas besoin de hanter les rues, les clients des night-clubs constituant des victimes de choix. Ils se jetteraient dans la gueule du loup sans qu'on ait la possibilité de retrouver leur trace !" Avant le lever du jour, A.J. réapparaîtra avec une superbe paire de canines en forme de stalactites et une inextinguible soif de vivre. Mais les choses ne vont pas mieux pour Duncan : celui-ci se fait gifler par toutes les femmes qui passent à sa portée. Seul Keith, le plus équilibré et le plus raisonnable des trois, comprend la nature de la menace qui risque de s'abattre sur leur tête, et tente désespérément de se sauver — ainsi que ses copains — de la boîte de nuit maléfique.

Il trouvera des alliés — mais comment

savoir si ce ne sont pas plutôt des ennemis — en la personne de la pulpeuse Amaretto (Dedee Pfeiffer, que l'on a vue dans *Choice Kill*), l'une des serveuses de la boîte de nuit, qui affirme à plusieurs reprises le connaître et pourrait bien être la seule employée "non mordue" du Club, et du propriétaire du Club, Vic (un vétéran, Sandy Baron — *Broadway Danny Rose, Birdy*), un acteur qui attend depuis trois cents ans de s'installer à Las Vegas... Keith n'y comprend plus rien : il ne dort pas, et pourtant il fait un cauchemar...

"Je voulais faire un film drôle", déclare le producteur, Donald P. Borchers, "mais dans les strictes limites d'une situation vraisemblable."

C'est Borchers, dont on a déjà vu le nom au générique de films de la New World comme *Crimes of Passion, Children of the Corn, Angel* et *Tuff Turf*, qui



En compagnie de Grace Jones et



de ses amies aux dents pointues...



eut le premier l'idée de ce film, basée sur le jeu de mots du titre et sur la notion que tous les événements, quels qu'ils fussent, devaient se dérouler en une nuit. Il s'adressa alors au scénariste et nouveau réalisateur Richard Wenk, qui devait donner une structure au récit tout en réservant une part égale à l'humour, à la peur et à l'aventure. Si l'on en croit Wenk, il avait encore une préoccupation : veiller à ce que l'action "conserve une certaine logique, même si les personnages se mettent dans des situations hautement improbables."

Après l'écriture du scénario, il fallut procéder au casting du film. Grace Jones fut aussitôt plébiscitée pour le rôle ambigu de Katrina. L'actrice, ex-mannequin et chanteuse, collabora aussitôt à la mise au point du maquillage sophistiqué qui donne vie à son personnage.

Elle semble avoir pris un immense plaisir à incarner la funeste Katrina : "Je trouve ça tellement ennuyeux de jouer des faibles femmes", dit-elle. "Nous avons toujours été puissantes dans le passé, mais il nous est souvent arrivé de ne pas nous en rendre compte." Pour se préparer à son rôle, elle lut le grand classique de Anne Rice, "Interview With a Vampire", puis elle s'intéressa de près à la conception de son maquillage et de ce qui lui tient lieu de vêtements : "Je connais mon visage", dit-elle, "et je sais qu'il n'est pas facile à maquiller. Je me suis inspirée de motifs africains et orientaux. Au fond, Katrina est une victime, elle aussi, et j'ai veillé à ce que son regard reste sympathique tout en lui conférant quelque chose d'égyptien. Et comme elle n'est pas dépourvue d'humour, tout en étant quelque peu narcissique, elle change constamment de couleur de cheveux." L'inattendu est devenu une sorte de credo pour Grace Jones, qui n'a laissé

personne indifférent dans les mondes qu'elles a traversés, qu'il s'agisse de la chanson, de la danse, de la mode ou du cinéma : son corps sculptural, d'une souplesse de panthère, lui aura à tout jamais conféré une image sensuelle, débordante d'énergie, à la limite de la violence, tout droit héritée de ses films. Rien à voir avec l'univers de son enfance : son frère jumeau (Christian, mannequin à New York) et elles sont nées à la Jamaïque, dans une famille de sept enfants. Leur arrière-arrière-grand-père était venu du Nigéria, tandis que leur arrière-grand-mère maternelle était à moitié écossaise. Leur père était pasteur. La famille s'installa à Syracuse, dans l'état de New York, lorsqu'elle avait douze ans. Elle suivit les cours de l'Université de Syracuse dans l'intention d'obtenir un diplôme d'espagnol, c'est là qu'elle découvrit le théâtre. Pressentant son talent de comédienne, un professeur d'art dramatique la prit sous sa protection et elle le suivit lorsqu'il monta une pièce à Philadelphie. Elle s'installa peu de temps après à New York, où elle signa un contrat avec l'agence de mannequins Wilhelmina, mais son originalité ne devait pas la favoriser. Rebutée par l'accueil peu enthousiaste qui lui était fait, elle prit l'avion pour Paris... et trois mois plus tard, elle faisait la couverture de "Vogue", "Elle" et le magazine allemand "Der Stern". A peu près à cette époque, un de ses amis lui ayant signalé qu'une compagnie de disques était à la recherche de talents nouveaux, elle fit une maquette. Consciente de son potentiel, la compagnie lui offrit de lui payer des leçons de chant, et elle saisit cette proposition au vol. Un an plus tard, elle sortait le premier de ses sept albums, "Portfolio", et quatre ans plus tard, elle était première au hit-parade avec "Pull Up to the Bumper".

En 1979, elle mit en scène des spectacles au cours desquelles elle chantait au milieu des tigres et des léopards vivants. Sa tournée suivante, en 1981, devait connaître un plus grand succès encore. Elle fit ses débuts au cinéma aux côtés d'Arnold Schwarzenegger, dans le rôle de Zula, l'amazone de *Conan the Destroyer*, bientôt suivi d'un James Bond, *A View To A Kill*. *Vamp* est son troisième film.

La première fois que l'on voit Katrina dans le film, elle se livre à une danse érotique, très suggestive, sur la scène de la boîte de nuit. Elle est assise sur un fauteuil à dossier haut, décoré de dessins abstraits, et porte en tout et pour tout une tignasse rouge et une peinture corporelle blanche, particulièrement originale, conçue par l'auteur de graffiti new-yorkais Keith Haring afin de mettre sa plastique en valeur. "Il fallait environ neuf heures pour réaliser la peinture sur son corps" commente Haring, qui s'était déjà livré à cette performance sur l'anatomie de Grace Jones lors d'un spectacle sur scène. "Je savais ce que je voulais. J'avais envie de lui faire un costume en

peinture, et j'ai ajouté quelques détails en cours de route."

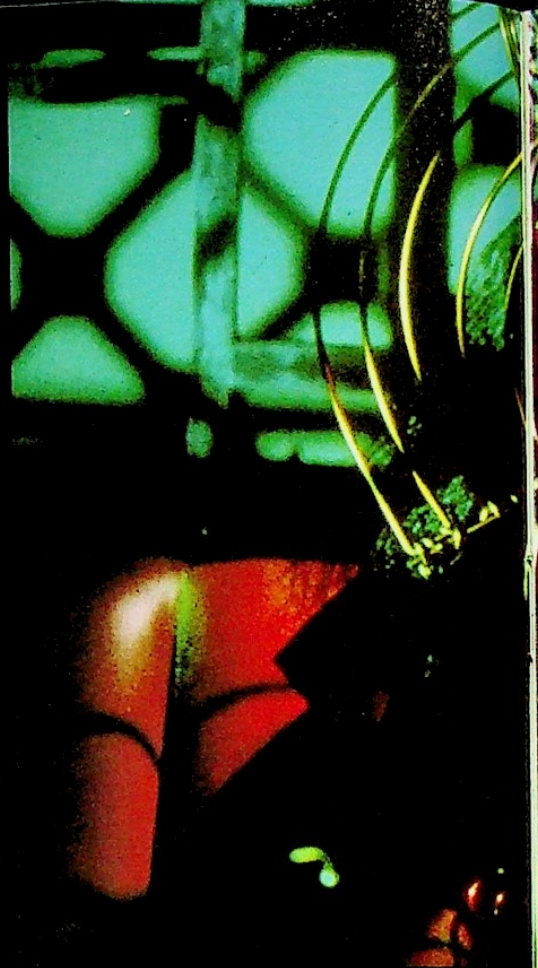
Vamp fut tourné en Californie du Sud, au début de l'année 1986.

"C'est le tournage le plus difficile que j'aie jamais entrepris", déclare Borchers, le producteur. "Il y avait des cascades, des effets spéciaux, des enfants, des animaux, des maquillages de vampires, et surtout il a beaucoup plu. Nous avons été victimes de deux cambriolages, un trottoir s'est effondré, on nous a volé trois voitures, nous avons eu la visite d'un psychopathe armé d'une machette, une dépression nerveuse et deux plateaux pris en otage. Je dirais que tout le monde, acteurs et techniciens, a vraiment vécu un cauchemar comparable à celui du scénario."

Les prises de vues du premier jour prévoyaient une poursuite de voitures assez compliquée en plein cœur de Los Angeles : une voiture faisait un tête-à-queue, comme si son conducteur avait perdu le contrôle de son véhicule. Il fallut faire appel à la police de Los Angeles pour détourner la circulation au moment du tournage, mais les choses ne se passent jamais comme prévu et il s'ensuivit une telle pagaille que les autorités retirèrent leur autorisation de tourner, ce qui aurait pu mettre en péril tout le programme de travail.

La bibliothèque de l'Université fut elle aussi mise à contribution, mais pas pour l'usage que l'on pourrait imaginer : la salle des scénarios fut en effet utilisée pour tourner les scènes de dortoir de Keith et A.J., la salle des collections de livres rares, dont l'accès est strictement réservé, étant, elle, convertie en un appartement destiné à Duncan. Le tournage se déroula sans incident, mais l'équipe technique trouva passablement déconcertant de devoir évoluer dans ces lieux en silence...

Il fallut mettre au point un éclairage particulier afin d'accentuer les verts et



Grace Jones, plus "vamp" que jamais, se livre chaque

les magentas du film : dans la mesure où la majeure partie du film se déroule de nuit, au moment où les vampires s'attaquent à leurs victimes, le look de la boîte de nuit revêtait une importance toute particulière, de même que l'aspect des créatures nocturnes. On doit le maquillage des vampires à deux artistes de génie, Greg Cannom, responsable de la conception des effets spéciaux de maquillage — et notamment du trucage au cours duquel on voit les vampires rouler des yeux qui disparaissent.

La chasse aux vampires commence, les flèches remplaçant les pieux traditionnels





Le voluptueux baiser de la mort.

fond livide et les cheveux se hérissent". Selon la complexité du maquillage, il fallait entre deux et six heures pour donner aux acteurs le look approprié, passablement bizarre, mais pas trop horriblement cependant.

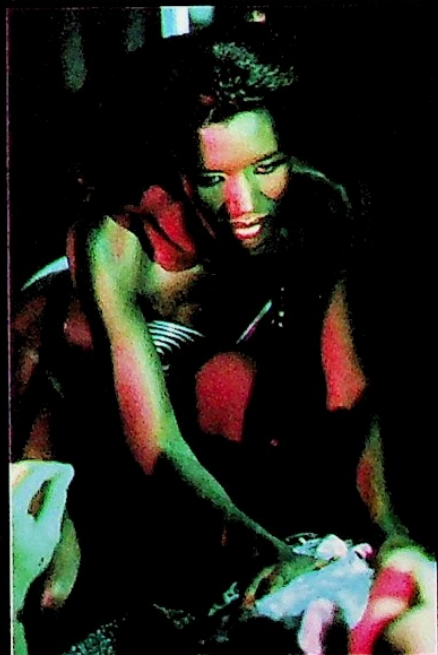
Wenk en découd pour la seconde fois avec des vampires : il a déjà signé un court métrage de 30 minutes intitulé *Dracula Bites the Big Apple*, qui eut les honneurs de la chaîne de télévision HBO. C'est lors du passage du film à Los Angeles, en 1979, que Wenk fit la connaissance du producteur Donald P. Bochers, qui devait, quelques années plus tard, lui donner l'occasion d'écrire et de mettre en scène *Vamp*.

Wenk, qui est né dans le New Jersey et a grandi sur le côté Est, est diplômé de la section cinéma de l'Université de New York, où il réalisa un certain nombre de courts métrages, après quoi il mit en scène quelques épisodes de la série télévisée "Showtime" et écrivit l'un des romans de la série "Indiana Jones" tout en collaborant aux émissions du comédien Gallagher, "Stuck in the Sixties" et "That's Stupid".

Ajoutons encore que Wenk s'est forgé une solide expérience de la scène à Broadway, où il fut l'assistant du metteur en scène et chorégraphe Joe Layton pour "Annie" — ce qui l'amena à répéter les mêmes numéros pour la version cinématographique de John Huston — et contribua à la production originale de "Barnum" et "42nd Street." "J'ai écrit ce film parce que c'était un moyen de passer derrière la caméra" déclare celui-ci, tout en précisant qu'il ne devait pas tarder à se rendre compte que les choses ne sont pas toujours aussi faciles qu'elles en ont l'air au premier abord. "C'est devenu très compliqué de faire peur au cinéma, maintenant. Le public est revenu de tout. Mais nous n'avons pas l'intention de le choquer à tout prix. Je crois que moins on en fait, plus c'est fort." □ ■

la possibilité de mettre son imagination au service du film : "On ne se rend pas compte tout de suite que les serveuses sont elles aussi des vampires", nous explique-t-elle. "Mais elles subissent des métamorphoses graduelles qui les font progressivement apparaître comme contaminées elles aussi : c'est d'abord la couleur du visage qui change ; nous y avons ajouté des bleus et des verts qui soulignent l'ossature, après quoi la peau blanchit, devient blafarde, les veines ressortent sur le

Comment succomber aux charmes d'un vampire.



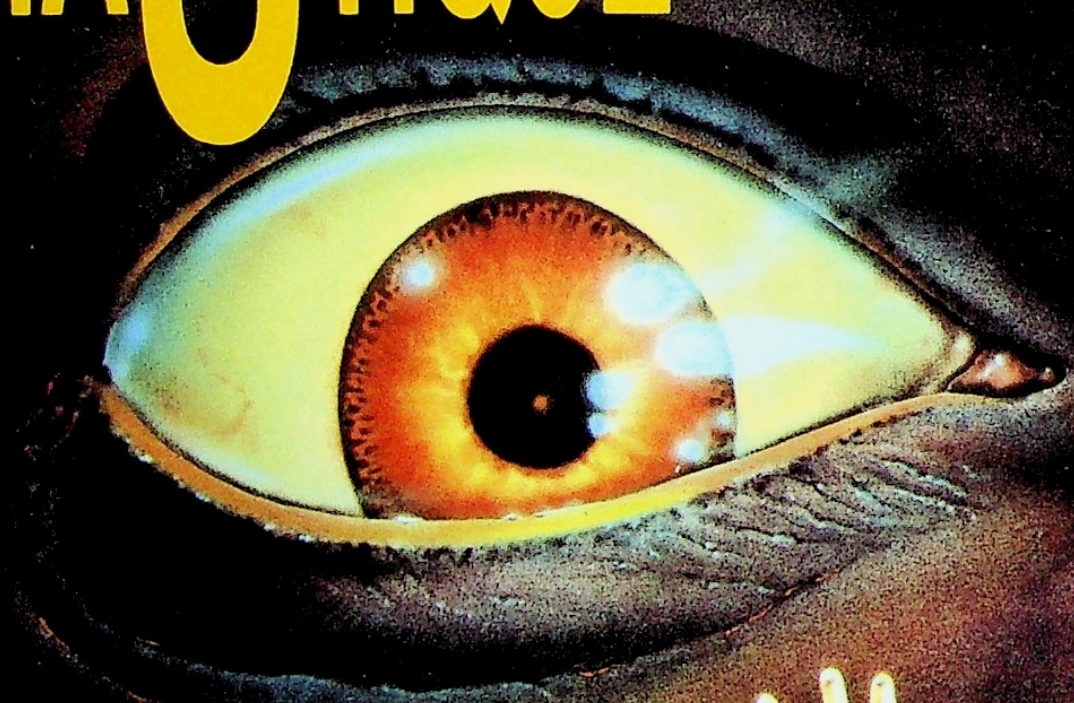
soir sur scènes à une danse érotique et suggestive qui fera de nombreux ravages autour d'elle.

sent au fond de leurs orbites, leurs visages fondre et le sang jaillir des veines de leurs victimes — et Pamela Westmore, de la célèbre famille de maquilleurs, qui dirigeait l'équipe responsable de l'application des maquillages d'effets spéciaux qui devaient permettre à la peau des vampires de changer de couleur et de devenir plus horrible au fur et à mesure que la nuit avance. L'un des effets les plus complexes du film prend place après la métamorphose définitive des vampires. Comme tous les êtres "vivants", ceux-ci ont besoin de se nourrir, même si leur alimentation est un peu "différente". La façon dont ils satisfont leur faim et leur soif est montrée avec une grande rigueur. "Il a fallu que nous fabriquions un dispositif dans lequel passait un tuyau par lequel coulait le sang. C'était un travail délicat, très fastidieux", raconte Cannom, qui compte à son palmarès des films comme *Cocoon* et *The Howling*. "Le système devait être parfaitement indétectable à la caméra tout en permettant au liquide noirâtre de s'écouler au moment où le vampire commence à boire."

Cannom, qui avait déjà travaillé sur plusieurs films mettant en scène des extra-terrestres, accueillit avec joie le retour du mystère et du suspense : "Des cauchemars, j'en ai fait", dit-il, "mais aucun qui ressemble à ça !" Au nombre des contributions qu'il a apportées à *Vamp*, citons la création des "têtes en gélatine, qui fondent lorsque les vampires sont encerclés par les flammes."

Mais Pamela Westmore eut, elle aussi,

LE PETIT GUIDE DU FANTASTIQUE 1987



Chaque année, il se tourne environ 500 longs métrages fantastiques dans le monde entier. Nous n'en voyons en général qu'une centaine, en France. Que deviennent les autres ?

Voici l'un des premiers recensements destiné à répertorier ces mystérieux "inédits", qui, espérons-le, ne le demeureront plus très longtemps avec l'avènement des prochaines chaînes de télévision (câble ou satellites) et l'expansion de la vidéo...

Nos rubriques Cinéflash et Horrorscope vous permettent, tout au long de l'année, d'être informés des productions en tournage ou en projet, ainsi que de leur sortie à l'étranger. Si l'on se livre à un recensement annuel en confrontant ces listes à celle des sorties dans l'hexagone (cinéma et vidéo), on s'aperçoit qu'une écrasante majorité de ces œuvres est condamnée à l'oubli. Il s'agit le plus souvent de petits budgets, bien que, parfois, les infortunes des sociétés de production (ou de distribution) fassent subir le même sort à des œuvres ambitieuses, tel l'attendu *Flight of the Navigator* (dans le cas présent, il s'agit de la faillite, l'an dernier, de P.S.O., la société de vente et de production de Mark Damon). Bien sûr, on se gardera de généraliser. Ainsi, le remarquable succès de *Star Trek 4* aux USA, l'an dernier, n'aura pas incité le distributeur français (U.I.P., représentant des sociétés Paramount, M.G.M., Universal et plus récemment Artistes Associés) à le sortir car, ainsi, qu'il nous l'a confié, d'une part les trois précédents épisodes furent des échecs en France et, d'autre part, l'exploitation de *Star Trek 4* en Allemagne — pays voisin où en général la SF et le fantastique

se portent plutôt bien — se solda par un fiasco. Les différentes raisons invoquées pour la non-distribution de certains films, justifiées ou pas, ne sauraient en aucun cas trouver un écho favorable auprès des boulimiques cinématographiques que nous sommes. Car il est évident que le fantastique a envie de tout voir, le bon et le moins bon, tant les critères de qualité et d'intérêt relèvent du domaine de la subjectivité.

Alors qu'une majorité d'entre vous profitera de vacances bien méritées le mois prochain, nous vous présenterons, en avant-première, plusieurs œuvres intéressantes dont, selon les informations dont nous disposons actuellement, la sortie française en salles est d'ores et déjà prévue. Cette fois-ci, la démarche est différente : il s'agit au contraire de faire le point (critique) sur un certain nombre (relativement limitatif, pour éviter toute lassitude) d'inédits récents *a priori* non encore retenus par les distributeurs-cinéma français. Peut-être, d'ailleurs, la publication de ce mini-dossier, aura-t-elle des effets bénéfiques pour quelques-uns des films répertoriés.

Une dernière précision : ces films ont tous été visionnés dans leur intégralité par la majorité du comité de rédaction.



Babes in Toyland

Remake très attendu du film produit par Hal Roach en 1934 (plus connu sous le titre *Un jour, une bergère*, avec Laurel et Hardy), *Babes in Toyland* narre les aventures de la jeune Elizabeth (Drew Barrymore) qui, le soir de Noël, est victime avec sa sœur et les amis de celle-ci, d'un accident de voiture pour le moins spectaculaire. Perdant connaissance, elle se réveille à Toyland, le pays des jouets, où l'on s'apprête à célébrer le mariage d'une jeune fille qui ressemble à sa sœur, avec un infâme personnage, Barnaby, la terreur des habitants de la ville. Elizabeth empêche le mariage, ce qui provoque la fureur de Barnaby. Décidé à se venger et à s'emparer de Toyland grâce à son armée de Trolls, il fait accuser la jeune fille et ses nouveaux amis, du vol du stock de gâteaux à l'usine qui les fabrique. Emprisonnée, Elizabeth parvient à tromper la surveillance de Barnaby et prévient le maître des jouets (Pat Morita). Barnaby et son armée de Trolls prennent d'assaut Toyland. Mais le maître des jouets a fabriqué en secret des soldats de bois géants, et ceux-ci s'animent pour défendre la ville. A l'issue d'une mémorable bataille, Barnaby essuie une cuisante défaite, et se voit condamné à l'exil dans la Forêt des Ombres. Elizabeth retournera chez elle à Cincinnati, sur le char du Père Noël. De ce rêve fantastique, elle gardera le souvenir d'un soldat de bois qui lui sourit à son réveil. Réalisé par Clive Donner, bénéficiant d'importants moyens, et de musiques et chansons signées Leslie Bricusse, *Babes in Toyland* souffre toutefois d'une mauvaise conception artistique. Alors que la première partie, située dans notre monde réel possède les aspects artificiels et oniriques inhérents aux prises de vues réalisées en studio, le "climax" de Toyland s'avère beaucoup trop aseptisé en raison du tournage en plateau d'extérieur, affaiblissant les intentions féériques du film.

Daniel Scotto

USA 1986. Réal. : Clive Donner. Int. : Drew Barrymore, Richard Mulligan, Pat Morita, Eileen Brennan.



The Caller d'Arthur Seidelmann, un huis clos terrifique entre Malcolm McDowell et Madelyn Smith.

The Caller

Dans une maison de week-end, au milieu de la forêt, une hache s'abat. C'est là que, quelques heures plus tard, arrive une jeune femme. Dehors, c'est la tempête. En chemin, elle a vu un véhicule accidenté mais abandonné. Elle se prépare avec élégance, sensualité. Elle attend quelqu'un. Un amant ? Quand on sonne à la porte, l'homme qui se présente n'est pas celui qu'elle attendait : c'est l'automobiliste qui cherche un téléphone pour appeler un dépanneur. Mais, dès lors, la situation plonge dans l'étrange. Car la personne que la jeune femme attendait n'arrivera jamais. Quant à l'automobiliste, il présente bien des signes troublants — à commencer par le fait qu'il est égaré dans une contrée qu'il ne connaît pas, il compose sans hésiter le numéro du garage le plus proche... Et un curieux dialogue s'engage alors entre les deux personnages. En même temps qu'un jeu de cache-cache qui s'étire, et dont on se doute qu'il est destiné à devenir mortel.

Mais la force de *The Caller*, bâti sur un schéma somme toute familier au départ, est de bientôt brouiller les pistes pour nous entraîner, au bout de quelque temps, à comprendre que la jeune femme a tout lieu

d'intriguer au moins autant que son singulier visiteur. Et, curieusement, le film joue la carte d'un lent crescendo reposant sur des fantômes — fantômes d'hommes : le visiteur qui ne repart jamais sinon pour revenir le lendemain soir, et son hôte qui, contre toute attente, ne paraît pas vouloir échapper à ce qui prend peu à peu toutes les apparences d'un jeu. Le dénouement sera source de bien des surprises, après qu'un scénario serré nous ait tenu en haleine avec, somme toute, fort peu de choses. Mais la rigueur de la démarche, la conviction des deux comédiens (Malcolm McDowell, énigmatique à souffrir et Madelyn Smith, aussi ravissante que troublante) et le soin de la mise en scène suffisent amplement à faire le reste. On repense quelque part, tout rapport de sujet exclu, à la confrontation de *The Collector* (*L'Obsédé*). Les films à deux personnages sont rares, surtout dans le Fantastique. On a ici un modèle du genre qui démontre, en réservant tout aspect spectaculaire pour les dernières minutes, qu'on peut fort bien œuvrer dans ce genre avec des procédés simples mais bien gérés.

Bertrand Borle

USA. 1987. Réal. : Arthur Seidelmann. Scén. : Michael Sloan. Prod. : Frank Yablans. Int. : Malcolm McDowell et Madelyn Smith.

Distorsions

Jamais Amy ne se serait doutée que son mari, une fois la nuit venue, quittait le domicile conjugal pour aller draguer les minets dans les parcs. Son petit ami, en tee-shirt et jeans moulants, lui ressemble par ailleurs étrangement. Même corpulence, même moustache. Au petit matin, Amy ouvre à la police qui vient lui annoncer la mort de son époux. En larmes (et en noir), elle reconnaît le corps à la morgue, horriblement brûlé. A l'enterrement quelle n'est pas sa surprise lorsqu'elle voit apparaître la richissime tante, l'énigmatique Piper Laurie. Celle-ci invite Amy à venir se reposer dans sa grande maison. Amy accepte, malgré les protestations de sa meilleure amie. Mais la nuit, elle a des visions, son mari hante sa chambre, un homme mystérieux l'épie. Sa tante la bourre alors de somnifères. Le cauchemar commence. *Distorsions*, mis en scène par Armand Mastroianni, s'avère être un thriller d'angoisse très compliqué. Les morts ne le sont pas réellement, les fous ont toute leur raison et les honnêtes gens sont parfois des escrocs. Car c'est bien une histoire d'escroquerie à l'assurance que des scénaristes diaboliques ont concoctés pour ce film. Double histoire donc, car alors que la tante d'Amy essaie de rendre folle sa nièce avec la complicité d'une voisine, afin de récupérer l'argent de l'assurance sur la vie, alors que deux inspecteurs de l'assurance enquêtent de leur côté, le mari d'Amy n'est pas mort ! Pour toucher l'argent de l'assurance, il lui fallait trouver un pauvre type qui lui ressemble (un gay de préférence, pour rendre la chose plus sordide), le tuer, le défigurer, prendre son identité et s'enfuir au Mexique, en attendant que sa femme, feignant la douleur, récupère la prime (un joli magot en vérité) et vienne le rejoindre. Ce qui ne se fera pas sans difficulté. La tante d'Amy, ignorant les manigances de celle-ci, met en application les siennes mais se fait tuer par l'inspecteur des assurances qui arrive fort à propos (on

Le super méchant de Gor : Oliver Reed.



devine alors qu'il est amoureux d'Amy...). Exilée au Mexique avec le chèque, Amy retrouve son mari, mais s'aperçoit que celui-ci la trompe avec sa meilleure amie (celle du début). De rage, elle poignarde son mari. Mais l'inspecteur des assurances l'a suivie et a tout vu ; il essuie le couteau, et propose à Amy de partager sa vie et son argent en échange de son silence... Rompu aux thrillers angoissants où se profile parfois l'ombre d'un psycho-killer, Armand Mastroianni maîtrise avec allégresse cette énigme à trois dont le titre traduit parfaitement la complexité. Le spectateur est habilement manipulé par le jeu trompeur de ce miroir à facettes n'offrant qu'une déformation de la réalité. Un trio de comédiens convaincants, parmi lesquels on retrouve la Juliette de Zeffirelli, nous séduit et captive notre attention à l'encontre des multiples faux-semblants qui composent *Distorsions*.

Daniel Scotto

USA, 1986. Réal. : Armand Mastroianni. Scén. : John Goff. Prod. : Jachelyn Giroux. Mus. : Elo. Int. : Piper Laurie, Olivia Hussey, Steve Railsback.

Flight of the Navigator

Flight of the Navigator, réalisé par Randal Kleiser (*Grease*, *The Blue Lagoon*), narre les aventures de David Freeman, un gamin âgé de douze ans qui, en une heure, voit son entourage vieillir de huit années ! Que lui est-il arrivé, alors qu'il courait dans la forêt à la recherche de son diable de frère ? Une chute dans un fossé et le voilà projeté dans le futur, retrouvant ses parents alors que ceux-ci le croyaient mort ! Tout simplement enlevé par un vaisseau spatial entièrement contrôlé par un ordinateur à l'intelligence supérieure, dont la mission consiste à recueillir des informations sur les diverses formes de vie de l'espace intersidéral, David

a passé huit années hors du temps. Il accepte difficilement les conditions de sa nouvelle existence, d'autant que la NASA s'intéresse à lui. Devenant la proie de scientifiques peu scrupuleux, il s'échappera de leurs griffes à bord du vaisseau spatial, investi du rôle de *Navigator*, de commandant de bord ! L'ordinateur extra-terrestre complètera sa mission de renseignements, et une relation d'amitié naîtra entre lui et le gamin. Comédie de Science-Fiction, *Flight of the Navigator* concrétise les rêves les plus fous. Qui n'a espéré un jour piloter un engin futuriste et révolutionnaire, traverser l'immensité galactique, effrayer la population de Los Angeles à Tokyo, au mépris des autorités ? Les scénaristes du film nous proposent même de remonter le temps afin de changer le cours du destin. David retrouvera sa famille huit ans auparavant, échappant ainsi aux scientifiques et à l'armée, conservant de son incroyable aventure un souvenir pour le moins inattendu...

Daniel Scotto

USA, 1985. Réal. : Randal Kleiser. Scén. : Michael Burton et Matt MacManus d'après une histoire de Mark H. Baker. Prod. : Robby Wald et Dimitri Villard. Mus. : Alan Silvestri. Int. : Joey Cramer.

Gor

Un professeur d'histoire qui détient une sorte d'amulette et ne cesse de provoquer le sourire apitoyé de ses étudiants en s'efforçant de leur faire croire qu'elle vient d'une antique civilisation, celle de Gor, méconnue de l'histoire... Et comme on pourrait s'y attendre, voilà notre personnage transporté par la magie de l'amulette, à l'occasion d'un accident de voiture, dans ladite civilisation. Et c'est reparti pour les très vilains méchants, avec, en tête, Oliver Reed, fanfaronnant à plaisir — peut-être pour cacher qu'il se pose la même question que le spectateur : qu'est-il allé faire dans cette galère ? —, les gentils bien sympathiques, la jolie jeune fille que notre héros sauve in-extremis et par hasard. Car, bien entendu, la science des civilisations disparues ne lui a pas pour autant donné celle des armes. Mais rassurons-nous : il apprendra et d'autant plus vite qu'il ne tient pas à rester trop longtemps ridicule aux yeux de la belle.

Dans ce pot-pourri parfois affligeant où les sous-Conan côtoient les sous-Hundra, et auquel il manque malheureusement l'humour et le pastiche qui, à l'opposé, font la saveur de *The Barbarians*, il est peu d'images qui ne donnent le sentiment d'accumuler les déjà-vu. Fort heureusement, la mise en scène est parfois efficace, et bien que l'intention parodique ne soit pas évidente, le film ne se prend pas trop au sérieux, comme le démontre le clin d'œil final. A réserver aux longues soirées d'hiver...

Bertrand Borie

USA, 1986. Réal. : Fritz Kiersch. Scén. : Rick Marx et Peter Welbeck d'après le roman de John Lange. Int. : Oliver Reed, Urbano Barberini, Paul L. Smith, Rebecca Ferratti.

My Demon Lover

Quelle est la chose la plus inattendue qui puisse vous arriver alors que vous éprouvez le violent désir de satisfaire votre bien-aimée ? Alors que vous haletiez d'impatience et que votre cœur bat à tout rompre, vous vous métamorphosez en un être ignoble et pustuleux, aux oreilles pointues, aux dents acérées et — comble de l'abomination — empestez d'une haleine fétide votre dulcinée hurlant d'effroi... Vous voilà devenu un Démon ! Phénomène peu banal qui, pourtant, interdit tout comportement sexuel au héros qu'incarne l'excellent Scott Valentine dans le film de Charlie Lowenthal. Condamné à l'abstinence, il ne peut que se transformer en démon sorti tout droit de l'enfer, ce qui l'exclut quelque peu de la société. Victime d'une malédiction jetée par une sorcière polonaise alors que, encore enfant, il embrassait (chastement) la fille de celle-ci, il erre sans but, se nourrissant de restes trouvés dans les poubelles. Pendant ce temps-là, des crimes atroces sont perpétrés sur des femmes solitaires (c'est-à-dire qui rentrent seules le soir chez elles...). Sauvagement agressées, elles sont lacérées, éventrées, mises en pièces, par un sadique monstrueux. Toutefois notre malheureux héros trouve l'âme sœur, en la personne d'une jeune femme beaucoup trop nourrie de romances à l'eau-de-rose, que son petit ami (un infâme voyou) vient de quitter en déménageant son appartement. A la recherche de l'homme exceptionnel, elle finira par le trouver en la personne de cet infortuné démon. Réalisé avec soin sur un rythme effréné, *My Demon Lover* bénéficie de remarquables effets spéciaux de maquillage signés Carl Fullerton et John Caglione, alors que les gas s'accablent, avant que n'explose un final gothique et rocambolesque. De surprises en coups de théâtre, *My Demon Lover* est l'une des meilleures comédies fantastiques de l'année.

Daniel Scotto

USA. 1986. Réal. : Charlie Lowenthal. Scén. : Leslie Ray. Prod. : Robert Shaye. Phot. : Jacques Haitkin. Eff. sp. de maq. : Carl Fullerton, John Caglione Jr, Neal Martz, Doug Drexler. Int. : Scott Valentine, Michelle Little, Robert Trebor, Alan Fudge, Gina Gallego, Arnold Johnson.

Night Flyers

Night Flyers offre une version plutôt originale de "l'équipage isolé dans l'infini". Miranda Dorlac dirige une mission scientifique composée de sept spécialistes dont un parapsychologue. Au commandement du vaisseau, un capitaine invisible, puisque confiné dans sa cabine. Démuni de défenses immunitaires, il mourrait, s'il s'aventurait hors des limites imposées. Et c'est sous forme d'hologramme qu'il se présente à l'équipage mécontent. Très vite l'horreur s'installe. Une entité rôde dans le vaisseau exterminant les scientifiques. En fait le vaisseau est vivant, créé de toutes pièces par la propre mère du capitaine Royd. Celle-ci, enterrée au cœur de l'ordinateur central, épie dans un sommeil de mort-vivante, les moindres actes des

humains. Lorsqu'elle s'aperçoit que son fils est amoureux de Miranda, elle décidera d'exterminer les importuns. Étonnante variation sur le complexe œdipien que celle-ci, ponctuée de quelques scènes de gore (une tête coupée dans le sens de la largeur, des doigts sectionnés) et de jolis effets optiques. Il ne manque plus au film que le rythme, cruellement absent de la mise en scène et du montage, pour lui conférer la crédibilité nécessaire. L'ensemble, quoique très rigoureux, semble emprisonné dans les glaces éternelles... de quoi avoir froid dans le dos !

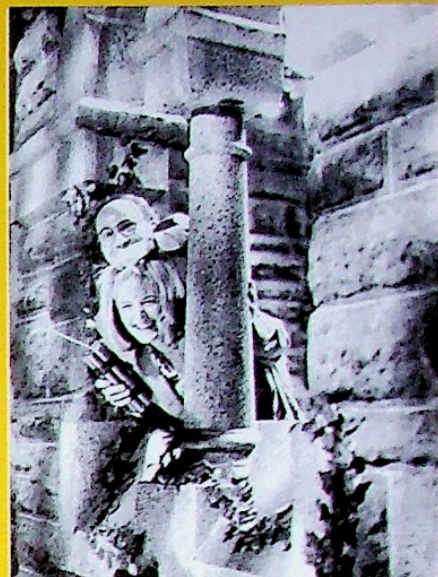
Daniel Scotto

USA. 1987. Réal. : Robert Collector. Scén. : Robert Jaffe. Prod. : Herb Jaffe. Int. : Catherine Mary Stewart, Michael Praed, John Standing, Lisa Blount.

Return to Salem's Lot

Return to Salem's Lot, de Larry Cohen, n'est pas exactement une "suite". La ville de Salem, en effet, suffit à elle-même pour véhiculer maintes légendes ou malédictions sans qu'il soit expressément fait référence aux fameux vampires de Tobe Hooper. Il faut croire que le mort-vivant de Hooper, furieusement cloué de coups d'épée frénétiques avait la vie (?) bien dure. Salem ne s'est pas remise de sa malédiction et abrite toujours les forces du Mal, soudées de surcroît par une complicité collective redoutable, tout comme les habitants de *Reincarnation* de Gary Sherman, tous regroupés et solidaires autour de leur embaumeur. La mise en place de cette tragédie s'étire en longueur mais le savoir-faire de Larry Cohen, la variété et la richesse de certains plans ont suffisamment d'atouts pour amener un final "flamboyant" ! Le thème d'un ou plusieurs humains seuls au milieu d'une communauté

Toujours victimes d'une malédiction ancestrale : *Return to Salem's Lot*



Michelle Little dans *My Demon Lover*.

contaminée ou dominée sans que cela transparaisse dans leurs faits et gestes de tous les jours n'est pas neuve (*Invasion of the Body Snatchers*, *Quatermass II*, etc.), mais toujours efficace. Le renversement final, bien mené, livre enfin ce que chacun attendra de l'esprit de Stephen King transcodé par l'image de Larry Cohen.

Norbert Moutier

USA. 1986. Réal. : Larry Cohen. Scén. : Larry Cohen et James Dixon d'après une histoire de Larry Cohen basée sur les personnages créés par Stephen King. Prod. : Paul Kurta. Int. : Michael Moriarty, Samuel Fuller, Ricky Addison Reed, Andrew Duggan, June Havoc, Evelyn Keyes et Ronee Blakely.

Rosary Murders

Une série de meurtres sanglants est le point de départ d'une enquête un peu particulière : car toutes les victimes sont des religieux ou des religieuses, et l'assassinat prend chaque fois un caractère rituel, les victimes étant retrouvées un chapelet à la main...

Un prêtre devient bien entendu le principal artisan de l'enquête, persuadé que le meurtrier ne peut être qu'un homme qui, pour une raison restant à définir, hait mortellement les gens d'église. D'autant qu'un jour, dans le confessionnal, c'est l'assassin qui a parlé...

Thriller d'un genre qui, par son sujet, sort de l'ordinaire, *Rosary Murders* est imprégné, d'un bout à l'autre, d'une atmosphère que caractérise bien des ingrédients du cinéma fantastique : l'omniprésence de la mort violente, l'obsession, la façon même dont sont amenés puis filmés les meurtres, en évitant toutefois toute violence inutile, les couloirs déserts annonciateurs de crimes, la religiosité des lieux... Jusqu'à la musique qui, délibérément (en particulier aux moments paroxystiques), rappelle le Goldsmith de *La malédiction*.

THE CRITICS AGREE...IT'S A KILLER!

"A well-made fright fantasy...with more surprise twists and turns than *Midnight Drive* on a foggy night leading to a ripping good climax."
—*Los Angeles Times*

"A gruesome delight. It's an icy parody of suburban bliss, featuring the kind of proud pop who gets his kick from losing his family to death."
—*Los Angeles Times*

"An engrossing suspense thriller that refreshingly doesn't cheat the audience in terms of solid clues and plot twists."
—*Los Angeles Times*

"Thriller and a half...it will have you frantically gripping the arms of your chair."
—*Los Angeles Times*

"A hair-raising psychological thriller that works on every level."
—*Los Angeles Times*

"Well-crafted and chilling...a breathtaking climax...good enough to send thrill seekers home wasted but happy."
—*Los Angeles Times*

"Delicious suspense for our time—as nerve tingling as it is terrifying, well acted and sharply directed."
—*Los Angeles Times*

THE STEPFATHER

Dans cette ambiance composite, sinon ambiguë, la réalisation évolue avec aisance, s'appuyant sur le jeu nuancé de Donald Sutherland dans le rôle du père et sur un scénario souvent habile. Le suspense est ainsi ménagé jusqu'au bout, faisant de *Rosary Murders* un thriller efficace et, par bien de côtés, original.

Bertrand Borie

USA. 1986. Réal. : Fred Walton. Scén. : Elmore Leonard et Fred Walton. Prod. : Robert G. Laurel et Michael R. Mihalich. Phot. : David Golla. Mus. : Bobby Laurel et Don Sebesky. Int. : Donald Sutherland, Charles Durning, Belinda Bauer.

Scared Stiff

Film d'épouvante, d'horreur et de fantastique, *Scared Stiff*, renoue avec les traditionnelles histoires de maisons hantées et de possessions, et ce avec un certain bonheur. Un jeune couple et leur enfant viennent s'installer dans une superbe maison coloniale, sans se douter que celle-ci fut le théâtre de sanglants événements. Au XIX^e siècle, son propriétaire était un cruel négrier, qu'une malédiction venue du fin fond de l'Afrique Noire métamorphosa en démon sanguinaire. Il enferma vivants sa femme et leur enfant dans un coffre, avant de disparaître. Dans la maison aujourd'hui rénovée, d'étranges événements se produisent. Un bruit bizarre derrière une cloison permet la découverte d'un refuge de pigeons. Pendant ce temps, le peintre engagé par le couple, est retrouvé pendu, tué par une force mystérieuse... Le coffre détiend un terrible secret... les corps s'y trouvent encore enfermés ! Mais sitôt le coffre ouvert, les pigeons s'en vont, et les forces du mal se déchaînent ! Réalisé sans temps mort par Richard Friedman, cette production fantastique à petit budget, n'est pas sans rappeler le schéma scénar-

istique d'*Amityville*. Mais plutôt que de charger sur les effets gratuits, le metteur en scène préfère suggérer tout en demi-teinte, ne négligeant pas pour autant les temps forts, intensifiés par de bons et crédibles effets spéciaux. Personne n'échappe à la malédiction et le film se termine sur deux scènes terrifiantes sans qu'il n'y ait d'issue pour aucun des protagonistes...

Daniel Scotto

USA. 1986. Réal. : Daniel F. Bacaner. Scén. : Mark Frost, Richard Friedman, Daniel F. Bacaner. Phot. : Yuri Denysenko. Mus. : The Barber Brothers. Int. : Andrew Stevens, Mary Page Keller, Josh Segal, David Ramsey.

Silent Night, Deadly Night Part II

Le tout jeune homme qui a assisté à l'exécution du Père Noël assassin du premier volet (présenté au Festival de Paris 1986) ne s'en est pas remis, malgré la rigoureuse éducation des religieuses de son institution. Parvenu à l'âge adulte, il a revêtu à son tour la houppelande pour tuer. Pendant plus d'une demi-heure, il racontera le premier film au psychiatre chargé de recueillir sa confession. Tout y passe : du Père Noël autostoppeur meurtrier aux punitions infligées par une Mère Supérieure féroce, les suites fâcheuses d'un emploi tenu dans un magasin de jouets, pour se terminer par sa "mort", le corps criblé de balles. Certes, le premier chapitre était intéressant, mais nous le resserrir en quasi-totalité frise l'indigestion ! Enfin, aux alentours de la quarantième minute, le psycho-killer tue enfin son confesseur et s'échappe... Son périple sera sans surprise aucune. Sa mort analogue. Aucune construction scénaristique (ce qui faisait le charme du précédent épisode).

Le psycho-killer est lui-même moins sympathique. Reste à se contenter du caractère parfois imaginaire des meurtres. Le clou consiste en une exécution au parapluie, la pointe perforant un abdomen, le parapluie s'ouvrant ruisselant de sang, son passage via le corps humain effectué. Ceci représente à peu près la seule drôlerie d'un film bien en peine de talonner son modèle. Côté humoristique encore, voyons aussi dans cette production un pied de nez aux institutions bien-pensantes américaines qui avaient érigé un véritable tollé contre le premier volet, tentant d'obtenir son interdiction.

Norbert Moutier

USA. 1987. Réal. : Lee Harry. Scén. : Lee Harry et Joseph H. Earle. Prod. : Lawrence Appelbaum. Phot. : Harvey Jenkins. Mus. : Michael Armstrong. Int. : Eric Freeman, James L. Newman, Elizabeth Cayton, Jean Miller.

Slaughterhouse

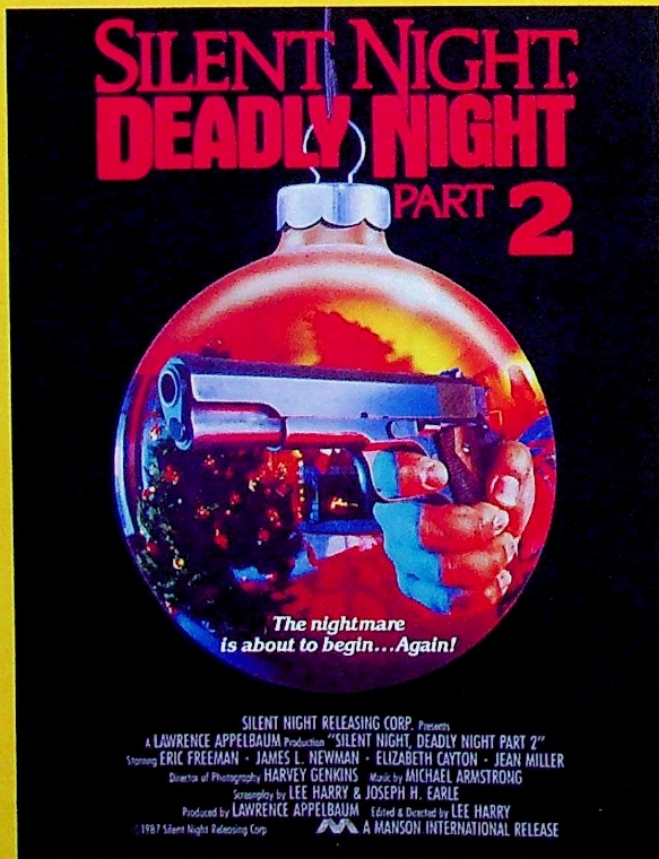
Texas Chainsaw Massacre continue de faire école. Au-delà de la vague de psycho-killers que le film de Tobe Hooper a engendré. Cette fois, ce sont les personnages qui font référence : deux déments errant dans l'immensité d'un abattoir désaffecté, désespérés devant les box vides et les crochets à viande rouillés se balançant au milieu des toiles d'araignée. Fort heureusement, de temps à autre, il se trouve toujours quelque teenager assez stupide pour déambuler dans cet antre condamné et donc tout désigné pour redonner un peu d'activité à la chaîne de dissection. Scénario donc sans surprise et déjà maintes fois utilisé : chaque disparu suscite une recherche de la part de ses amis qui disparaissent à leur tour... la filière remontant jusqu'au shérif lui-même, dans un respect profond de la hiérarchie ! Quelques moments "gore" réjouissants tout de même comme cette main coupée de l'homme de loi, étreignant toujours un revolver devenu bien dérisoire en regard de la situation ! Bien dommage que les immenses salles désertes et lugubres de ce véritable abattoir en disgrâce n'aient pas su abriter quelques trouvailles plus dérangeantes !...

Norbert Moutier

USA. 1986. Réal. et Scén. : Rick Roessler. Prod. : Ron Matonak. Phot. : Richard Benda. Mus. : Joe Garrison. Int. : Sherry Bendorf, Don Barrett.

The Stepfather

Un homme lave le sang qu'il a sur les mains, se change et modifie son visage, puis boucle sa valise et quitte la maison... laissant sur le sol les cadavres de toute une famille. Toute ? Presque, car lui, c'était le père ! Un an plus tard, alors que l'horrible événement n'est plus qu'un souvenir dont la seule trace réside dans les articles à sensation qu'il avait suscité dans la presse, l'homme a refait



Evil Dead 2. USA. 1987. Un film de Sam Raimi • Scénario : Sam Raimi et Scott Spiegel • Directeur de la photographie : Peter Deming • Musique : Joseph Lo Duca • Décors : Philip Durfin, Randy Bennett • Montage : Kaye Davis • Maquillages spéciaux : Mark Shostrom • Production : Renaissance Pictures (Dino de Laurentis) • Distributeur : Fox • Durée : 85 mn • Sortie : le 8 juillet 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Bruce Campbell (Ash), Sarah Berry (Annie), Dan Hicks (Jake), Kassie Wesley (Bobby Joe), Theodore Raimi (Henrietta, possédé), Denise Bixler (Linda), Richard Donier (Ed), John Peaks (le professeur Knoby), Lou Hancock (Henrietta).

L'HISTOIRE : "Le Livre des Morts a traversé les siècles, répandant sur l'humanité ses terribles méfaits. A l'époque de ces noires incantations, un Esprit maléfique s'éveille, balayant d'un souffle puissant toute trace de vie, tout vestige de raison. Nul n'y résiste, et les douleurs qu'il suscite sont les plus cruelles qui puissent se concevoir... Surgies d'un temps immémorial, quelques pages de ce recueil sont tombées en la possession d'un chercheur, le professeur Knoby, qui a disparu après les avoir traduites et enregistrées. A la suite de cette mystérieuse disparition, deux amoureux, Ash et Linda, se rendent dans la cabane de Knoby, où d'étranges et terrifiants événements ne vont pas tarder à se produire..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Sam Raimi s'est révélé au public cinéphile en 1982 avec *Evil Dead* un des films d'horreur les plus débridés, et les plus inventifs, de la décennie. Agé, à l'époque, d'une vingtaine d'années, il tournait déjà, depuis sept ans, des petites comédies en Super 8, témoignage d'un solide métier. Co-fondateur de la société Renaissance Pictures avec Robert Tapert, et le comédien Bruce Campbell, Raimi a produit sous l'égide de celle-ci *The Happy Valley*, *Clockwork* et *Within the Woods*. Il compte *We will Go*, *Flight of the Paper Eagle*, *Six Months to Live* et *The Sappho Gap*. Sam Raimi appartient à une génération formée par la bande dessinée, dont il est un lecteur et collectionneur vorace. La pratique assidue des "comics" a développé son imagination visuelle, son goût des cadrages bizarres et sa passion pour le macabre et l'humour noir. Cinéaste exubérant, épris d'effets chocs et de mouvements d'appareils acrobatiques, Raimi réalisa avec *Evil Dead* un film anthropologique comptant parmi les grandes réussites du genre.

Tourné en septembre 1979 avec le concours d'investisseurs privés de Détroit, *Evil Dead* est présenté en 1982 au Festival International de Paris du Film Fantastique et de science-fiction, où il reçoit un accueil dédiant (e) le Grand Prix du Public. Aux Etats-Unis, Stephen King s'exalte sur la "fluidité cauchemardesque" de sa mise en scène, et proclame *Evil Dead* "le film d'horreur le plus féroce et le plus original de l'année". La liberté de ton et d'inspiration, les inventions loufoques du film, jointes à un strict respect des règles du genre macabre, séduisent tous les amateurs. En Grande-Bretagne, le film se classe en deuxième position derrière *E.T.* et bat les ventes vidéo de *La mélodie du bonheur*. Distribué aux USA, par New Line Cinema, il y acquiert le statut de "film-culte" et inspire indirectement la première réalisation de Joel et Ethan Cohen : *Sang pour Sang*. En 1984, Sam Raimi consoli, avec les frères Cohen, le scénario de *Crimewave* (*Mort sur le Grill*), pastiche de film noir mêlant suspense et humour mais souffrant malheureusement d'un montage inapproprié imposé par les producteurs (certaines séquences furent enlevées, d'autres rajoutées en toute incohérence). *Evil Dead 2*, présenté triomphalement en clôture du 16^e Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, y a obtenu la Licorne d'Or (Grand Prix) et le Prix du Public 87.

Bruce Campbell, lauréat du Prix d'Interprétation au Festival de Paris avec *Evil Dead 2*, est un vétéran de la scène, qui a tenu un rôle régulier dans le feuilleton "Generations" et a assuré la présentation de l'émission "Classic Car Magazine". Ayant créé le rôle de Ash dans *Evil Dead*, Bruce Campbell, est aussi apparu à l'écran dans *Crimewave*, *Going Back*, *Cleveland Smith*, *Toro Toro Toro*, et *The Blind Writer*. Ted Raimi, qui incarne Henrietta possédée dans *Evil Dead 2*, est apparu dans les premiers films de son frère, *Evil Dead* et *Crimewave*. Il a également participé à des productions indépendantes comme *Cleveland Smith*, *Bounty Hunter*, et *Stryker's War*, ainsi qu'à de nombreux spectacles théâtraux.

EVIL DEAD 2

FANTASTIQUE
L'ÉCRAN

GRAND PRIX DU FESTIVAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE 1987



EVIL DEAD 2

PRIX DU PUBLIC
BRUCE CAMPBELL

RENAISSANCE PICTURES présente

EVIL DEAD 2

Avec BRUCE CAMPBELL et avec SARAH BERRY DAN HICKS KASSIE WESLEY RICHARD DONIER
Musique de JOSEPH LO DUCA. Effets spéciaux maquillage MARK SHOSTROM Montage KATE DAVIS
Directeur de la photographie PETER DEMING. Producteurs exécutifs IRVIN SHAPIRO ALEX DE BENEDETTI
Écrit par SAM RAIMI SCOTT SPIEGEL. Produité par ROBERT TAPERT Réalisé par SAM RAIMI
Distribué par TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE



FANTASTIQUE
L'ÉCRAN

FANTASTIQUE
L'ÉCRAN

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

Little Shop of Horrors, GB, 1986. Un film de Frank Oz. • Scénario : Howard Ashman • Directeur de la photographie : Robert Paynter • Musique : Miles Goodman • Décors : Roy Walker • Montage : John Jymson • Livret et paroles : Howard Ashman • Effets spéciaux visuels : Bran Ferren • "Audrey II" conçue et créée par : Lyle Conway • Production : The Geffen Company • Distributeur : Warner Columbia • Durée : 90 mm • Sortie : le 3 juin 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Rick Moranis (Seymour Krelborn), Ellen Greene (Audrey), Vincent Gardenia (Mushnik), Steve Martin (Korn Scrivello).

L'HISTOIRE : "Au cœur de Skid Row, le quartier le plus misérable de New York, se tient une modeste boutique de fleuriste. Son propriétaire est prêt à mettre la clef sous la porte lorsque Seymour, son jeune employé, lui présente Audrey II, une étonnante plante qu'il a élevée lui-même..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Tout commence en 1960, lorsque Roger Corman, déjeunant avec le directeur d'un studio, remarque que les décors d'un film à petit budget (une boutique et un coin de rue) sont encore disponibles. Il lui propose de lui louer le plateau à condition de trouver un sujet susceptible d'être tourné en 48 heures ! Après avoir réfléchi une journée entière avec le scénariste Chuck Griffith, Roger Corman a l'idée de bâtir une comédie fantastique sur les méfaits d'une plante carnivore. Les acteurs sont engagés, et en 48 heures et une nuit, le tournage de *La Petite Boutique des Horreurs* est bouclé ! Sorti dans un circuit populaire, le film se taile un succès immédiat, son mélange étonnant d'horreur et d'humour, son esthétique ultra "cheap" en font, l'espace de quelques années, un film-culte. Les habitués du "late show" n'en manquent pas une rediffusion, les fans de série Z en connaissent par cœur toutes les répliques...

Au début des années 80, le compositeur Alan Menken et son partenaire, le librettiste-parolier Howard Ashman, ont l'idée de porter *La Petite Boutique des Horreurs* à la scène. David Geffen, contacté pour produire ce spectacle, ne cache pas son scepticisme : "Le film de Corman était l'un des grands gags d'Hollywood. Je voyais mal ce qu'on pouvait en tirer. Faire d'une plante carnivore l'héroïne d'une comédie musicale me paraissait relever de la démente...". De cette idée "démence" va cependant naître un des shows les plus originaux et les plus populaires de la décennie. Le public new-yorkais s'enflamme, en effet, pour *La Petite Boutique des Horreurs*. La critique loue en termes dithyrambiques le charme juvénile à l'allant irrésistible d'un spectacle qui s'adresse à toutes les générations, mariant avec une rare efficacité l'humour, l'horreur, l'innocence, l'émotion, la parodie et la nostalgie. L'œuvre reçoit en 1982 trois des plus grandes récompenses théâtrales. Elle part à travers les USA pour une gigantesque tournée (qui se poursuit à ce jour), émigre à Londres (où elle tient l'affiche deux années de suite), puis à Paris, en Scandinavie, en Israël, au Japon, en Allemagne, en Australie et en Islande...

C'est alors que naît l'idée d'un film tiré cette fois de la comédie musicale. "J'ai eu envie de combiner les éléments plus intéressants du film de Roger Corman", déclare David Geffen, "et du show en une nouvelle entité. Je pensais pouvoir produire cela avec un budget moyen, mais les choses ont pris une tournure inattendue". Il fallait donner à cette histoire foisonnante un ton original, en évitant à la fois la parodie, qui aurait ôté tout intérêt aux personnages, et le réalisme au premier degré, qui l'aurait fait choir dans le mélodrame. La solution se trouvait, pour Frank Oz, dans "une sorte de réalisme sublimé". Je voulais que les acteurs se sentent d'emblée transportés au cœur d'une féerie. Dans la séquence d'ouverture, par exemple, la pluie tombe partout, sauf sur les trois filles. Cette anomalie signale immédiatement que l'on se trouve dans un univers différent qui n'obéit pas aux lois de la nature. Le script de Howard Ashman, c'est un peu la légende de Faust, traitée avec humour et ironie. La plante Audrey II, y joue le rôle de Mephisto. C'est un vrai personnage, qui tient dans cette histoire une place importante, sinon centrale".

Rick Moranis, qui incarne Seymour Krelborn a obtenu en 1981 et 82 l'Emmy du meilleur scénariste pour ses contributions à la série satirique "Second City Television". Il a créé avec Dave Thomas le duo burlesque des "McKenzie Brothers", dont le premier album fut sélectionné au Grammy. Né à Toronto en 1954, il joua dans les cabarets avant d'entrer à la télévision. On a pu le voir ces dernières années à l'écran dans : *Strange Brew* (83), *Les rues de feu*, *S.O.S. Fantômes* (84), et *Brewster's Millions* (85) de Walter Hill.



Amazing Stories, USA, 1986. Réal. : Steven Spielberg, William Dear et Robert Zemeckis. • Scénarios : Menno Meyjes (I), Earl Pomerantz (II), Mick Garris, Tom McLoughlin et Bob Gale (III), d'après des hist. de S. Spielberg (I, II) et M. Garris (III). • Directeurs de la photographie : John McPherson (I), Robert Stevens (II). • Décors : Rick Carter. • Montage : Steven Kemper (I), Joe Ann Fogie (II), Wendy Greene Brichmont (III). • Musiques : John Williams (I), Danny Elfman et Steve Bartek (II), Alan Silvestri (III). • Effets spéciaux : Stan Winston (II). • Production : Amblin et Universal. • Distributeur : U.I.P. • Durée : 110 mn. • Sortie : le 10 juin 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Kevin Costner, Casey Siemaszko, Kiefer Sutherland (I) ; Tom Harrison, Bronson Pinchot, Brian James, Tracey Walter (II) ; Christopher Lloyd, Scott Coffey, Mary Stuart Masterson (III).

LES HISTOIRES : "The Mission" : "Durant la Seconde Guerre mondiale, l'odyssée d'un bombardier américain et de son équipage pour sauver l'un des siens..."
"Mummy, Daddy" : "Une équipe de cinéma tourne de nuit dans des marécages un remake de film d'horreur. L'acteur principal tient le rôle d'une momie traquée par les paysans de la région. Bientôt, la réalité rejoindra la fiction..."
"Go to the Head of the Class" : "Le professeur Beunes fait régner la terreur parmi ses élèves. Deux d'entre-eux se vengeront..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : 1^{er} sketch. Steven Spielberg est l'auteur de l'histoire originale dont Menno Meyjes s'est inspiré pour rédiger le script ; ils ont déjà travaillé ensemble sur le scénario de *La couleur pourpre*. Menno Meyjes a de plus signé *Lionheart* et *Le Voleur de Bagdad* de Clive Donner (1978). Steven Spielberg et son chef décorateur Rick Carter ont réuni leurs talents respectifs pour développer le concept suivant : "être piégé, physiquement et psychologiquement, quand vos amis se trouvent à proximité, incapables de vous délivrer. Une de leurs sources d'inspiration a été le film allemand *Das Boot* de Wolfgang Petersen, où toute l'histoire se passait pratiquement à bord d'un sous-marin. Ils ont donc décidé qu'il en irait de même pour "The Mission". A part la scène d'ouverture, toute le film se déroule à bord de la forteresse volante. Dès la fin de sa construction, le prototype a été installé sur le grand plateau 23 des studios Universal. En réalité, il a été maintenu par un énorme treuil à 3 m du sol. On pouvait ainsi le faire rouler et tanguer. Pour certaines séquences aériennes difficiles à réaliser, Spielberg a utilisé une caméra spéciale accrochée à une grue et commandée à distance, équipement qui fut également employé pour la scène d'ouverture sur la piste brumeuse de l'aéroport de Londres.

2^e sketch. Le réalisateur, William Dear, est né à Toronto en 1944. En 1977, Paul Schrader l'engage comme réalisateur de seconde équipe pour *Blue Collar*, fonctions qu'il reprendra deux ans plus tard pour *Hardcore*. William Dear a signé de nombreux films publicitaires, qui lui valurent de multiples nominations. Il vient de terminer son premier long-métrage, *Harry and the Hendersons*, avec John Lithgow et Melinda Dillon, une production Amblin. La majorité de "Mummy, Daddy" a été tournée sur le plateau 24 de l'Universal. Rick Carter y avait installé des marécages couverts de nappes de bromes dormantes, sans oublier les chauves-souris volantes. "Nous avons utilisé tant de brouillard artificiel (mélange de neige carbonique et d'huile bouillante) sur ce plateau, que nos yeux étaient irrités en permanence. Les techniciens se relayaient périodiquement pour aller respirer un peu d'air frais au dehors" se souvient William Dear.

3^e sketch. Bien que son histoire se déroule en 1986, Robert Zemeckis a tenu à intégrer le spectacle en faisant circuler des voitures de collections (des années 50) dans les rues de New York (célèbre décor de la Warner), il explique son procédé : "Le public entrevoit ces véhicules tout en suivant l'action. Il va inévitablement se poser des questions sans avoir le temps d'y répondre. Aussitôt après, il est en effet confronté à Christopher Lloyd décapité". L'inquiétante demeure du professeur a été construite à l'Universal. Plusieurs éléments du décor ont été équipés de systèmes pour voler en mort-ciel durant la poursuite. Zemeckis fait pénétrer le public dans la maison en lui montrant certains plans qui ne sont pas dans l'angle de vision des protagonistes.

HISTOIRES FANTASTIQUES

L'ECRAN
FANTASTIQUE

Quand l'imaginaire rejoint le réel...



AMAZING STORIES

LA MAQUAISE TÊTE

CHRISTOPHER LLOYD • SCOTT COFFEY • MARY STUART MASTERSON

LA MASQUETTE

KEVIN COSTNER • CASEY SIEMASZKO • KIEFER SUTHERLAND

PAPA, MAMAN

TOM HARRISON • BRONSON PINCHOT

LA MAQUAISE TÊTE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

Vamp. USA. 1986. Un film de Richard Wenk • **Scénario :** Richard Wenk, d'après une histoire de Donald P. Borchers • **Directeur de la photographie :** Elliot Davis • **Musique :** Jonathan Elias • **Effets spéciaux :** Apogee • **Production :** New World Picture • **Distributeur :** Metropolitan Film Export • **Durée :** 93 mm • **Sortie :** juillet 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Chris Makepeace (Keith), Sandy Baron (Vic), Grace Jones (Katrina), Robert Rusler (A.J.), Dedee Pfeiffer (Amaretto).

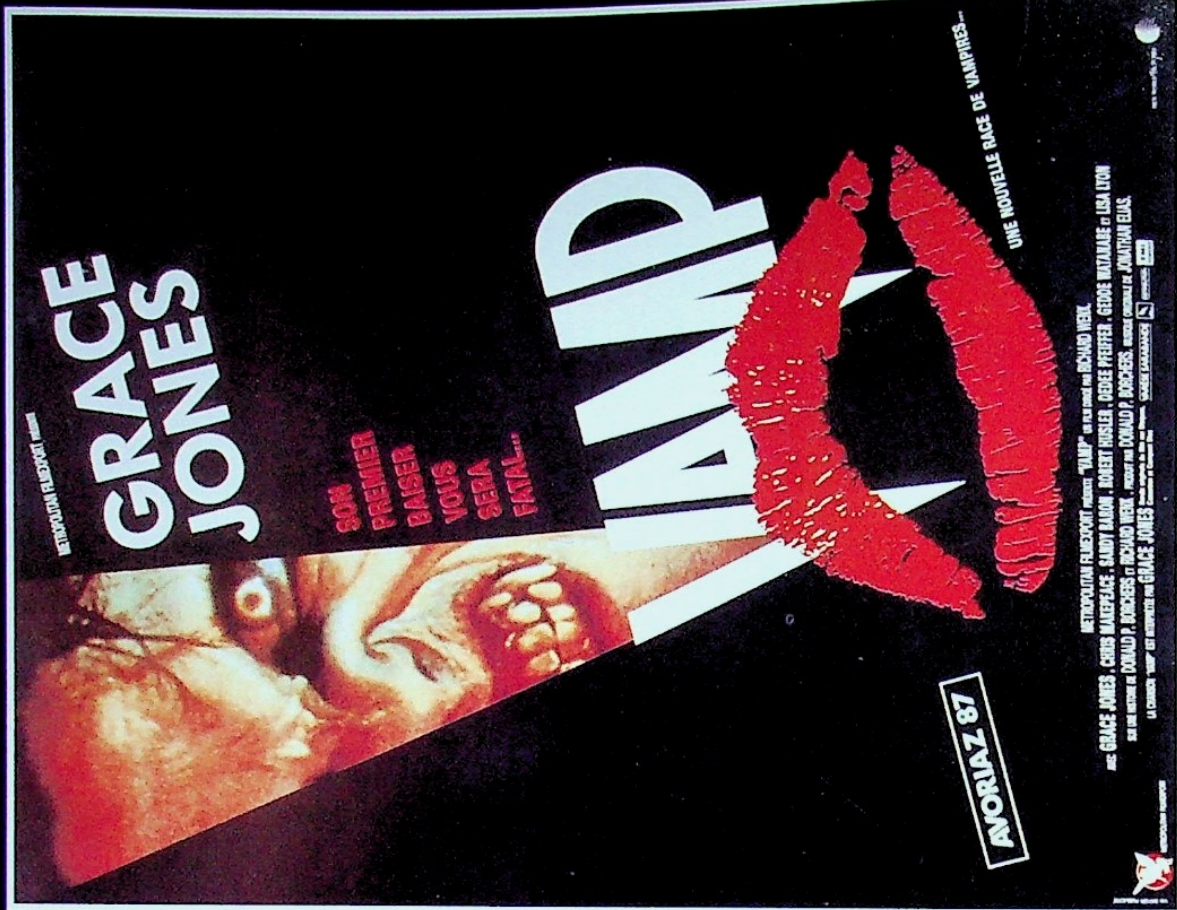
L'HISTOIRE : "Keith et A.J. sont deux étudiants qui ne pensent qu'à s'amuser. Ils feraient n'importe quoi plutôt que de rester dans leur chambre à l'internat, quitte à s'engager dans une stupide association d'étudiants. En gage d'initiation, A.J. propose de trouver une strip-teaseuse et de l'amener à la prochaine fête de l'association. Les deux amis ont du cran et de l'imagination. Ce qui leur manque, c'est une voiture. Ils vont trouver Duncan, un jeune milliardaire en mal de tendresse. Celui-ci accepte de les conduire où ils veulent. Le marché est conclu, et ils partent ensemble en quête d'un bar où pourrait se produire la jeune personne en question. Echappant de justesse aux attentions meurtrières d'un gang des rues composé d'étranges albinos, le trio se réfugie dans un night-club, à l'atmosphère sinistre. Ils vont alors connaître une aventure terrifiante..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : "Je me suis imaginé que si les vampires existaient aujourd'hui", déclare le réalisateur Richard Wenk "ils auraient des métiers qui attireraient les gens à eux. Un club de strip-tease, semblait convenir parfaitement. De telle sorte que cela éviterait aux morts-vivants de traîner dans les rues. Ils se serviraient *sur place* !". Wenk, qui a écrit le scénario de *Vamp*, fait ici ses premiers pas de metteur en scène de long métrage. Cependant, ce film n'est toutefois pas sa première incursion dans le monde des vampires, puisqu'il avait tourné précédemment un court-métrage de 30 minutes intitulé *Dracula Bites the Big Apple*, diffusé sur la chaîne HBO. C'est à cette occasion, en 1979, qu'il rencontre à Los Angeles le producteur Donald P. Borchers. Plusieurs années après, celui-ci offrira à Wenk la possibilité de porter à l'écran *Vamp*. "J'ai écrit ce film pour faire mes débuts au grand écran", précise Wenk. "bien que j'ai rapidement compris que cela ne serait pas une partie de plaisir ! Il est en effet vraiment difficile de faire peur aux spectateurs d'aujourd'hui, car ils ont déjà tout vu. C'est pourquoi nous nous sommes dirigés dans une autre direction, celle de l'humour". Né dans le New Jersey, Wenk suit : les cours de l'Université de New York, section cinéma, où il réalise de nombreux courts-métrages. Il écrit ensuite l'une des "novélisations" d'*Indiana Jones*, et acquit une très grande expérience de la scène à Broadway. Il fut réalisateur/chorégraphe assistant de Joe Layton pour *Annie* (représentant ce même emploi pour la version cinéma de John Huston) et s'est occupé des productions de *Barnum* et *42nd Street*, deux comédies musicales à succès.

"Jouer les faibles femmes est ennuyeux au possible", déclare Grace Jones. "C'est pourquoi j'ai été ravie que l'on m'ait proposé le rôle de Katrina, la chef d'un groupe de vampires exotiques". Afin de se mettre dans la peau du personnage, Grace a lu le roman d'Anne Rice "Interview with a Vampire" (un nouveau "classique" qui sera bientôt porté à l'écran), et s'est occupée elle-même de son maquillage et de ses robes. "Je connais mon visage : c'est un véritable défi de le transformer en celui d'une femme-vampire. J'ai essayé de jouer sur l'aspect africain et oriental de ma physiologie. Katrina est aussi une victime, à sa façon, ainsi, j'ai essayé de lui donner un air sympathique, et j'ai ajouté quelques influences vestimentaires égyptiennes. Elle possède un sacré sens de l'humour mais est également totalement narcissique, ce qui lui fait changer constamment la couleur de ses cheveux". Grace Jones fit ses débuts à l'écran face à Arnold Schwarzenegger dans le rôle de Zula, la guerrière amazone de *Conan the Destroyer*, qui fut suivi du James Bond *A View to a Kill*.

Vamp, sélectionné en juin dernier au 16^e Festival de Paris du Film Fantastique, a été tourné en extérieurs en Californie du Sud durant le premier trimestre 86. "C'est la production la plus difficile que je n'ai jamais faite", déclare le producteur Borchers. "Nous avions des cascades, des effets spéciaux, des animaux, des enfants, des maquillages de vampire et avons beaucoup souffert de la pluie ! On nous a volé des voitures de production, mon assistante a subi une dépression nerveuse, il y a eu deux cambriolages, et un fou nous a même menacé de sa machette ! L'aspect cauchemardesque du film s'est bel et bien retrouvé dans la réalité pour nos acteurs et l'équipe technique !".

VAMP



sa vie. Avec Susan, qui est mère d'une jeune fille, Stephany. Lui, c'est Jerry. Il vend des maisons. Tout semble normal. Mais les apparences sont fragiles. D'autant que Stephany n'a jamais aimé celui qui est en passe de devenir son beau-père, mais elle a un pressentiment... Ce thriller psychologique habilement maîtrisé nous conduit, par touches successives, vers le drame qu'on devine. Peu à peu, le film sombre dans la démente, dans la violence, et l'affrontement final sera sans pitié — et sans surprise. *Stepfather* possède un schéma classique comme son dénouement, mais l'essentiel est que la mécanique soit bien huilée, la démarche convaincante et le crescendo inéluctable, ce qui est le cas ici. Le spectateur participe pleinement au drame, grâce à la qualité de la mise en scène et au jeu des comédiens. On ne s'ennuie jamais et si la violence des scènes finales se fait un peu attendre, du moins aura-t-elle tout pour satisfaire les amateurs du genre !

Bertrand Borie

USA. 1986. Réal. : Joseph Ruben. Scén. : Donald E. Westlake d'après une histoire de Carolyn Lefcourt et Brian Garfield. Prod. : Jay Benson. Mus. : Patrick Moritz. Int. : Terry O'Quinn, Jill Schelen, Shelley Westlake.

Survival Quest

Révélatrice avec *Phantasm*, en partie consacré avec *Beastmaster*, Don Coscarelli se veut être un réalisateur non prolifique. *Survival Quest* constituait donc un retour attendu précédant enfin le très réclamé *Phantasm II* (en production actuellement). Comme son nom l'indique, *Survival Quest* est un survival. Un vrai. L'hommage à *Déjà-vu* est à peine voilé : on retrouve les mêmes citadins en mal d'émotions fortes et, surtout, leur destin se joue dans les eaux sinieuses et grondantes de rapides identiques. A la base de l'épopée, deux groupes distincts : quelques civils échoués entre les mains énergiques d'un moniteur écologique et musclé afin de s'affirmer et s'aguerir, quatre semaines durant, et un petit bataillon de jeunes soldats menés à la cravache par un instructeur balafre et facho... Tous les éléments qui firent l'objet d'une histoire semblable avec *Marathon Killer*. Mais l'étincelle que l'on sent inévitable pour aboutir à l'affrontement des deux groupes tarde bien à se produire. Il faudra, auparavant, subir les interminables hésitations et semi-prouesses physiques des apprentis-aventuriers et même l'ébauche d'une idylle pour que la tuerie s'enclenche. Sans grande violence cependant ! Seuls quelques méchants en uniforme perdront la vie, victimes de leurs jeux cruels... l'inévitable venant providentiellement au secours des autres. Ainsi, le moniteur touché par balle à bout portant dans la région du cœur se remet, se soigne seul... et participe au sauvetage final ! Quant au jeune héros, il survit à l'explosion toute proche d'une citerne d'essence qu'il a provoquée. Autant de contre-vérités contribuent à saper l'essence même d'un film basé sur la grande puissance d'élément régulateur que constitue la Nature. Survivre ainsi aux crochets de la réalité enlève au film toute la vérité

presque documentaire à laquelle il ne cesse de faire appel à travers l'image : étendues montagneuses hostiles, torrents déchaînés, recherche quotidienne d'une nourriture soit répugnante, soit arrachée en qualité de prédateur...

Ceci est d'autant plus dommage que le film s'avère esthétiquement irréprochable et défendu avec conviction par ses interprètes. Les enfermer dans un scoutisme prolongé est regrettable. Un survival pur et dur aurait été plus de circonstance...

Norbert Moutier

Survivalist

Que ce soit avant ou après son éruption, le péril atomique est toujours responsable de désordre. *Survivalist* se situe juste avant l'apocalypse et concentre son "action" durant les quelques jours qui précèdent ce qui paraît être inévitable. Ce film ressemble étonnamment à *Massive Retaliation*. A travers une contrée américaine livrée à l'anarchie (pas très effrayante), un couple tente de tirer son épingle du jeu et se trouve obligé de traverser une zone névralgique. Les écueils rencontrés, rares et facilement contournables, laisseraient le temps d'étudier la psychologie des habitants de l'endroit si la réalisation en avait pris soin... Hélas, seul un vieux bonhomme attendant l'inévitable en consommant ses propres produits, insensible aux charmes de sa pompe à essence qui l'incite à la fuite, donne un peu de relief et de sagesse à ce récit bâtarde. A sa grande philosophie devra s'ajouter celle du spectateur de *Survivalist*.

Norbert Moutier

U.S.A. 1986. Réal. : Sig Shore. Scén. : John V. Kraft. Phot. : Benjamin Davis. Int. : Steve Railsback, Susan Blakely, David Wayne.

Zombie High

Existe-t-il encore aux USA une université qui soit sûre, qui puisse encore accueillir une pure jeunesse sans la livrer au couperet de quelques maniaques mutilateurs ou vengeurs ? Telle est l'angoissante question que l'on est tenté de se poser devant la prolifération, chaque année, de plusieurs bandes d'inspiration identique.

L'établissement de *Zombie High* semble offrir les garanties de cette sécurisante respectabilité. En apparence ! Car si aucun ex-brûlé vif n'arpente les couloirs, la machette à la main, la nuit venue, de douteuses pratiques s'opèrent néanmoins dans les salles de chimie et les laboratoires de sciences naturelles. C'est que les enseignants sont bien vieux et qu'ils ont pensé qu'en contre-partie du partage de leur savoir, la jeunesse pourrait bien partager un peu sa vitalité et l'ardeur de son sang tout neuf.

Hélas, le film se traîne avant de livrer cette conclusion un peu à la manière de ces vieillards ventripotents tout juste bons à tenir de soporifiques réunions. Les sursauts d'un petit couple rebelle, un peu trop curieux, donnent sur la fin un peu d'ani-

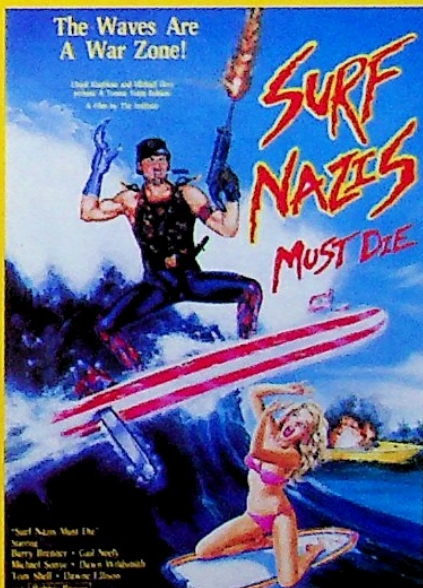
mation à ce film dont l'atmosphère y compris le support musical, semble saisi de léthargie.

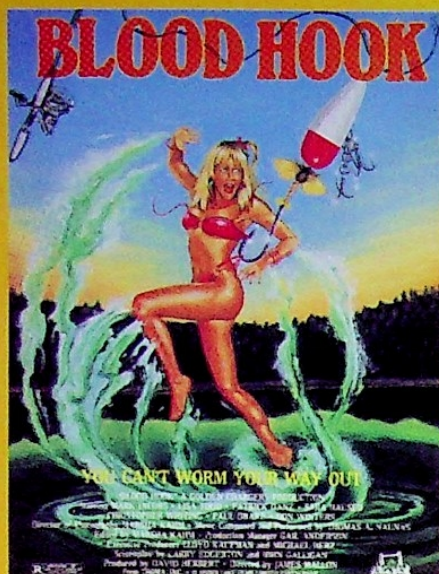
Norbert Moutier

Zombie Nightmare

Il existe, aux USA, toute une industrie parallèle de confections de petits films d'horreur tournés à la limite de l'amateurisme, une "free-productions" échappant à toutes contraintes autres que financières (cf. les films de William Girdler ou d'Andy Milligan durant les années 60).

Zombie Nightmare évoque le cas fâcheux





d'un brave citoyen, jeune et généreux, victime d'un accident de la route. Mère éplorée et voisins consternés se recueillent sur son corps, laissé sur la pelouse comme une poubelle vidée, lorsque le miracle survient : une sorcière noire propose de le ramener à la vie, ce qu'elle réussit effectivement après maintes incantations grand-guignolesques. Mais la mort ne peut sortir complètement flouée de l'entreprise. Un tribut lui est dû : le jeune homme revivra mais flanqué d'une monstruosité meurtrière... S'ensuivront ses inévitables raids nocturnes très portés sur la chair fraîche, ses phases déambulatoires dans les interminables couloirs d'une faculté déserte relevant parfois du vrai comique. Pourtant, *Zombie Nightmare* ne se réclame pas du pastiche. Il accumule les effets sanglants et les agressions sauvages pour lesquelles, hélas, tous les coups ne portent pas alors que les victimes s'écroulent déjà ! Le montage est aussi mollasson que l'enquête d'un policier, semblant sorti d'une revue de mode, très porté sur l'arrangeante thèse du suicide !

Fin également sans surprise pour ce "cauchemar" très supportable qui fera sans doute les belles heures d'un public vidéo américain spécialisé tendant peu à peu à remplacer la clientèle des drive-in. Nos éditeurs nationaux de cassettes leur emboîteront-ils le pas ? En l'affirmative, un titre pourrait déjà être retenu : *Spectateur Nightmare* !

Norbert Moutier

USA. 1986. Réal. et Prod. : Jack Bravman. Scén. : John M. Fasano. Phot. : Roger Racine. Eff. sp. de maq. : Anthony C. Bua. Int. : Adam West, John Miki Thor, Tia Carrere, Frank Dietz, Linda Singer.

DU COTÉ DE QUELQUES INDÉPENDANTS...

La plus célèbre des petites firmes américaines est la société Troma de New York, dont l'image de marque se tourne volontairement en direction d'œuvres déliantes pour teenagers. Ce qui pouvait faire le charme de *Toxic Avenger* ou de *Monster in the Closet* est en grande partie absent du dernier cru. *Blood Hook* et *Surf Nazis Must Die* sont des bandes axées sur le mauvais goût qui devront trouver leur public plus dans les rangs des lecteurs de "Hara-Kiri" que dans ceux des véritables puristes du Fantastique. Il n'empêche que Troma a fait de ce genre

son image et que cela lui réussit fort bien, commercialement parlant.

Blood Hook de James Mallon ou "Le tueur à l'hameçon" se déroule dans le milieu habituel des collégiés new-wave chers à Troma plus portés sur la frénésie du rock que sur la véritable panique devant les victimes du crochet à poissons.

Dans l'in vraisemblable *Surf Nazis Must Die* de Peter George, nous retrouvons Bobbie Bresee, qui triompha lors du Festival de Paris 1983 avec *Mausoleum*.

Autre mousquetaire de la distribution bon marché, Reel Movies tend aussi à s'affirmer à travers des produits en amélioration. Ainsi le thème éternel du survival et des chasses à gibier humain renaît dans *Angel of Vengeance* de Ted V. Mikels. Après avoir lu le journal de son colonel de père, héros du Viet-Nam et précurseur des méthodes survivalistes, une jeune journaliste se trouve devoir les appliquer dans une dramatique chasse humaine lancée par un groupe de motards psychopathes. Une Rambo femelle dangereusement tiraillée entre l'univers de *Survivance* et celui des Anges de l'enfer... D'étiquette purement fantastique, *The Visitors* de Rick Sloane, suppose l'invasion d'aliens sur une petite ville des Etats-Unis...



La jeune Radost Bokel dans *Momo*.

leur plan d'invasion devant se déclencher la nuit d'Halloween ! Seul rempart devant ce plan belliqueux de conquête, un groupe d'étudiants passionnés de science-fiction... mais qui, jusqu'ici, n'ont fait que rater leurs expériences amateurs. Plutôt parodique en regard de l'indigence des décors et des quelques "effets spéciaux"... Reel Movies commercialise aussi *The Comic*, film d'horreur où le personnel pénitentier assassine ses prisonnières... Une solution efficace à opposer au surpeuplement des prisons ? La thèse est signée Richard Driscoll qui écrit, produit et réalise *The Comic*.

Trois produits dérivés du fantastique et de l'horreur sont proposés par American Victor Organization. *Deadly Seance* de Larry P. Van Loon traite des mésaventures d'un groupe de citoyens se fourvoyant dans l'occultisme. A force d'incantations, les forces du mal, trop sollicitées, finissent par se déchaîner... et à s'en prendre à eux ! *Survival* de Victor Alexander livre tout le programme dans son titre et ne s'écarte pas d'un certain classicisme. Par contre, *Hell Outlaw* s'avère plus original et conte le cheminement hallucinant d'un évadé de prison semant effroi et mort dans sa fugue. Vêtu d'un cache-poussière, inexpressif, inhumain, presque fantômatique,

le personnage est assez étonnant. Autre particularité : tout comme le pistolero de *Curse of the Undead*, il est imperméable aux balles... Quelques plans bien cadrés et une certaine sobriété dans le découpage donnent une ambiance plutôt surréaliste à ce petit budget bien enlevé.

Norbert Moutier

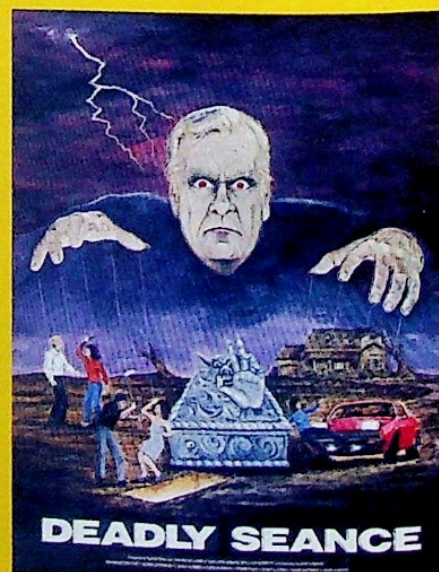
ALLEMAGNE

Momo

Momo est une petite orpheline découverte dans un recoin abandonné d'un amphithéâtre en ruines. Prise en affection par la petite humanité pittoresque qui vit dans les environs, elle devient bientôt l'amie de tous. Jusqu'à ce que surviennent les "voleurs de temps" – curieux hommes chauves, tous vêtus de gris et fumant sans cesse un cigare. Leur but : inciter les hommes à leur donner leur temps libre... La petite communauté, séduite par leurs promesses, sombre bientôt dans le labeur... et l'indifférence. Et lorsque Momo, ayant été conduite par une curieuse tortue chez Maître Hora, le gardien du temps, retrouve ses amis après un bond dans le temps d'un an, ceux-ci sont pris dans la course folle pour gagner du temps tandis que, solitaire, elle devient la cible des hommes gris qui n'ont plus qu'une idée : trouver Hora grâce à elle et lui dérober tout le temps de l'humanité...

Cette curieuse fable, aussi originale que *l'Histoire sans fin* (du même romancier, Michael Ende), a été souvent fort joliment mise en images par Johannes Schaaf avec la naïveté, l'imagination que réclamaient aussi bien le sujet que l'univers, toujours riche de fantaisie, de Ende. *Momo* s'avère ainsi être un divertissement fort agréable et parfois même luxueux, en dépit de quelques longueurs et ce grâce en particulier au jeu pétillant et à la charmante frimousse de la jeune Radost Bokel (*Momo*) et à l'humour bon enfant et non dénué de dignité de John Huston (*Maître Hora*).

Toutefois, le réalisateur s'est heurté à la même difficulté majeure que Wolfgang Petersen avec *l'Histoire sans fin* : la restitution du prolifique univers romanesque de Michael Ende. De fort belles réussites au niveau, notamment, des décors, ne parviennent malheureusement pas à faire éviter au film un certain schématisme dû à l'impos-



sibilité de traduire par l'image toutes les nuances d'une œuvre littéraire qui, contrairement au caractère imposant et, par là-même, limité de l'image, peut jouer quant à elle sur tout le potentiel de l'imagination non plus canalisée par le visuel mais excitée et libérée par l'abstraction des mots.

Momo, de même, se regarde, malgré d'évidents attraits, avec un certain détachement qui, par delà le charme de quelques scènes ou composantes de l'image, ne permet pas d'ignorer le sentiment de la "mécanique" générale de l'ensemble. On ne parvient jamais à entrer complètement dans le film qui, du même coup, ne saurait nous "raver" au sens fort du terme, comme on pourrait l'attendre d'un conte. *Momo* reste néanmoins une tentative intéressante qui ne manquera pas d'intérêt pour qui sait la regarder avec la fraîcheur d'esprit voulue et un soupçon de tolérance à l'égard de faiblesses dont on peut se demander si, dans ce cas précis, il était vraiment possible de les éviter sous une forme ou sous une autre.

Bertrand Borie

Allemagne/Italie. 1986. Réal. : Johannes Schaaf. Scén. : Johannes Schaaf, Rosemarie Fendel, Michael Ende, Marcello Coscia d'après le roman de Michael Ende. Phot. : Xavier Schwarzenberger. Mus. : Angelo Branduardi. Int. : Radost Bokel, Mario Adorf, Armin Müller, Leopoldo Trieste, Ninetto Davoli, Bruno Stori, Elide Melli, Isabel Rusinova et John Huston.

AUSTRALIE

Frenchman's Farm

Dans la campagne australienne, le "Bush", il existe une propriété ayant appartenu à l'un des plus puissants instigateurs de la Terreur, pendant la Révolution Française. Il



y avait enterré, dit la légende, un fabuleux trésor volé aux aristocrates, alors que ceux-ci périsaient sous le tranchant de la guillotine. Et les infortunés qui cherchent désespérément le trésor sont assassinés, dit-on toujours, de la main même du Français. Mais ceci n'est qu'une vieille légende. Et pourtant, alors qu'elle veut éviter un feu de broussailles, Tracy Tainsh, la jeune héroïne du film, se perd et se retrouve devant la "Frenchman's Farm". Le temps semble soudainement s'être arrêté. Devant elle, un homme fouille la terre ; un autre arrive, immense, cheveux bouclés, regard dur, froid. Sans hésiter, il tue le voleur qui supplie. Horrifiée, la jeune femme va témoigner au poste de police de la ville. Effectivement, le meurtrier a bien eu lieu, mais quarante ans plus tôt. Elle décide alors d'éclaircir le mystère auquel elle se trouve confrontée, aidée de son petit ami incrédule. Ensemble, ils reconstituent l'histoire de ce maudit Français assoiffé de sang et d'argent. Ils décident de s'installer à la ferme où habite un vieil ivrogne et son chien. Après plusieurs jours de travail acharné, ils trouvent le fabuleux trésor pour leur plus grande joie. Mais le fantôme du Français rôde et la chasse au trésor s'achèvera dans un bain de sang... Film envoûtant, *Frenchman's Farm* témoigne, une fois de plus, de la grande vitalité du cinéma australien. Réalisé par Ron Way avec une maîtrise absolue, le film nous entraîne lentement dans les méandres de l'épouvante et de l'horreur, alors que la musique distille une sombre mélancolie. Œuvre originale et efficace, *Frenchman's Farm* renouvelle adroitement les thèmes les plus classiques du fantastique.

Daniel Scotto

Australie. 1986. Réal. : Ron Way. Scén. : Ron Way, James Fishburn, Matt White, William Russell. Prod. : James Fishburn et Matt White. Phot. : Malcolm McCulloch. Int. : Tracey Tainsh, David Reyne, Ray Barrett, John Meillon, Norman Kaye, Andrew Blackman.

Howling III : The Marsupials

Surprenante suite qui va nous montrer comment les loups-garous, pourchassés, exclus de la société, vont pouvoir se refaire une santé à l'abri d'une retraite en forêt, loin de tout lieu habité, fonder une famille, et bientôt retourner se fondre dans la société... A condition bien sûr qu'on ne provoque pas chez eux de ces surprenantes métamorphoses auxquelles la pleine lune est si propice.

Malgré les apparences, le nouveau film de Philippe Mora (*Beast Within*, *Return of Captain Invincible*, *Howling II*) ne sombre pas dans la mièvrerie. Car l'humour est omniprésent et des effluves de "conte philosophique" viennent planer sur l'histoire, après une première partie davantage conforme à ce qu'on pouvait attendre dans le cadre de la série.

Dire que *Howling III* risque de faire date dans les annales de la lycanthropie à l'écran serait sans doute exagéré. Mais ce divertissement sympathique, pour peu qu'on sache le prendre au second degré, ne manque ni

de fraîcheur, ni de charme et représente du moins une approche inattendue parsemée de quelques moments fidèles à la tradition, dans les rebondissements sinon dans les effets qui, apparemment, n'étaient pas la préoccupation essentielle des auteurs et ne valent pas à eux seuls le déplacement.

Bertrand Borie

Australie. 1987. Réalisation : Philippe Mora. Scénario : Philippe Mora d'après le roman "The Howling III" de Gary Bradner. Producteurs : Charles Waterstreet et Philippe Mora. Musique : Alan Zavod. Effets spéciaux : Bob McCarron. Interprètes : Barry Otto, Imogen Annesley, Max Fairchild, Leigh Biolos, Dasha Blahova, Ralph Cotterill, Barry Humphries.



CANADA

The Haunting of Hamilton High

Annoucé comme une suite de *Prom Night*, ce film n'a de commun qu'une Université à nouveau troublée par une succession de meurtres sadiques. L'habituel flash-back nous en explique les raisons : durant les années 50, une fête de fin d'études s'est mal terminée. L'élue même des étudiantes a vu sa robe s'enflammer suite à la malveillance d'un de ses camarades jaloux, et elle s'est proprement consumée devant les yeux de l'assistance et principalement de son petit ami trop long à réagir.

Trente années ont passé et l'auteur de cette mort accidentelle s'est retrouvé proviseur de l'établissement alors que l'autre jeune homme, rongé par le remords de n'avoir pu sauver son amie, est devenu le prêtre de la commune.

On connaît la vindicte des grands brûlés dans ce genre d'université ! S'emparant de l'âme d'une étudiante anonyme, la reine d'un soir cultive sa vengeance. Une grande partie du film ne peut échapper aux poncifs habituels noyés dans un flot de bavardages insipides, mais, par contre, l'explication finale relève du meilleur fantastique dans un déchaînement d'effets surnaturels s'élevant bien au-delà de la conclusion des psychokillers habituels. Signalons enfin que le rôle du proviseur est excellentement campé par Michael Ironside (*Scanners*, *Terreur à l'hôpital central*, etc.).

Norbert Moutier

Canada. 1987. Réal. : Bruce Pittman. Scén. : Ron Oliver. Prod. : Peter Simpson. Mus. : Paul Zaza. Eff. spéc. : Jim Doyle. Int. : Michael Ironside, Wendy Lyon, Justin Louis, Lisa Schrage et Richard Monette.

The Legend of Wolf Lodge

Wolf Lodge est une propriété perdue dans les grands espaces canadiens. Dans la nuit sombre et glacée, il s'y passe des choses étranges... des jeunes gens y sont assassinés. Et la terrible aventure auquel nous convie Nicolas Stiliadis, n'est pas sans évoquer les thrillers des années cinquante. Un jeune homme arrive avec sa guitare et son chien, dans un snack situé au bord d'une

Légende route sur laquelle personne ne passe. Mal accueilli, il se voit toutefois proposer du travail par le propriétaire de Wolf Lodge. Heureux de pouvoir gagner un peu d'argent, il ne se doute pas du complot qui se trame. Il se lie d'amitié avec la serveuse du bar, tandis qu'à Wolf Lodge, la femme de son patron lui fait une cour éhontée (remarquable Susan Anspach). Toutes les nuits, le jeune homme entend le couple se disputer. L'atmosphère devient rapidement étouffante, d'autant que naît entre les deux hommes une franche inimitié. La serveuse du snack, puis la femme du propriétaire de Wolf Lodge lui suggèrent de tuer celui-ci et de partager le montant que verserait l'assurance sur la vie. Le jeune homme refuse. Au matin, il trouve son chien tué. Désormais rien ne le retient et il organise un meurtre déguisé en accident. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il en sera la victime, ainsi qu'en avaient décidé les trois autres protagonistes. Mais les crimes ne sont jamais parfaits. Le jeune homme, déchiqueté dans une explosion, restera vivant alors que son rival endossait son identité et se vengera à sa manière. Le film s'achève dans une hécatombe d'une incroyable violence. *The Legend of Wolf Lodge* fait partie de ces petites œuvres magistralement réalisées, où chaque plan, chaque dialogue, chaque effet, soigneusement dosés, participent à la progression d'un étonnant cauchemar, tandis qu'une musique narquoise et amère intensifie le drame des dernières et éprouvantes scènes.

Daniel Scotto

Canada. 1987. Réal. : Graeme Campbell. Scén. : Jesse Balard. Prod. : Nicolas Stiliadis. Phot. : Rhett Morita. Mus. : Andy Thompson. Int. : Art Hindle, Olivia D'Abo, Lee Montgomery, Susan Anspach.

GRANDE-BRETAGNE

Bloody New Year

Dans la série "Terreur dans l'île", *Bloody New Year* marque le retour de Norman J. Warren, qui a œuvré pour le fantastique avec plus ou moins de bonheur à travers des films assez insignifiants dont seul émerge peut-être l'assez réussi *Inseminoid*.

Force est de constater que *Bloody New Year* se situe en régression par rapport à cette période. On pourra invoquer la minceur du budget, mais ceci n'explique pas l'aspect presque amateur d'un tournage comme sembleraient l'avoir affronté quelques ténéraires du Super-8.

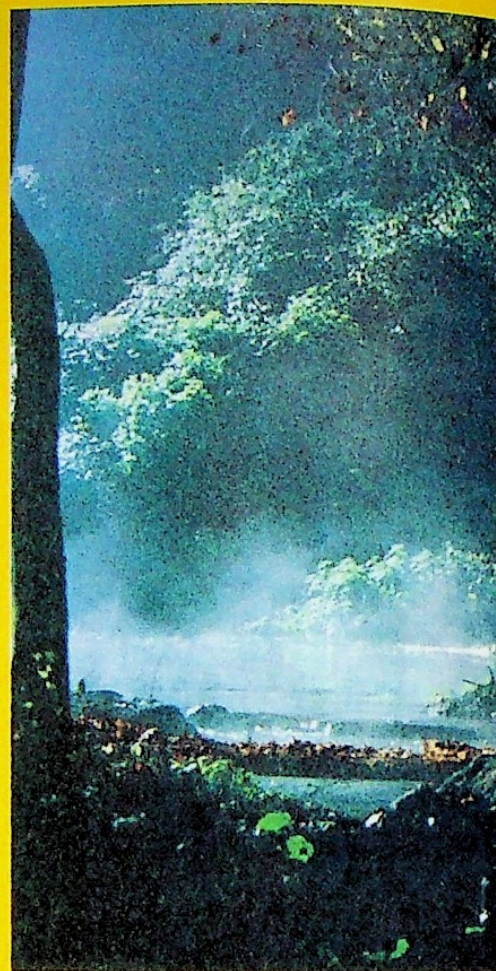
Seule l'arrivée massive des effets "gore" étaye et renforce un récit anodin où le seul plaisir du réalisateur semble jusque là d'avoir été celui de jouer avec l'effet facile des personnages apparaissant et disparaissant d'une image à l'autre.

Mais même les effets sanglants demeurent exempts de sérieux, tant ils font dans l'énormité et la surenchère. L'auberge "abandonnée" dont le salon et la cuisine rutilent tend à infliger toute tendance au réalisme à cette sombre histoire de vengeance de forains piqués à vif dans leur honneur.

A voir résolument au second degré.

Norbert Moutier

G.B. 1986. Réal. : Norman J. Warren. Scén. : Fraser Pearce. Prod. : Hayden Pearce. Mus. : Nick Magnus. Int. : Suzy Aitchison, Nikki Brooks, Colin Heywood, Mark Powley, Catherine Roman, Julian Ronnie.



Les forces du mal surgissent des catacombes romaines.

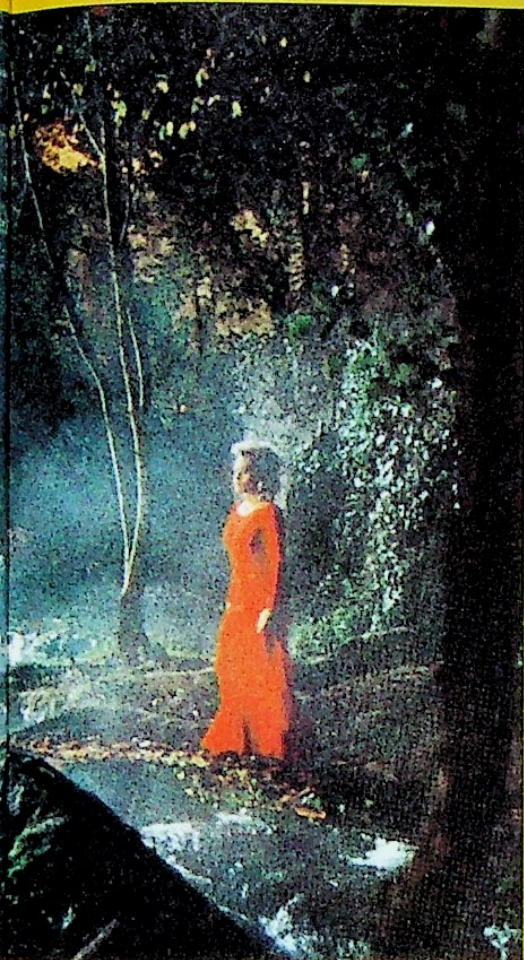
I was a Teenage Vampire

Après les *I was a Teenage Werewolf* et *I was a Teenage Frankenstein* produits par l'Anglais Herman Cohen pour l'A.I.P. durant les années cinquante, voici *I was a Teenage Vampire*, une comédie loufoque réalisée avec brio par Jimmy Huston. Robert Sean Leonard y incarne un jeune lycéen en mal de conquêtes qui, par un beau soir de pleine lune, se fait mordre par une superbe créature, en réalité un vampire. Poursuivi par le maître des vampires, interprété par l'élégant René Auberjonois, notre jeune homme refuse tout d'abord d'écouter les explications de celui-ci, mais ne supportant ni la lumière du jour, ni les pizzas, il doit se rendre à l'évidence : il s'est métamorphosé en vampire ! René Auberjonois devenu son guide dans le monde des Ténèbres, lui présente les avantages de sa nouvelle identité : le vampire est moderne, il achète dans des établissements spécialisés des bouteilles de sang millésimé, il possède un pouvoir hypnotique sans limite, et toutes les femmes en tombent follement amoureuses. Tout irait donc pour le mieux pour notre jeune héros si un authentique chasseur de vampires, taillant ses pieux à la scie électrique, ne se mettait en tête de tuer, non pas notre jeune héros mais le copain de celui-ci ! David Warner en Van Helsing contemporain accumule gaffes et catastrophes dans ce pastiche réussi. Tous les ingrédients du film de vampire sont réunis pour mieux être détournés au profit du rire.

Daniel Scotto

G.B. 1986. Réal. : Jimmy Huston. Scén. : Tab Murphy. Int. : Robert Sean Leonard, René Auberjonois, David Warner.





Katrine Michelsen les affronte : Specters.

ITALIE

Delirium

Lamberto Bava affiche de plus en plus ses obsessions familiales. *Delirium* représente parfaitement cet amalgame de baroque, d'esthétisme photographique et de complaisances dans l'acte homicide que n'aurait en rien renié son père, Mario Bava.

L'on retrouve un peu l'ambiance de *Six femmes pour l'assassin* dans ce cheptel de jolies filles évoluant dans le milieu des photographes de mode et terrorisées par une succession de meurtres abominables visant toujours à atteindre et à martyriser la carnation féminine.

La photographie signée Frontoni joue un rôle prédominant dans cet exercice de style dont chaque plan est un appel au surréalisme des teintes et de l'éclairage. Si l'ensemble satisfait l'œil en permanence (d'autant que de charmants modèles ne rechignent pas à se dénuder fréquemment), l'intrigue, en revanche, s'effiloche à travers de nombreux bavardages qu'il convient de supporter stoïquement en l'attente de ce qu'il faut bien appeler les morceaux de choix : les meurtres. Ceux-ci ont pour heureuse particularité d'être variés, voire imaginatifs et spectaculaires, échappant à une constante trop bien établie dans le "giallo" : celle de l'arme blanche. Complice habituelle du tandem "Argento-Bava", Daria Nicolodi campe un personnage hélas trop fugace en regard de ses réels talents de comédienne. *Delirium* est, somme toute, un film "de famille" qui ne risque peut-être hélas que de

réjouir les inconditionnels d'un style de cinéma dont Bava père a, à jamais, tracé les règles et les codifications.

Norbert Moutier

Italie. 1986. Réal. : Lamberto Bava. Int. : Serena Grandi, Capucine, Daria Nicolodi, Vannu Corbellini.

Distant Lights

Le jeune Giuliano a perdu sa mère. Et pourtant, il dit la revoir dans un parc proche de la maison où il vit avec son père et sa grand-mère maternelle. Et de fait, elle revient. D'abord elle-même, puis sous le visage d'une autre. Bientôt, d'autres "morts" auront tendance à réapparaître également, car des entités de lumière venues de l'espace s'incarnent dans le corps des morts et dans leur âme aussi...

Mais ici, point de terreur. Au contraire une belle histoire d'amour, toute de poésie et des plus touchantes, dans la tradition d'œuvres telles *Quelque part dans le temps*, un récit qui combine fort habilement un thème de science-fiction classique au mythe traditionnel des morts-vivants. Cette fois, c'est pour le meilleur ! Tout est dit avec fraîcheur et nuances, sans négliger les nécessaires rebondissements qui rendent l'intrigue attachante, et souvent même émouvante.

Une note d'érotisme vient discrètement colorer l'histoire, ainsi qu'une lointaine réflexion qui, sans jamais alourdir le film ni le rendre bavard, lui donne souvent l'allure d'un conte philosophique et lui évite ainsi de sombrer dans la niaiserie. Il est certain que les amateurs de macabre ou de fantastique à l'italienne, qui pourraient s'être mépris sur la présence de Claudio Argento au générique (comme producteur) en seront pour leurs frais. En revanche, ceux qu'attire le romantisme et les belles histoires n'auront pas lieu de se plaindre et trouveront leur plaisir accru par la très belle musique d'Angelo Branduardi qui illumine fort joliment cette rencontre du merveilleux, du fantastique et de la science-fiction.

Bertrand Borle

Italie. 1986. Prod. : Claudio Argento. Mus. : Angelo Branduardi.

Specters

Existerait-il un réveil italien en faveur du fantastique et de lui seul ? Il le semble bien, comme en témoignent les récentes productions (*Vampire in Venice*, *Treasure Island*, *Aenigma*, *Opera*, etc.).

Co-produit par la télévision, *Specters* subit de plein fouet les limites d'un art destiné à être consommé dans tous les foyers. Rien donc dans le fantastique qu'il véhicule qui ne soit choquant ou insoutenable. Mais l'effort a porté sur l'ambiance... Celle dégagée par l'aura fétide des catacombes dont la caméra traque les dédales ombreux, lourds, porteurs de secrets ancestraux. Ces fouilles en direction de l'abominable menées par Donald Pleasence gagnent, par leur sobriété, un caractère d'authenticité rendant la découverte monstrueuse finale encore plus attendue.

Personnages et décors font dans le ton juste et même l'élément fantastique qui hante ces boyaux de l'horrible est saisissant et crédible. *Specters* : un exemple que devraient bien suivre nos productions télévisées.

Norbert Moutier

Italie. 1986. Réal. : Marcello Avallone. Prod. : Maurizio Tedesco. Int. : John Pepper, Katrine Michelsen, Donald Pleasence.



John Pepper dans Specters.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Wolf's Hole

Les extra-terrestres ne s'appellent pas tous E.T. En fait, ils peuvent être animés de très mauvaises intentions. *Wolf's Hole*, film de science-fiction venant tout droit des studios Barrandov en Tchécoslovaquie, conte l'aventure de onze adolescents, sélectionnés parmi les plus intelligents à travers le monde, pour participer à un stage de ski de haut niveau, dans un refuge perdu dans la montagne auquel on accède par un téléphérique de fortune. Très vite, ils s'aperçoivent que la partie de plaisir tourne au cauchemar, d'autant que les animateurs de ce séjour ont un comportement pour le moins bizarre. Ils semblent se livrer à des tests sur les adolescents, les mettant à l'épreuve du froid, de la faim, créant des conflits pour que naisse une extrême tension. Enfin, ils révèlent leurs véritables identités. "Non, nous n'allons pas vous tuer, mais nous allons faire en sorte que vous le fassiez vous-même...". Ces antipathiques moniteurs qui se roulent la nuit dans la neige, sont extra-terrestres et connaissent un grave problème de surpopulation. La Terre leur semble l'endroit idéal pour s'installer, mais exterminer les humains leur paraît inconcevable. En étudiant les faiblesses de l'Homme et sa facilité à tuer pour n'importe quel prétexte, ils envisagent de créer des crises mondiales, afin que disparaisse la race humaine. Hélas pour eux, les adolescents ont aussi l'instinct de conservation, et détruiront ces créatures immortelles (car faites de glace) par le feu ! Remarquablement mis en scène, *Wolf's Hole* tient ses promesses. Sans aucun effet visuel, l'angoisse s'installe rapidement dans de magnifiques mais oppressants paysages de montagne, alors qu'alternent le jour et la nuit quand bien même le temps s'avère suspendu...

Daniel Scotto

Tchécoslovaquie. 1986. Réal. : Vera Chytilova. Int. : Miroslav Machacek, Tomas Palaty, Stepanka Cervenková.

En l'an 1800, un bateau, de retour du Moyen-Orient, rentre au port de Galveston. A bord, une petite fille et sa mère, porteuse d'un drôle de bracelet de cristal et d'une lampe plus drôle encore. Quarante-vingt dix ans plus tard, la petite fille est devenue une vieille femme...

La lampe ancienne est finalement envoyée au musée d'histoire naturelle de la région, aux fins d'étude. Un jour, la fille du conservateur, Alex, trouve le bracelet qu'elle passe à son poignet, devenant ainsi, sans le vouloir, la Gardienne de la Lampe.

Puis vient la nuit d'Halloween. En guise de frasque, Alex persuade ses amies de passer la nuit au musée. Les adolescentes découvrent une faille dans le système de détection du musée et se glissent dans le sous-sol en passant par la porte de derrière. Elles parcourent les réserves, s'émerveillent de la quantité d'objets qui restent inconnus du public, et découvrent une lampe de bronze d'un style très particulier. Evidemment, elles ne peuvent pas résister à la tentation d'en ôter le merveilleux globe décoré...

The Lamp qui met en scène Deborah Winters et James Huston (*The Bostoniens*), est une production H.I.T. Films, firme établie à Houston. Le scénario est dû au docteur Warren Chaney, ex-professeur de sciences du comportement à l'Université, qui l'écrivit en 16 jours et fait également office de producteur. S'il est si vite venu à bout de sa tâche, c'est que c'est un ancien magicien et ventriloque professionnel, et qu'à ce titre, il était au fait des techniques de base des effets spéciaux.

"J'ai repris l'histoire d'Aladin et la lampe merveilleuse et j'y ai rajouté un petit côté La Main de singe", raconte Chaney. "Quand on évoque le génie de ce genre de contes, on pense en général à un être plutôt bienveillant qui accorde des vœux - à l'exception de celui du Voleur de Bagdad de Korda. Dans les vieux films, quand quelqu'un

frotte la lampe et que le génie en sort, il faut se retenir pour ne pas éclater de rire. Ici, quand on frotte la lampe, une aiguille se met à tourner lentement sur le bouchon avec un grincement plus que désagréable. Il faut ensuite le retirer, car autrement le génie ne peut pas sortir. En fait, nous avons mis plus de temps à concevoir le génie et la lampe qu'à écrire le scénario. Il fallait arriver à dessiner un objet d'antiquité qui n'ait rien de familier et de sympathique".

L'amour que Chaney portait aux vieux serials lorsqu'il était enfant devait par la suite l'aider à trouver des solutions peu onéreuses à bien des problèmes d'effets spéciaux posés par la narration de l'histoire. Il mit tout son sac à malices de magicien à la disposition de la Reel EFX, la firme basée à Los Angeles chargée des effets spéciaux mécaniques du film, qui avait déjà signé ceux de *Vendredi 13*, *April Fool's Day* et *Raise the Titanic*.

"C'est tragique de voir comment des procédés de trucage employés il y a quelques années ont pu être oubliés ou

négligés par les techniciens d'aujourd'hui", se lamente Chaney. "C'est la complexité des effets spéciaux optiques qui rend le prix de revient de ces films prohibitif pour le producteur de films à petits budgets. Alors que si on faisait bien son travail, si on se donnait la peine de réfléchir et de regarder ce qui se pratiquait dans les "classiques", on trouverait souvent de meilleures façons de réaliser les choses, et pour moins cher parce qu'on y arriverait en direct. Les effets spéciaux mécaniques bien faits donneront toujours un résultat supérieur à celui des effets spéciaux optiques ; ils sont obtenus en première génération".

A l'évidence, s'il y avait un effet complexe à rendre avec réalisme, c'était bien celui du Génie. Et, à en croire les spécialistes de la Reel EFX concernés,



THE LAMP

par Les Paul Robley

Notre seul problème fut d'éviter les engelures !"

Les évolutions du Génie dans l'atmosphère sont tout-à-fait comparables aux évolutions de la dame qui flotte en l'air grâce à l'intervention d'un illusionniste : si l'on en croit Chaney, il n'y avait pas de fil de fer, et on aurait même pu passer un cerceau autour... Et en digne magicien, il refuse de nous donner le secret de ce tour !

"Le problème, avec les hommes volants comme Superman, c'est que, quelle que soit la façon dont on s'y prend, on sait très bien à quoi ressemble un être humain vu en raccourci et comment il est censé se déplacer", nous raconte-t-il, "alors qu'avec une forme sans substance réelle, à laquelle on ne peut pas s'identifier, on peut se permettre de prendre des libertés. On peut lui faire exécuter des mouvements exagérés, complètement extravagants".

Bartalos ne se fit pas autant prier pour nous dévoiler le "truc" : *"Le corps du génie avait été monté sur un chariot de travelling muni d'un contrepoids, de telle sorte qu'il donnait l'impression de flotter dans l'espace".*

Chaney devait ensuite nous donner une liste d'effets spéciaux relativement complexes auxquels il avait réussi à trouver une solution relativement simple à l'aide de beaucoup d'ingéniosité, de chewing-gum et de bouts de ficelle !

On ne découvre la forme physique du génie qu'à la dernière bobine, mais bien avant, une fille est empoignée par le génie, soulevée en l'air et tourne sur elle-même. Ses cheveux se dressent sur sa tête et il est évident que quelque chose de monstrueux la tient par la gorge. Pour élever le corps sans avoir

fallu mouler les deux bras à part et les fixer sur le corps.

Son expérience de ventriloque avait habitué Chaney aux marionnettes et autres mannequins. *"Rien qu'en faisant tourner la tête, remuer la bouche et cligner des yeux à une silhouette, on obtient une multitude d'expressions qui lui confèrent davantage de réalisme", nous explique-t-il. "C'est essentiellement ce que nous avons fait avec le Génie".*

Dans la réalité, le génie ne faisait que trois mètres de haut ; les quatre mètres supplémentaires lui furent adjoints à l'aide d'un réservoir d'azote fixé sous sa ceinture, le gaz liquéfié étant ensuite pompé vers le haut puis recyclé.

"L'azote liquide donnait un résultat très satisfaisant tout en n'étant pas toxique et en ne risquant pas d'asphyxier tout le monde comme bien des générateurs de fumée", ajoute Bartalos. "L'air est constitué à 70 % d'azote, sauf que le nôtre était beaucoup plus froid.

Gabe Bartalos, John Blake et Jim Gill, le plus compliqué consistait à assurer une certaine liberté de mouvements à ce monstre de 7 mètres de haut et près de huit mètres d'envergure lorsqu'il étendait ses bras articulés, munis de mains à trois doigts.

"Les membres étaient en partie automatisés au moyen de systèmes pneumatiques", nous explique Bartalos. "Mais nous avons essentiellement utilisé des câbles de commande. Les yeux et la bouche étaient équipés de servos, et plus faciles d'emploi que les câbles".

Le Génie fut confectionné en mousse de latex doublée de mousse de caoutchouc. Son corps avait été modelé d'après celui d'Arnold Schwarzenegger, dans un bloc d'argile d'une tonne et demie, puis avait fait l'objet d'un moulage à la fibre de verre, après quoi il avait encore

recours au moindre câble, l'équipe technique fit appel au vieux tour de fakir de la corde qui monte toute seule : pour faire dresser les cheveux sur la tête de la fille, ils utilisèrent tout simplement les propriétés de l'électricité négative. La fille fut littéralement branchée sur 100.000 Volts, sans risque pour elle, évidemment.

Ils obtinrent un effet spectaculaire, faisant toujours appel à l'électricité, en construisant une bobine de tesla géante de plus de 7 mètres : "Il y avait des étincelles partout", raconte Chaney. "Elles ont même réussi à plusieurs reprises à renverser le capot de la caméra. La règle du jeu, c'est que la charge électrique rebondit sur tout ce qu'elle touche en procurant un choc comparable à une claque sur l'épaule. C'était amusant de voir ces éclairs strier l'atmosphère ; ça ajoutait une dimension supplémentaire à la scène".

La séquence au cours de laquelle on voit le Génie invisible attaquer quelqu'un en avançant sur l'eau fut tournée à l'économie en plaçant la caméra dans un aquarium à poissons, la lentille étant positionnée juste à la surface de l'eau, à moitié en-dessous. Une brume censée représenter la force maléfique surgissait derrière la victime, tourbillonnait sous l'eau et s'emparait d'elle.

"J'ai dû parler de ce plan à une trentaine de personnes au moins", déclare Chaney, "et tout le monde m'a dit qu'il n'y avait pas moyen de s'en sortir

sans trucage optique. On ne pouvait pas tourner le plan à l'envers en plaçant un tube sous l'eau parce que la fumée se dissout dans l'eau et qu'elle n'aurait pas eu le temps d'atteindre la surface ; tout ce qu'on verrait, c'est un geyser..."

"Et puis je me suis souvenu d'un serial de l'Universal tourné en 1942, intitulé Don Winslow of the Navy, que j'avais vu étant gosse. Il y avait une séquence avec un sous-marin. Comme ils n'avaient pas beaucoup d'argent, ils avaient dû faire fabriquer un petit aquarium dans lequel ils avaient mis une maquette filmée du dehors. Le résultat n'était pas du tout mauvais pour l'époque.

Pourquoi ne pas faire la même chose à l'envers ? Nous avons donc utilisé deux aquariums — un pour la caméra et un pour la fumée — et le personnage nageait entre les deux. Nous avons placé un long réservoir d'air — plus de

deux mètres de long

- par en dessous et nous avons

projeté un

jet de

fumée

vers le fond à partir de deux tuyères placées sur le côté afin de provoquer cet effet de tourbillon. En atteignant la surface, la fumée disparaissait naturellement et formait un nuage derrière la nageuse. Et nous n'avons eu ensuite qu'à tirer la séquence à l'envers".

Une bonne moitié des prises de vues du film furent réalisées à l'intérieur du museum d'histoire naturelle de Houston, sur la base d'un programme de tournage de 25 jours. D'après le réalisateur du film, dont c'est le premier long métrage, le scénario n'avait pas été écrit spécifiquement pour ce musée, mais tous les détails correspondaient miraculeusement au lieu. Du coup, les auteurs du film décidèrent d'exploiter les possibilités qu'il leur apportait et d'opter pour une approche plus complexe visuellement et moins intimiste. Le musée leur offrait un décor stupéfiant et les moyens de se livrer à des manœuvres complexes avec leurs caméras, autant de luxes pour un film de 3 millions de dollars.

Les scènes représentant le point de vue du Génie furent tournées à l'aide du Steadicam. La créature décrit des mouvements que la dolly traditionnelle aurait eu du mal à traduire. Les techniciens fixèrent le Steadicam à une grue, et son opérateur l'accompagna de telle sorte qu'il pouvait ajouter les mouvements du dispositif aux longs déplacements de la grue.

"Dès que l'on apporte un élément de cette envergure, le résultat devient subtilement incroyable, commente Chaney. "il faut donc dissimuler habilement à l'aide d'éclairages d'appoint. Moins on voit, mieux ça vaut. Mais la plupart des squelettes de dinosaures du musée ont aussi l'air incroyablement mécaniques et immenses, et par comparaison, le reste passait".

L'équipe s'ingénia à entourer le génie de brouillard, de telle sorte qu'on n'en voit que ce qui était indispensable. Mais les effets de brume sont toujours traîtres, sur-

tout en

extérieurs.

Il leur fallut

fréquem-

ment changer

l'orientation

de leurs venti-

lateurs afin de la faire tour-

billonner correctement.

Dès le premier plan du

film, des effets de brouil-

lard très importants

étaient requis, ce qui impli-

quait une coordination

extrêmement précise :

un vieux schooner entre

dans le port de Galveston par une nuit

de brouillard.

La caméra balaie les flancs du navire, passe sur le pont, et c'est là que l'on découvre un spectacle d'épouvante.





L'esprit maléfique en action...

Elle recule alors de quelques mètres, plonge dans la cale, dévoilant d'autres restes macabres. Pour filmer cette scène complexe, l'équipe technique fit usage d'une gigantesque grue de chantier fixée sur une barge de ponton et commandée par l'opérateur de Steadicam, Ralph Watson. En arrivant près du navire, la caméra passait par-dessus le bastingage, avançait vers le corps démantibulé. Le brouillard fut obtenu avec l'aide des émetteurs de brouillard de la marine, et un peu dilué par filtration. La fraîcheur de l'eau devait les aider à maintenir la fumée très bas sur le pont.

Le film devait également faire appel à une bonne dose d'effets pyrotechniques, œuvre de Frank Inez de la Reel EFX. Le point culminant du film n'est pas sans rappeler le maelström des *Aventuriers de l'Arche perdue*, avec son cortège de flammes, de vent, d'éclairs

Teenagers en vadrouille et mauvais génie... "The Lamp" est un petit budget inventif...

et d'esprits tourbillonnants. Dans l'espoir de détruire l'esprit maléfique, l'héroïne du film, Alex, interprétée par Andra St. Ivanyi, projette la lampe dans l'incinérateur du musée. Le Génie explose et ses fragments sont projetés dans toutes les directions, mais toutes les flammes et la fumée finissent par retourner implorer dans la lampe.

Cette séquence spectaculaire, qui ne devait pas nécessiter moins de 41 plans, fut tournée en une journée. Au lieu de faire sortir la fumée de lampe et de tirer la scène à l'envers — technique employée dans *Le Voleur de Bagdad* et *Le Septième voyage de Sinbad* — les techniciens bricolèrent un lance-flammes d'un genre particulier, couplé avec un jeu de compresseur à azote et de jets d'air comprimé. Lorsque l'azote passait sur la flamme, celle-ci se mettait à briller d'une lumière vive. Des étincelles furent ajoutées, pour leurs couleurs variées et les explosions.

"Nous avons d'abord peaufiné la théorie", nous explique Chaney, "parce qu'à ma connaissance, personne n'avait jamais tenté le coup auparavant. Pour finir, l'actrice a failli mourir de peur, alors qu'elle ne courait bien évidemment aucun danger en réalité. Nous avons obtenu le tourbillon au-dessus de sa tête en créant le vide à l'endroit où elle se trouvait, à l'aide d'une pompe à vide qui aspirait absolument tout aux alentours, de sorte qu'elle fut obligée de retenir son souffle. Quand on crée

un vide, tout ce qui est aspiré tourne autour du vide, sans se précipiter dedans ; c'est ce qui provoque le tourbillon que l'on constate. Mais nous ne pouvions tourner que quelques secondes à la fois, selon des angles différents, et c'est au montage que nous avons créé l'illusion".

Depuis *Psychose* la tendance des films d'horreur est aux fins ambiguës. Pas tant, malheureusement, pour des raisons thématiques que pour frapper le public tout en se réservant la possibilité de faire une séquelle. La fin de *The Lamp* ne fait pas exception à la règle.

Mais Chaney nous assure que cette fin a été choisie pour des raisons honnêtes : *"Je n'aime pas le sang et les têtes qui explosent. Je crois que rien n'est plus efficace que de laisser agir l'imagination du spectateur. La fin de The Lamp est stylisée, comme pouvaient l'être les films de Lon Chaney et Boris Karloff. On a trop tendance, de nos jours, à privilégier le fond par rapport à la forme. Nous avons suivi le meilleur chemin possible compte-tenu du fait que les cinéastes indépendants sont obligés de se creuser la tête pour trouver des moyens plus économiques de faire les choses afin d'obtenir le meilleur résultat possible pour des moyens limités".*

Cet article paru dans le numéro de novembre 1986 de "American Cinematographer" est reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

EVIL DEAD 2

par Norbert Moutier

Attendu avec impatience, presque déjà officialisé par une double page prometteuse publiée dans "Variety" en 1985, *Evil Dead 2* voit enfin le jour grâce au magnat Dino de Laurentiis, récemment installé aux États-Unis, qui coupe ainsi l'herbe sous le pied de Dario Argento, un temps intéressés au projet.

D'entrée, par une série de séquences courtes et incisives, revient, en forme de flash-back explicatifs, les grandes heures de cette soirée mémorable du Festival de Paris 1982 où un petit jeune homme à l'allure d'étudiant venait présenter un film de 80 000 dollars qui allait révolutionner le paysage du fantastique des années 80 avec son armée de démons hystériques et ses mouvements de caméra en piqué investigateur.

Bruce Campbell, le seul rescapé du carnage initial, venu effectuer un retour aux sources, ressuscite un certain parallélisme avec le premier volet. Au pont de bois dont les lattes altérées par le temps cédaient sous la pression d'un véhicule, succède la disparition pure et simple de l'ouvrage, ses vestiges, faits de poutrelles tordues, érigés de chaque côté du ravin à titre dissuasif, tels un rempart séparant l'emprudent de l'irréel. Toujours aussi présentes et revanchardes, les forces démoniaques attendent leur heure, effectuant leurs tournées d'inspection dans d'interminables circonvolutions subjectives, tour de passe-passe favori et sans cesse perfectionné d'un Sam Raimi lui aussi sur le pied de guerre. Au prix de l'appel apparemment facile au grand angulaire, le réalisateur tourne en fait la première page du grimoire des démons, celle qui coupe inexorablement le visiteur du réel. La vue déformée de sa voiture dont il éperonne désespérément les chevaux-vapeur pour tenter d'échapper à son sort a suffi pour assurer la transition. Dès lors, l'histoire se trouve pieds et mains liés en offrande devant l'autel des hallucinations, du démentiel sanglant et de l'humour noir. Alors que la maison,

dans son immuable bon vouloir à accueillir tout à la fois l'intrus et les incessantes inspections sinueuses des forces maléfiques, prête son décor, la tragédie reprend ses droits.

Semblable à quelque train fantôme, la demeure va livrer sans retenue, un catalogue complet de ses possibilités en matière de surréalisme. C'est d'abord, à la limite hilarante, la sarabande — en animation — du spectre nu d'une des disparues du premier épisode, venue tournoyer autour de la maison et repartant, sa tête sous le bras ! A ce mirage, s'ajoute la manifestation hostile des objets de la cabane, agressifs ou rebelles dans leur lévitation impensable... Le décor planté, il ne reste plus qu'à savoir qui s'en donnera le plus à cœur-joie entre les entités diaboliques en liberté et un Samuel Raimi plus inspiré et taquin que jamais.

La cabane aux mille sortilèges

Ce qui surprendra toujours (mais n'est-ce pas déjà là l'essence même du Fantastique), c'est l'incohérence architecturale existant entre les dimensions extérieures de la cabane (aussi menue que fragile) et l'extrapolation permanente de son espace intérieur. Le gourbi transformé en palais de l'horreur, c'est déjà le premier miracle de Samuel Raimi... Mais il en est un autre, plus étonnant encore : l'incessant renouvellement des effets, la force de leur caractère imaginatif servant de seul support à une action claquemurée plus d'une heure dans un véritable mouchoir de poche. Pari avec l'impossible que gagne Samuel Raimi au prix d'un match serré avec la surenchère. Épuisant combat au poing dont chaque riposte doit puiser ses réserves dans le stock des trouvailles inédites. Au cours de ce martelage d'effets spéciaux qui vont du simple trucage visuel au mécanisme le plus sophistiqué, Sam Raimi ne nage pas seu-



Un pèleri

lement dans une insolente aisance... Il parvient à trouver le temps de s'amuser comme un petit fou, délirant et blagueur, propageant un humour noir aussi communicatif que ravageur.

Rien ne sera ménagé à l'inconscient visiteur pourtant mis en garde par une première expérience ! Que ce soit méchamment (la trappe entr'ouverte recèle un vivier inquiétant de créatures en manque) ou ironiquement (tous ces objets pris d'hilarité, se tordant de rire comme le fait de manières si amusante ce trophée de cerf pendu au mur, devant le désarroi de l'intrus).

Depuis *Crimeunic*, on savait Raimi porté sur l'humour noir. L'horrible cabane et ses secrets lui donnent l'occasion de s'y adonner à nouveau. Sans retenue, avec même, parfois un cocasse emprunt aux techniques aussi trépidantes qu'illogiques du dessin animé. La main ensorcelée dont Campbell a eu le courage de se séparer par automutilation (sic !) cavalant dans la pièce pour échapper aux coups de feu, narguant son attaquant en filant dans les interstices des plynthes, évoque les épiques combats auxquels se livrent habituellement le tandem ennemi de Tom et Jerry !

Si, malgré sa horde de démons cruels et sanglants, *Evil Dead 2* échappe tou-

On n'échappe pas à Evil Ed.





Une hystérie digne des meilleurs Tex Avery...

son œuvre, mais se ressaisit, s'assurant un bref répit en assénant ses valeurs sûres : ces fameux plans subjectifs dont la rapidité et la précision ne finiront jamais de surprendre ou encore l'attaque de lianes saucissonnant et neutralisant une victime choisie. Apparente relâche ! Passé ce léger flottement, cet aperçu du catalogue maison, les troupes fraîches débarquent en force : démons de plus en plus gigantesques, personnages pseudo-humains à la limite de l'insoutenable, image déformée par l'emploi, non corrigé, de l'hypergonar, auto-destruction des rares rescapés de ce naufrage dans un Styx bouillonnant de visions cauchemardesques et de trouvailles répondant le plus souvent à l'esprit du second degré.

Une telle hypertrophie dans l'horreur et la démesure ne peut indéfiniment s'accommoder des limites étroites et frustrante de la cabane. Le monstre final, en pleine crise du logement, coincé au milieu d'une ouverture, offre ainsi une vulnérabilité trop facile pour accéder au happy-end...

Jugeant que l'heure de la pirouette est venue, Sam Raimi précipite son unique survivant dans l'intemporel dont il assume le festolement, l'espace d'un plan, en qualité d'acteur... jubilant et hilare... à l'image de l'incroyable odyssée qu'il vient de nous conter.

Comme par un effet d'étrange honnêteté envers le poster annonciateur de cette suite, il situe son dernier chapitre dans cet univers étrange et médiéval aux édifices à configuration trapézoïdale, préfiguration, sans aucun doute, d'une épopée qui vient de se libérer de l'étroitesse des contraignantes règles d'unité de temps et de lieu. Le Livre des Morts n'a sans doute pas fini de livrer ses secrets !

nage vers l'Enfer

jours à la répugnance, c'est grâce à ce recul constant qu'observe Raimi... spectateur cobaye de sa propre œuvre... Cet humour omniprésent aide à dédramatiser une succession ininterrompue d'atrocités au visuel choquant mais dont l'outrance porte plus à sourire ou à s'étonner qu'à détourner les yeux. Une décapitée qui récupère sa propre tête au vol suscite la sympathie, non le dégoût... Bruce Campbell qui se frappe furieusement et s'auto-mutile échappe à l'image du martyr et gagne celle de héros...

Sam Raimi, sur la lancée d'une aisance magistralement contrôlée, se permet même de flirter avec les poncifs... au point de les flouer ! Cette inévitable tronçonneuse, prête à être saisie, qui brille par son absence à son emplacement habituel délimité par un tracé à la craie est un gigantesque pied de nez à l'ensemble de ses collègues moins inspirés dont l'engin constitue le seul recours.

Cette même tronçonneuse va cependant lui servir (outre la hache, il faut bien trouver un moyen pour disséquer les démons !) mais de la façon la moins conventionnelle. Au clin d'œil succède le pastiche. Bruce Campbell, vengeur, s'arnache le corps d'armement, porte le fusil à la Schwarzenegger et laisse

même apparaître une tempe à la mèche blanchie, identique à celle qu'arbore un certain héros des déserts australiens. Mais *Evil Dead 2* ne fait pas en permanence dans l'hilarité. Le sang y coule en force... lorsque ce n'est pas à flots ! Mais le débit d'hémoglobine est tel, parfois, qu'il est impossible de le prendre au sérieux... D'ailleurs ce sang d'un rouge plutôt sympathique ne laisse pas de traces, ne souille en aucune manière la cabane, nouvelle analogie avec le carton qui pratique cette même abstraction des conséquences d'un plan à l'autre. L'homme-tronçonneuse, un instant lui aussi possédé, réagit à l'emporte-pièces ! Mais le carnage reste toujours dans les limites du B.C.B.G. Reine incontestée des lieux, l'hémoglobine se montre parfois complice de l'effet artistique. Ainsi, projetée sur une ampoule nue, elle fait office de filtre sanguinolent. Elle peut également contribuer, par le seul maquillage du héros dont le front en est couvert, à attester de l'âpreté des terribles combats dont la demeure ensorcelée a été le témoin. Encore que dehors, la situation n'est pas meilleure... les arbres vivent et la végétation agresse !

Tel un boxeur obligé de tenir ses rounds, Sam Raimi frise l'essoufflement, un court instant, au centre de

**LE CHOC DE L'ÉTÉ
DÈS LE 8 AOUT
DANS**

L'ECRAN
FANTASTIQUE

**ARNOLD
SCHWARZENEGGER**

**REVIENT
DANS:
PREDATOR**



PREDATOR

**La jungle sud-américaine est le théâtre
d'une chasse à l'homme très particulière :
le chasseur est un Alien,
le gibier, c'est Arnold !**

BELA LUGOSI

Les grands acteurs de l'Ecran Fantastique par Pierre Gires

Il a laissé un nom dans l'Histoire du Film Fantastique dont il fut l'un des plus assidus serviteurs, mais il a aussi engendré toutes sortes de légendes qui relèguent au second plan son étonnante carrière. Pour les uns, c'est un acteur génial qui n'a pas eu la chance de rencontrer souvent des rôles dignes de lui ; pour les autres, il ne mérite de passer à la postérité que pour un seul personnage dans un seul film : *Dracula* de Tod Browning, le reste de ses prestations n'étant qu'une longue des-

cente vers la médiocrité sous l'emprise de la drogue qui le rendit fou au point qu'il se prenait pour Dracula. Rarement a-t-on écrit autant d'inexactitudes et d'exagération à propos d'un acteur, rarement a-t-on autant brodé autour d'une réalité dramatique ! Loin de ces excès, nous allons essayer de retracer ce que furent la vie et la carrière de celui qui demeure l'un des plus grands interprètes du cinéma de la terreur, au moins durant deux décades : Bela Lugosi.

1 - Lugosi, Exilé Politique

La monarchie dualiste d'Autriche-Hongrie n'existait que depuis quinze ans lorsque naquit le 20 octobre 1882 le quatrième enfant des époux Blasko que l'on prénomma Bela, l'événement ayant lieu dans une ville du sud de la Hongrie nommée Lugos (située curieusement à quelques dizaines de kilomètres d'une contrée génératrice de légendes : la Transylvanie), ville devenue roumaine après la guerre de 1914-1918. Destiné par son banquier de père à une carrière administrative, le jeune Bela ne fit rien pour y parvenir, préférant le sport (gardien de but de l'équipe scolaire locale) aux études austères et attrapant, dès son plus jeune âge, le fameux virus du théâtre qui devait définitivement orienter son avenir. Sans le moindre diplôme et au grand désespoir des siens, Bela se lança dans la vie active dès sa douzième année, voyageant, vivant de menus travaux tout en cherchant à se faire engager dans une troupe théâtrale itinérante. Aidé financièrement par sa famille, après la mort de son père, il atteignit ainsi sa vingtième année sans avoir pu monter sur les planches, palliant son manque d'instruction en lisant



*A quelle créature me suis-je livré ? J'ai peur !
J'ai peur ! J'ai peur ! (Journal de Jonathan Harker)
Extrait de Dracula, de Bram Stoker*

tout ce qui lui tombait sous la main. Enfin, en 1902, il débuta dans un théâtre sur la recommandation de son beau-frère qui en connaissait le directeur, et à partir de là, travailla assez régulièrement sur les scènes sous plusieurs pseudonymes, parmi lesquels celui de Bela Lugosi, en hommage à sa ville natale. Sa réputation grandit dans les milieux théâtraux, d'où son engagement, en 1911, par le Théâtre Royal Hongrois, puis en 1913 par le Théâtre National de Budapest, une bonne mais rude école où il apprit à jouer n'importe quel rôle, incarnant aussi bien le comte Vronski qu'Armand Duval ou le Christ.

Il parut dans toutes les pièces shakespeariennes, fut Roméo, Laerte, le duc de Clarence, Cassius, Cinna, Othello. De plus, doté d'une belle voix de baryton, il joua les opérettes locales et même le comte Danilo de "La Veuve Joyeuse". Bref, si son éducation scolaire n'était qu'embryonnaire, ses connaissances artistiques s'accumulèrent en quelques années de labeur harassant, le théâtre étant alors sous l'autorité directe de l'Etat, ce qui assurait du travail aux artistes, certes, mais ne leur permettait aucune liberté ni aucun choix, et encore moins de faire fortune !



Pendant le tournage de "Dracula", avec David Manners, Helen Chandler, D. Frye et Edward Van Sloan.

Vint la guerre. Enrôlé dans l'infanterie, Bela Blasko faillit ne pas en revenir vivant. Grièvement blessé, il fut réformé, démobilisé en 1916 et reprit alors son travail d'acteur au Théâtre National. Deux événements importants à noter pour l'année 1917 : il se marie avec Ilona Szmick et pour gagner un peu plus d'argent que lui octroie le théâtre gouvernemental, il se risque à tourner quelques films, l'industrie cinématographique faisant alors ses premiers pas en Autriche-Hongrie. Est-ce méfiance envers cette nouvelle forme de spectacle ou bien désir de ne pas y risquer sa réputation en cas d'échec ? Toujours est-il que le jeune acteur de théâtre ne parut d'abord à l'écran qu'en se dissimulant sous un étrange pseudonyme : Arizstic Olt (Olt étant le nom d'une rivière locale). Après avoir incarné un bourgeois dans *A Leopard*, il joua le valet de Dorian Gray dans une adaptation de l'œuvre célèbre d'Oscar Wilde, puis un vilain dans un drame de l'honneur : *Alarcosbal*, films tous dirigés par Alfred Deesy. Peu après, le jeune acteur fut engagé par un metteur en scène ayant déjà une certaine notoriété avec plus de vingt films à succès à son actif : Mihali Kertesz (le futur Michael Curtiz hollywoodien), qui donna la vedette à Bela dans *Le Colonel*, *Lulu* et *99*. A cette occasion, l'ex-Arizstic Olt adopta définitivement le pseudonyme de Bela Lugosi, ce qui dénote une confiance soudaine de l'acteur envers l'art des images jusqu'ici dédaigné.

Il semblait donc, à la fin de la guerre, que Bela Lugosi allait devenir célèbre à l'écran hongrois, en sus de sa réputation scénique, mais des événements imprévus donnèrent une nouvelle orientation à sa destinée. En effet, depuis sa démobilisation, il s'intéres-

sait de très près à la politique. Dans la Hongrie vaincue, nouvellement séparée de l'Autriche, les premiers symptômes révolutionnaires apparurent, portant au pouvoir le compte Karolyi, lequel promit, entre autres, de s'occuper des acteurs dont le sort était des plus précaires sous la férule de l'Etat. Le jeune Lugosi s'engagea activement aux côtés du nouveau chef, mais en mars 1919, le gouvernement Karolyi fut balayé par une dictature communiste con-

duite par Bela Kuhn, à laquelle l'autre Bela (Lugosi) adhéra pleinement, s'occupant du Syndicat des Acteurs qu'il avait créé, exerçant dans son domaine une autorité dépassant le simple cadre artistique. C'est bien, il faut le préciser, un régime de terreur qu'instaura Bela Kuhn, mais il fut immédiatement combattu par une contre-révolution dirigée par la Roumanie, si bien qu'après seulement cinq mois de dictature, Kuhn fut obligé de s'enfuir en URSS. Mais ceux qui l'avaient appuyé dans sa dangereuse aventure devaient également subir le contre-coup des fluctuations idéologiques. Chez les acteurs notamment ce fut la fuite hors du pays natal où s'installa le Régent Horthy, ex-amiral de la Flotte hongroise, qui devait rester au pouvoir jusqu'à la fin de la guerre (1944) et qui devait, lui, faire alliance avec l'Allemagne nazie.

Donc, à la chute de Bela Kuhn, en septembre 1919, Bela Lugosi, recherché par la police de Horthy, s'exila à Vienne (de même que d'autres célébrités artistiques comme Alexandre Korda). Peu de temps après, sa femme regagna la Hongrie et ses parents, et, sur leur insistance, demanda le divorce. Sans travail en Autriche où il ne se sentait en outre pas suffisamment en sécurité, Lugosi se rendit alors à Berlin. S'il ne pouvait pas paraître sur scène, faute de parler l'allemand, il pouvait au moins tourner des films muets, d'autant plus que ses compatriotes, les réalisateurs Korda et Kertesz, y travaillaient aussi.

Trois années durant, Lugosi servit dans le cinéma germanique. Sans être en tête d'affiche, il participa néanmoins à quelques œuvres importantes dont la plus célèbre est



1927, Dracula à Broadway, première apparition.



Dans la crypte du château maudit, Dracula est sorti de son sommeil, et du haut de sa stature de prince, fascine sa victime...

Der Januskopf, de Murnau, adaptation-pirate de *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, où le fameux double rôle était tenu par Conrad Veidt, mais c'est là une singulière "avant-première" pour celui qui allait au cinéma parlant, devenir un assidu du Fantastique. Ses autres personnages furent notamment un hypnotiseur (dans *Sklaven Fremdes Willens*), un cheik (dans *Die Todeskarawane*), un gangster (dans *Nat Pinkerton*), mais son rôle le plus important... et le plus imprévu de cette période, est celui d'un Peau-Rouge dans un western !

C'est en effet dans l'une des nombreuses versions du *Dernier des Mohicans* réalisée en 1920 par Arthur Wellin, que Bela Lugosi, l'œil cruel et le visage farouche, le crâne emplumé et le torse nu recouvert de peintures guerrières, incarna Chingachgook. Ce qui est d'autant plus curieux que, plus tard, aux Etats-Unis, Lugosi ne hantera jamais le western ! Ironie du sort, Lugosi tourna aussi dans un drame d'espionnage de Richard Eichberg : *Der Tanz auf dem Vulkan*, où il sacrifiait sa vie pour une bolchevique tout en incarnant un séduisant aristocrate parisien.

Au début de son exil, Lugosi avait espéré pouvoir regagner un jour son pays natal.

Comprenant que ce ne serait finalement pas possible, il décida d'émigrer en Amérique, ce qui ne fût pas aisé car il n'avait ni passeport, ni argent. Débarqué à la Nouvelle-Orléans après avoir failli être assassiné à bord du navire, il atteignit New York début 21 et, malgré ses antécédents politiques, il y fut accepté, aidé par une organisation de Hongrois s'occupant des immigrés dans le

besoin. Il forma rapidement une troupe hongroise et joua à New York et dans les environs. Remarqué par un producteur, Lugosi fut engagé pour tourner à Hollywood dans *The Silent Command*, film d'espionnage et d'action, où, en tant que vilain, il est un agent étranger qu'un combat acharné oppose au héros Edmund Lowe. Après quoi, il regagna New York où le théâtre l'accapara à nouveau et où l'attendait, à son insu, le rôle de sa vie.



1931 : "Dracula" à l'écran.

2 – Lugosi rencontre Dracula

Les années 1924 à 1926 furent, pour l'exilé hongrois, les plus difficiles à franchir ; il récitait ses rôles, faute de connaître la langue anglaise qu'il se mit naturellement à apprendre mais qu'il ne devait jamais maîtriser parfaitement, conservant un accent slave prononcé qui, cependant, plus tard, lui permettrait d'incarner de "vilains étrangers" dans maintes productions. Il tourna des films à New York, sans grande importance pour lui sinon de lui assurer quelques dollars supplémentaires dont il avait bien besoin ; il joua plusieurs pièces dont "The Werewolf", qui n'a rien à voir avec les loups-garous, et "The Devil in the Cheese", dont les principales vedettes se nommaient Friedrich March et Dwight Frye. Peu à peu, Bela Lugosi émergeait de l'ombre, se faisant un nom dans les milieux artistiques, tout en s'acharnant à posséder cette langue anglaise sans laquelle désormais il ne pourrait plus rien faire. Côté vie privée, un second mariage avec une actrice hongroise n'avait duré que trois ans (1921-1924) et un troisième, en 1928, ne devait, lui, durer que quelques jours, ce qui laisse supposer que Lugosi, comme beaucoup d'acteurs, éprouvait des difficultés pour mener de front une carrière et un ménage. Il vivait donc solitaire, fréquentant seulement les réunions d'exilés hongrois, se consacrant à son labeur, et cette persévérance dans l'effort, cette foi dans son seul métier, finirent par porter leurs fruits ; après plus de 25 ans de scène, où il avait tout joué sans acquérir une notoriété durable, à cause de son double exil (de Hongrie, puis d'Alle-

magne), c'est à New York qu'allait lui échoir enfin la gloire, avec LE personnage qui serait désormais sa "marque de fabrique". Il s'agissait d'une pièce écrite et créée à Londres en 1923 par Hamilton Deane d'après un roman écrit en 1897 par Bram Stoker (1847-1912) intitulé : "Dracula". Ce roman curieusement construit (il se compose d'extraits de journaux intimes et de lettres échangées par les divers protagonistes) est une histoire de vampires et plus précisément l'histoire d'un vampire, l'auteur s'étant inspiré d'un personnage historique ayant vécu en Valachie au XV^e siècle, le voivode Dracula (en roumain : Vlad Tepes). La pièce, fidèle au livre, relate les méfaits du comte-vampire au sein d'une famille britannique, laquelle trouve un défenseur en la personne du Professeur Van Helsing, qui a étudié le vampirisme et réussit finalement à détruire le monstre en lui perçant le cœur avec un poignard après l'avoir égorgé. Devenu un classique de la littérature fantastique, le roman ne fit que croître en popularité.

La pièce ayant eu un franc succès en Angleterre, un producteur new-yorkais décida de la monter à Broadway et son choix se porta sur Bela Lugosi pour interpréter le rôle principal. Détail qui en dit long sur l'importance de Lugosi, alors, dans les milieux théâtraux : il n'accepta le rôle qu'à la condition que celui-ci soit étoffé par quelques dialogues supplémentaires, ce que fit un autre auteur, John Lloyd Balderston, qui devint ainsi le co-signataire de la version américaine de la pièce.

Nous étions en 1927 : Lugosi avait donc déjà 45 ans lorsqu'il rencontra, sans s'en douter, le rôle qui devait donner une orien-



Un duo improvisé avec Boris Karloff.



Avec sa femme Lillian et Bela Jr en 1938.

tation définitive à sa carrière. A cette époque, il était encore d'aspect physiquement très jeune, son visage rond n'accusait aucune ride et ses cheveux noirs abondants, ses yeux bleus, son allure sportive, convenaient parfaitement aux personnages romantiques qu'il interprétaient aussi bien que les "méchants" de tous acabits. Or, le rôle du comte-vampire était à la fois un méchant (ô combien !) et un séducteur, double aspect conférant à son personnage un vif intérêt pour un acteur désireux d'utiliser les multiples facettes de son talent. Et Lugosi

ne s'en priva pas ! Il se donna à fond dans ce rôle, son accent magyar étant justifié par l'origine transylvanienne du vampire.

Le 5 octobre 1927, "Dracula" débuta au Fulton Theatre de New York : la pièce, qui eut 261 représentations, était jouée aussi par Terence Neill (Jonathan Harker), Dorothy Peterson (Lucy Harker), Bernard Jukes (Renfield), Herbert Bunston (D^r Seward) et, dans l'autre rôle essentiel, celui de Van Helsing, Edward Van Sloan, acteur chevronné de la scène. La notoriété de Lugosi, surtout auprès du public féminin, s'accrut considérablement dans tous les Etats-Unis, la pièce, après New York, étant jouée dans plusieurs grandes villes de l'Est (Chicago) et de l'Ouest (Los Angeles). Autre conséquence essentielle : il fut davantage sollicité par Hollywood et, lorsque la parole vint révolutionner l'industrie cinématographique, Lugosi, comme bien des célébrités de la scène, entama alors une carrière nouvelle consacrée en grande majorité au 7^e Art.

Après un rôle assez bref dans *Prisoners of William Seiter*, Lugosi devint inspecteur de police dans la première adaptation de la célèbre pièce de Bayard Veiler : *The Thirteenth Chair* (La treizième chaise), histoire énigmatique où un médium résout un crime dont sa fille est injustement accusée. Le film était dirigé par Tod Browning, valeur sûre de la Metro-Goldwyn-Mayer, firme pour laquelle il avait réalisé plusieurs des grands succès de Lon Chaney (*L'Oiseau Noir*, *La route de Mandalay*, *La Morsure*, *L'Inconnu*, *Londres après Minuit*, *Loin vers l'Est*, etc.). Cette première rencontre Browning-Lugosi leur permit de lier suffisamment de liens amicaux pour que l'acteur



1932, "Double assassinat dans la rue Morgue", d'après Edgar Poe, avec Noble Johnson et Sydney Fox.

demande au metteur en scène de penser à lui lorsque (comme il en était déjà question) *Dracula* serait porté à l'écran.

Mais Browning réservait le rôle du comte-vampire à son interprète favori, Lon Chaney. On sait que le Destin en décida autrement puisque Chaney décéda en août 1930. La partie n'était pas gagnée pour autant pour Lugosi car c'est à l'Universal que devait se tourner le film et déjà plusieurs acteurs étaient pressentis, dont Paul Muni, Ian Keith, John Carradine et surtout Conrad Veidt qui semblait physiquement idéal pour personnifier un vampire. En attendant, Lugosi parut dans plusieurs films parlants, dont une opérette en Technicolor : *Viennese Nights*, mais jamais dans un rôle important, son standing n'étant pas encore bien assuré dans les studios. Enfin, en septembre 1930, l'Universal lui fit signer un contrat pour interpréter à l'écran le personnage de *Dracula* (Tod Browning avait-il intercédé en sa faveur, après la mort de Chaney ?). Tourné en octobre et novembre, le film sortit en février 1931 : nul ne se doutait alors qu'il marquerait une date dans l'Histoire du Cinéma, à savoir le point de départ ce qu'on appelle aujourd'hui "l'Age d'Or du Fantastique" hollywoodien, dont la firme Universal devait être la principale productrice et Lugosi l'un des meilleurs serviteurs.

Dracula, de Tod Browning, reprend en 75 minutes la trame de la pièce et tous ses principaux personnages. Dans de splendides décors (signés Charles Hall) de châteaux, de cryptes, de cimetières, photographiés par l'as-opérateur Karl Freund dont les éclairages créent un climat onirique, se déroulent les angoissantes péripéties, dominées par les apparitions solennelles du comte au regard hypnotiseur, drapé dans sa longue cape noire qui accentue son apparence de seigneur des Ténèbres. Le jeu de Lugosi est sobre, l'acteur usant surtout du magnétisme de son regard et du velouté menaçant de sa diction volontairement lente. Sans visions sanglantes, sans crocs proéminents, l'acte vampirique est néanmoins évoqué très explicitement : en ce temps-là, le cinéma avait surtout besoin du talent de ses acteurs pour provoquer l'effroi, tâche dont Lugosi s'acquitta magistralement.

Si l'œuvre de Browning eut un grand retentissement lors de sa parution, il faut bien convenir que, revue aujourd'hui, elle semble mériter sa réputation surtout grâce à la prestation de Lugosi, car son origine théâtrale accuse davantage l'épreuve du temps que certains autres produits similaires de cette époque. Il n'en demeure pas moins que le film ne manque pas de qualités, notamment dans son interprétation où, en dehors de Lugosi, se remarquent deux comédiens excellents : Edward Van Sloan, débutant à cette occasion à l'écran, qui recrée son rôle de Van Helsing avec autorité, et Dwight Frye, hallucinant dans le personnage du démentiel Renfield.

A partir de ce modèle, l'Universal a créé un nouveau style de film d'épouvante qui sera développé durant 17 années à travers une cinquantaine de productions, dont plusieurs incontestables chefs-d'œuvre. Le résultat financier de *Dracula* l'a en effet incité à se lancer dans la confection régulière d'œuvres



"*Dracula*" de Tod Browning en 1931 apporte à Lugosi son plus beau rôle.

fantastiques, principalement issues de la littérature, et pour ne pas que Lugosi soit accaparé par des studios concurrents dans ce domaine, elle lui proposa aussitôt un nouveau contrat plus avantageux et lui réserva pour commencer le rôle-clef d'un autre classique de l'épouvante : celui du monstre fabriqué par le Docteur Frankenstein.

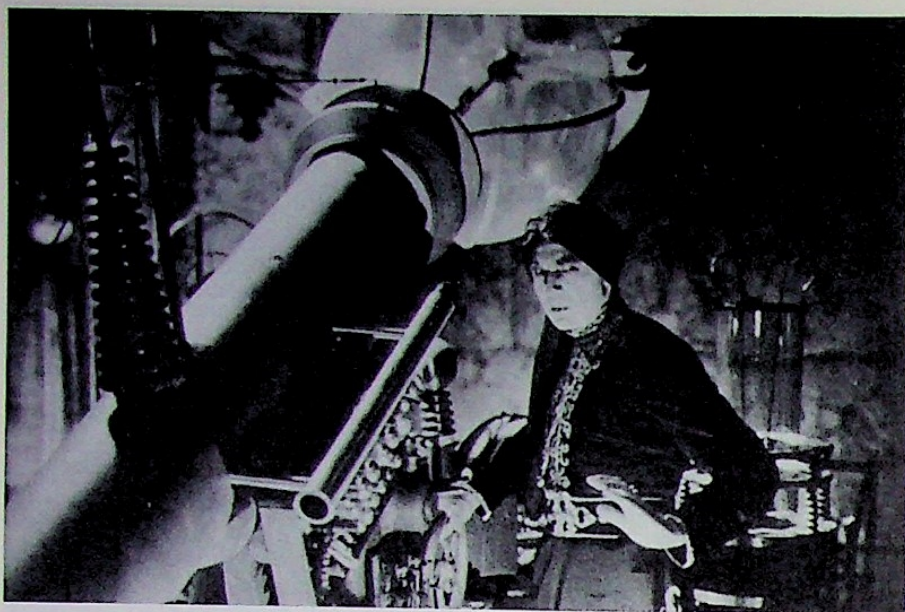
3 - Lugosi, Star de la Terreur

C'est en 1931 que Bela Lugosi devint citoyen américain, faveur qu'il sollicitait déjà depuis plusieurs années. Pendant que *Dracula* établissait enfin son vedettariat hollywoodien, et en attendant la mise en chantier de *Frankenstein*, Lugosi fut prêté à la Fox où il fut un prince oriental dans *Women of All Nations* de Raoul Walsh (aux côtés d'un presque débutant nommé Humphrey Bogart) et un étrange devin dans *The Black Camel*, où Warner Oland incar-

nait pour la deuxième fois le détective chinois Charlie Chan qui fit sa renommée.

En juin 1931 eut lieu le célèbre épisode des deux bobines d'essai de *Frankenstein*, tournées par Robert Florey, où Lugosi fut maquillé en monstre par Jack Pierce, les autres interprètes prévus étant Leslie Howard, Bette Davis, Edward Van Sloan et Dwight Frye. Que se passa-t-il exactement ? Bela Lugosi aurait finalement refusé le rôle sous le double prétexte qu'il était muet et que le maquillage ne lui permettrait pas suffisamment de "jouer". Si l'on tient compte que : 1) il savait depuis son engagement que le personnage ne parlait jamais et que 2) à cette époque, même les stars les plus prestigieuses ne pouvaient refuser de faire un film lorsqu'elles étaient sous contrat avec un studio... alors, on est en droit de se poser quelques questions sur ce prétendu refus !

Le renvoi de Robert Florey, puis l'abandon



"Chandu le Magicien" de William Cameron Menzies et Marcel Vanel.

de Leslie Howard et de Bette Davis, au profit de James Whale, Colin Clive (ami personnel de Whale) et Mae Clarke, semble prouver que l'affaire *Frankenstein* ne se limite pas au seul cas Lugosi. Toujours est-il que, de cet imbroglio, allait surgir un nom flamboyant : Boris Karloff !

Florey et Lugosi furent alors affectés à une autre ambitieuse adaptation de roman fantastique : *Murders in the Rue Morgue* (*Double assassinat dans la rue Morgue*) qui n'a que de lointains rapports avec la nouvelle d'Edgar Poe, mais donne à Lugosi un rôle digne de lui, aussi sinistre que le comte-vampire, celui du Docteur Mirakle (absent des pages de Poe) qui, dans le Paris nocturne du XIX^e siècle, kidnappe des jeunes filles pour effectuer un monstrueux croisement avec un gorille pour créer une race hybride, le script étant l'œuvre de Robert Florey. Comme pour *Dracula*, Karl Freund était à la caméra et Charles Hall s'occupa des décors, transformant adroitement, pour la circonstance, certains décors ayant servi pour deux films muets avec Lon Chaney

(*Notre-Dame de Paris* et *Le Fantôme de l'Opéra*) et d'autres ayant été créés pour *Dracula*. Lugosi évolue ici soit dans son sinistre laboratoire où sont enchaînées ses belles victimes, soit dans les rues obscures et désertes où il déambule à la recherche de ses proies, soit dans l'ambiance colorée de la fête foraine où il exhibe son gorille savant, ce qui dissimule sa principale et néfaste activité. Doté pour une fois d'une perruque frisée et de sourcils broussailleux surmontant son regard froid et son sourire inquiétant, Lugosi donne encore ici une démonstration magistrale de ses dons certains pour faire frissonner les foules, Florey ayant de son côté excellemment traduit l'atmosphère de cauchemar exhalée par les décors "fin de siècle" où se retrouve, à peine modifié, l'expressionnisme germanique des années 20 dont le style Universal s'inspirait nettement. Toujours aux studios Universal mais pour le compte de producteurs indépendants, les frères Halperin, Lugosi enchaîna aussitôt avec un nouveau "terror-picture" qui devait lui permettre de faire l'une de ses meilleures créations : *White Zombie* (*Les Morts-*

Vivants) où il incarne Legendre, qui vit dans un château perché au sommet d'une falaise, pratique la sorcellerie vaudou et dirige toute une armée de cadavres ambulants. Affublé cette fois d'une barbe encadrant un milieu de menton imberbe, le regard plus hypnotiseur que jamais, Lugosi exerce une vengeance cruelle dont une jeune femme est la principale victime. Il profère ses menaces voilées avec une savoureuse onctuosité, parsemant ses insinuations de formules de politesse qui sont autant de flèches mortelles envers ses futures victimes. On notera à nouveau de splendides décors et maquettes rappelant parfois les paysages oniriques de Skull Island (dans *King Kong*), lesquels n'avaient pas encore vu le jour. Premier film sur le personnage du zombie (voir à cet effet notre étude parue dans le n° 31), c'est aussi le meilleur de la décennie et en tous cas une nouvelle confirmation du grand talent de Lugosi dans un registre où, pour l'instant, il n'avait qu'un seul concurrent : celui justement qui prit sa place en tant que monstre de *Frankenstein* !

Est-ce en raison de sa notoriété dans le film d'épouvante qu'on lui proposa alors de jouer une nouvelle pièce fantastique dans laquelle il incarnerait un savant transformant les humains en statues ? "Murderer Alive" de Ralph Murphy et Helen Baxter, débuta le 2 avril 1931 à Los Angeles et tint l'affiche trois mois. Suivirent deux nouveaux films fantastiques où, sans avoir le principal rôle, Lugosi put effectuer encore de remarquables compositions qu'il sut hisser au premier plan malgré un métrage plus restreint de ses apparitions. D'abord *Chandu The Magician*, de William Cameron Menzies et Marcel Vanel, où il incarne le diabolique Roxor, inventeur d'un rayon de la mort avec lequel il veut soumettre le monde à sa volonté, ce Roxor étant de nationalité égyptienne et coiffé d'un turban (couvre-chef souvent arboré par Lugosi). Film aux nombreuses péripéties (c'était l'adaptation d'une série radiophonique) où la voix de stentor de Lugosi profère à nouveau de lourdes menaces, cette fois adressées à tout le genre humain !



1932, dans "White Zombie", il incarne Murder Legendre, le faiseur de morts-vivants.

Ensuite, Lugosi devint le "gardien de la Loi", c'est-à-dire le leader des monstres mi-humains, mi-animaux, dans ce qui demeure le chef d'œuvre d'Erle C. Kenton : *Island of Lost Souls* (*L'Île du Docteur Moreau*) que domine la magistrale interprétation de Charles Laughton. Doté d'un faciès velu ne dissimulant nullement ses traits, Lugosi, une fois de plus, nous offre une irréprochable prestation dont on regrette seulement la relative brièveté. On ne dira jamais assez de bien de cette production délirante, très en avance sur son temps, ce qui explique son relatif insuccès à l'époque (tout comme cet autre film maudit : *Freaks*), mais qui a été plus récemment redécouverte et réhabilitée. L'exotisme du décor, l'étrangeté des personnages (l'inoubliable femme-panthère campée par Kathleen Burke !), le suspense de l'action, la qualité de l'interprétation, tout concourt à la perfection de cette production Paramount qui, à l'instar de celles de l'Universal, ne fait appel à aucun effet sanglant, ce qui ne l'empêche pas de répandre une odeur sulfureuse, bien digne du roman de H.G. Wells fidèlement transposé.

(A suivre...)

1917

A LEOPARD

Star Films - Hongrie
R. : Alfred Deesy
Sc. : Alfred Deesy
Int. : Arisztid Olt, Ila Loth, Gustav Turan,
Anna Goth, Peter Konrad.

ALARCOSBAL

Star Films - Hongrie
R. : Alfred Deesy
Int. : Arisztid Olt, Annie Goth, Robert Fiath,
Viktor Kurd, Richard Kornai, Norbert Dan.

AZ ELET KIRALYA

Star Films - Hongrie
R. : Alfred Deesy
Sc. : d'après le roman de Oscar Wilde, "Le portrait de Dorian Gray"
Int. : Norbert Dan, Ila Loth, Arisztid Olt, Gustav Twian, Annie Goth, Richard Kornai, Viktor Kurd, Carmilla Hollay.

A NASZDAL

Star Films - Hongrie
R. : Alfred Deesy
Int. : Arisztid Olt, Klara Peterdy, Iren Barta, Karoly Lajthay.

TAVASZI VIHAR

Star Films - Hongrie
R. : Alfred Deesy
Int. : Norbert Dan, Arisztid Olt, Aladar Fenyo, Viktor Kurd.

AZ EZREDES (LE COLONEL)

Phoenix Films - Hongrie
R. : Mihaly Kertesz
Ph. : Ivan Eiler
Int. : Bela Lugosi, Karoly Husnar, Sandor Goth, Zoltan Szeremy, Laszlo Molnar, Bero Maly.

1918

CASANOVA

Phoenix Films - Hongrie
R. : Conelius Hintner
Int. : Viktor Kurd, Bela Lugosi, Annie Goth.

LULU

Phoenix Films - Hongrie
R. : Mihaly Kertesz
Int. : Bela Lugosi, Klara Peterdy, Norbert Dan, Claire Lotto, Sandor Goth, Zoltan Szeremy.

99 - Phoenix Films - Hongrie

R. : Mihaly Kertesz
Sc. : Ivan Siklosi
Int. : Bela Lugosi, Claire Lotto, Mihaly Varonyi, Guyla Gal, Lajos Rethey, Jeno Balassa.

1919

SKLAVERN FREMDES WILLENS

Ustad Films - Allemagne
R. : Richard Eichberg
Int. : Lee Parry, Violette Napierska, Bela Lugosi, Karl Halden, Margo Kehler, Gustav Birkholz.

1920

NAT PINKERTON

Dua Films - Allemagne
R. : Wolfgang Neff
Int. : Olaf Storm, Marian Ima, Nestor Pridum, Bela Lugosi, Sybil De Bre.

DER FLUCHT DER MENSCHHEIT

Eichberg Films - Allemagne
R. : Richard Eichberg
Int. : Lee Parry, Margo Kehler, Violette Napierska, Willi Kaiser-Heyl, Bela Lugosi, Robert Scholz, Gustav Birkholz, Reinhold Pasch, Felix Hecht.

DIE FRAU IM DELPHIN

Gaci Films - Allemagne
R. : Arthur Kiebusch-Brenken
Int. : Emile Sannom, Magnus Stifter, Bela Lugosi, Ernest Pittschau.

DIE TODESKARAWANE

Ustad Films - Allemagne
R. : Marie-Luise Droop
Int. : Carl De Vogt, Mainhart Maur, Bela Lugosi.

DER JANUSKOPF (LA TETE DE JANUS)

Liow Films - Allemagne
R. : Wilhelm-Friedrich Murnau
Sc. : Hans Janowitz
Ph. : Karl Freund et Karl Hoffmann
Int. : Conrad Veidt, Margarete Schlegel, Magnus Stifter, Willi Kaiser-Heyl, Bela Lugosi, Margarete Kupfer, Danny Gurtler, Gustav Botz, Jaro Furth, Mans Lanser-Ludolf
Il s'agit d'une adaptation-pirate du "Docteur Jekyll et Mister Hyde", le docteur (Veidt) se nommant Warren O'Connor. Notons qu'après cela, le grand Murnau a commis la même indelicatess envers Bram Stoker en adaptant Dracula sans le citer (Nosferatu).

FILMOGRAPHIE commentée de Bela Lugosi

par Pierre Gires

Abréviations :

R. : réalisateur - Sc. : scénario - Ph. : photographie - Déc. : décors - Mus. : musique - Maq. : maquillage - ES. : effets spéciaux - Int. : interprétation
Le titre original est suivi du titre français (s'il y a lieu), de la firme productrice et du pays d'origine.

LEDERSTRUMPF

Luna Films - Allemagne
R. : Arthur Wellin
Sc. : d'après les romans de Fenimore Cooper "Le Dernier des Mohicans" et "Le Chasseur de Daims",
Int. : Emil Mamelock, Herta Heden, Gottfried Kraus, Bela Lugosi, Edward Eyseneck, Margo Sokolowska.
Projeté en deux époques : 1^{re} : *Der Wildroeter und Chingachgook* ; 2^e : *Der Letzte der Mohicaner*.

DIE TEUFELSANBETER

Ustad Films - Allemagne
R. : Maire-Luise Droop
Int. : Carl de Vogt, Bela Lugosi, Meinhard Maur, Ilja Dubrowski.

1921

DER TANZ AUF DEM VULKAN

Eichberg Films - Allemagne
R. : Richard Eichberg
Int. : Lee Parry, Violette Napierska, Robert Scholz, Bela Lugosi, Gustav Birkholz, Felix Hecht.

1923

THE SILENT COMMAND

Fox - USA
R. : J. Gordon Edwards
Int. : Edmund Lowe, Bela Lugosi, Martin Faust, Carl Harbaugh, Gordon McEdward, Byron Douglas, Henry Armetta, Alma Tell, Martha Mansfield, Betty Jewell.

1924

THE REJECTED WOMAN

Distinctive Pictures - USA
R. : Albert Parker
Int. : Conrad Nagel, Alma Rubens, Wyndham Standing, Bela Lugosi, George McQuarrie, Antonio d'Algy, C. Aubrey Smith, Betty Jewell.

1925

THE MIDNIGHT GIRL

Chadwick Pictures - USA
R. : Wilfred Noy
Int. : Lila Lee, Gareth Hughes, Bela Lugosi, Dolores Cassinelli, Ruby Blaine, Charlotte Walker, William Harvey.

DAUGHTERS WHO PAY

Banner Productions - USA
R. : George Terwilliger
Int. : Marguerite de la Motte, Bela Lugosi, John Bowers, Barney Sherry.

PUNCHINELLO

Famous Lovers Productions - USA
R. : Duncan Renaldo
Int. : Duncan Renaldo, Bela Lugosi, Rhonda Rainsford.

1928

HOW TO HANDLE WOMEN

Universal - USA
R. : William Craft
Int. : Glenn Tryon, Marion Nixon, Raymond Keane, Robert Haines, Bela Lugosi, Bull Montana.

THE VEILED WOMAN

Fox - USA
R. : Emmet Flynn
Int. : Paul Vincenti, Lia Tora, Walter McGrail, Joseph Swickard, Kenneth Thompson, Bela Lugosi, André Cheron, Ivan Lebedeff.

1929

PRISONERS

First National - USA
R. : William A. Seiter
Ph. : Lee Garmes
Sc. : Forrest Halsey d'après une pièce de Ferenc Molnar
Int. : Corinne Griffith, Ian Keith, Otto Matison, Julianne Johnston, Bela Lugosi, James Ford, Anne Schaefer, Harry Northrup, Charles Clary.

THE THIRTEENTH CHAIR

LA TREIZIEME CHAISE
MGM - USA
R. : Tod Browning
Sc. : Elliott Clawson d'après la pièce de Bayard Veiller
Int. : Conrad Nagel, Margaret Wycherly, Leila Hyams, Holmes Herbert, Bela Lugosi, Mary Forbes, Helene Millard, John Davidson, Gretchen Holland, Cyril Chadwick, Joel McCrea.

1930

SUCH MEN ARE DANGEROUS

Fox - USA
R. : Kenneth Hawks
Int. : Warner Baxter, Catherine Dale Owens, Albert Conti, Bela Lugosi, Hedda Hopper.

WILD COMPANY

Fox - USA
R. : Leo McCarey
Sc. : John Stone
Ph. : William O'Connell
Int. : Frank Albertson, Sharon Lynn, H.B. Warner, Joyce Compton, Claire McDowell, Bela Lugosi, Mildred Van Dorn, Richard Keene, Kenneth Thompson, Bobby Callahan.

RENEGADES

Fox - USA
R. : Victor Fleming
Int. : Warner Baxter, Myrna Loy, Noah Beery, Noah Beery Jr, Bela Lugosi, Gregory Gaye, George Cooper, C. Henry Gordon, Colin Chase.

OH FOR A MAN !

Fox - USA
R. : Hamilton McFadden
Int. : Jeanette MacDonald, Reginald Denny, Marjorie White, Warren Hymer, Alison Skipworth, Bela Lugosi, Albert Conti, William Davidson.

VIENNESE NIGHTS

Warner Bros. - USA
R. : Alan Crosland
Sc. : Oscar Hammerstein II et Sigmund Romberg
Ph. : James Van Trees (Technicolor)
Int. : Alexander Gray, Vivienne Segal, Bert Roach, Milton Douglas, Jean Hersholt, June Purcell, Walter Pidgeon, Bela Lugosi, Louise Fazenda, Alice Day.

1931

DRACULA (DRACULA)

Universal - USA
R. : Tod Browning
Sc. : Garrett Ford d'après la pièce de Hamilton Deane et John Lloyd Balderston adaptant le roman de Bram Stoker.
Ph. : Karl Freund
Mus. : Tchaikowski
Déc. : Charles Hall
Maq. : Jack Pierce
Int. : Bela Lugosi (Dracula), Helen Chandler (Mina Seward), David Manners (John Harker), Edward Van Sloan (P. Van Helsing), Dwight Frye (Renfield), Herbert Bunston (Dr Seward), Charles Gerrard (Martin), Frances Dade (Lucy).
En même temps que la version américaine, fut tournée une version espagnole de *Dracula* que réalisa Georges Melford avec Carlos Villarias (Dracula), Lupita Tovar (Mina), Barry Norton (John Harker), Carmen Guerrero (Lucy), Alvarez Rubio (Van Helsing). Il est heureux pour nous qu'on n'ait pas réalisé une version française, car nous n'aurions alors jamais vu Bela Lugosi dans ce rôle.

FIFTY MILLION FRENCHMEN

Warner Bros. - USA
R. : Lloyd Bacon
Sc. : Joseph Jackson et Eddie Welsh d'après la pièce de Herbert Fields
Ph. : Dev Jennings (Technicolor)
Mus. : Cole Porter
Int. : Ole Olsen, Chic Johnson, William Gaxton, John Halliday, Helen Broderick, Claudia Dell, Lester Crawford, Charles Judels, Carmelita Geraghty, Natt Carr, Vera Gordon, Bela Lugosi.
Dans cette opérette loufoque, Lugosi est un magicien dont le numéro est saboté par les deux farfelus Olsen et Johnson (dont *Heltzpoppin* devait être le chef d'œuvre).

WOMEN OF ALL NATIONS

Fox - USA
R. : Raoul Walsh
Sc. : Barry Connors
Ph. : Lucien Andriot
Int. : Victor Mac Laglen, Edmund Lowe, Greta Nissen, El Brendel, Fifi d'Orsay, Marjorie White, Roy Barnes, Bela Lugosi, Humphrey Bogart, Joyce Compton, Charles Judels.

THE BLACK CAMEL

Fox - USA
R. : Hamilton Mac Fadden
Sc. : Barry Connors et Philippe Klein d'après le personnage créé par Earl Derr Biggers
Ph. : George Schneidermann
Int. : Warner Oland (Charlie Chan), Sally Eilers, Bela Lugosi, Dorothy Revier, Victor Varconi, Robert Young, Dwight Frye, Marjorie White, Richard Tucker, C. Henry Gordon, Mary Gordon.

BROADMINDED

First National - USA
R. : Mervyn Le Roy
Sc. : Bert Kalmar et Harry Ruby
Ph. : Sid Hickox
Int. : Joe E. Brown, Ona Munson, Bela Lugosi, William Collier Jr, Marjorie White, Holmes Herbert, Margaret Livingston, Thelma Todd, Grayce Hampton.

1932

MURDERS IN THE RUE MORGUE (DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE)

Universal - USA
R. : Robert Florey
Sc. : Robert Florey, Tom Reed et Dale Van Every d'après la nouvelle d'Edgar Allan Poe
Ph. : Karl Freund
Déc. : Charles Hall
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Bela Lugosi, Sidney Fox, Leon Waycoff (Leon Ames), Bert Roach, Brandon Hurst, D'Arcy Corrigan, Noble Johnson, Betty Ross Clarke, Arlene Francis, Herman Bing
Précisons que John Huston a collaboré aux dialogues de ce film et que le gorille est "interprété" par Charlie Gemonia ou Joe Bonomo (selon les scènes). C'était le premier film de Leon Waycoff, devenu plus connu sous le nom de Leon Ames. La nouvelle d'Edgar Poe a été adaptée en 1954 par Roy Del Ruth (*Phantom of the Rue Morgue* avec Karl Malden - remplaçant Lugosi - Patricia Medina, Claude Dauphin et Steve Forrest) et en 1971 par Gordon Hessler (*Murders in the Rue Morgue* avec Jason Roberts Jr, Lili Palmer, Herbert Lom, Adolfo Celi, Maria Perschy). Dans cette dernière version, il n'y avait pas de personnage correspondant à celui de Lugosi.

WHITE ZOMBIE (LES MORTS-VIVANTS)

United Artists - USA
R. : Victor Halperin
Sc. : Garnett Weston inspiré de "The Magic Island" de William B. Seabrook
Ph. : Arthur Martinelli
Déc. : Ralph Berger et Conrad Trichtler
Mus. : Guy Bevier Williams et Xavier Cugat
Maq. : Jack Pierce et Carl Axcelle
ES. : Howard Anderson
Int. : Bela Lugosi, Madge Bellamy, Robert Frazer, Joseph Cawthorn, John Harron, Brandon Hurst, Frederic Peters, Annette Stone, Clarence Muse, George Mac Annan, John Prinz, Claude Morgan, John Fergusson, Dan Crammings.

CHANDU THE MAGICIAN

Fox - USA
R. : William Cameron Menzies et Marcel Varnel
Sc. : Philip Klein et Barry Connors d'après la série radiophonique de Harry Earnshaw et Vera Oldham
Déc. : William Cameron Menzies
Int. : Edmund Lowe, Irene Ware, Bela Lugosi, Herbert Mundin, Henry B. Walthall, Weldon Heyburn, Virginia Hammond, June Vlasak, Nestor Aber.

THE ISLAND OF LOST SOULS (L'ILE DU DOCTEUR MOREAU)

Paramount - USA
R. : Erle C. Kenton
Sc. : Waldemar Young et Philip Wylie d'après le roman de Herbert-George Wells
Ph. : Karl Struss
Déc. : Hans Dreier
Maq. : Wally Westmore
Int. : Charles Laughton, Richard Arlen, Leila Hyams, Bela Lugosi, Kathleen Burke, Arthur Hohl, Stanley Fields, Robert Kortman, Tetsu Komai, Hans Steinke, George Irving, Paul Hurst, Harry Ekejian, Rosemary Grimes, Joe Bonomo, Duke York, Bon Kerr, Jack Burdette, Randolph Scott, Constantine Romanoff, Evangelus Berbas, Buster Brody, Jack Walters.
Remake en 1976 par Don Taylor avec Burt Lancaster (Moreau), Barbara Carrera, Michael York, Nigel Davenport et Richard Basehart dans le rôle créé en 1932 par Bela Lugosi.



FILMS SORTIS A L'ETRANGER

HONG-KONG

THE LEGEND OF THE WISELY

Réal. : Teddy Robin. "Cinema City".
Int. : Sam Hui, Teddy Robin.

• Entre *Indiana Jones* et *The Golden Child*. Un jeune garçon part au Népal à la recherche de son professeur disparu au cours de sa recherche d'une secte mystérieuse. Il sauve son professeur, mais celui-ci ayant dérobé un sceptre magique, la malédiction d'un enfant doué d'extraordinaires pouvoirs les poursuit...

MEXIQUE

THE PLEASURE OF VENGEANCE

Réal. : Hernando Name. "Esme-Allianza Mex". Int. : Susana Dosa Mantas, Pedro Armendariz.

• Une psychiatre dont le mari et les deux enfants ont été tués lors d'un hold-up reçoit en consultation un des assassins. Un par un, elle élimine les membres de la bande.

ÉTATS-UNIS

NICE GIRLS DON'T EXPLODE

Réal. : Chuck Martinez. "New World".
Scén. : Paul Harris. Int. : Barbara Harris, Michelle Meyrink.

• Le coup de foudre au sens littéral du mot. Une jeune fille déclenche des explosions en série quand elle est en présence d'un prétendant...

MIRACLES

Réal. et scén. : Jim Kouf. "Orion".
Int. : Tom Conti, Teri Garr, Christopher Lloyd. Photo. : John Alcott.

• Dans un petit pays d'Amérique du Sud, la fille du chef d'une tribu est gravement malade. Le sorcier local, incapable de la soigner, invoque les dieux. Ceux-ci répondent en envoyant dans le village deux bandits en fuite et leurs otages - le couple Tom Conti/Teri Garr...

PSYCHOS IN LOVE

Réal. : Gorman Bechard. "Genesis Film Prod". Int. : Cmine Capobianco.

• Les aventures exemplaires d'un tenancier de bar et d'une



manucure réunis par leur passion commune : tuer un maximum de gens. Et pour se débarrasser des cadavres, le coup de main nécessaire est fourni par le voisin de palier, un plombier, qui lui est cannibale !

PROGRAMMED TO KILL

Réal. : Allan Holzman. Scén. : Short.
Int. : Robert Ginty, Sandahl Bergman, James Booth.

• Annoncé sous le titre "The Retaliators", la confrontation entre Robert Ginty (*Le droit de tuer*), mercenaire implacable à la solde de la CIA, Sandahl Bergman, une "Rambette", programmée comme un terminator et folle à tuer.

R.D.A.

DER BÄRENHAUTER

Réal. : Walter Beck. "Defa". Int. : Janina Hatwick, Uwe Bogadtke.

• D'après un conte de Grimm. Au Moyen-Âge, un homme

HÖRRÖL

par Lionel Colin

• Une version chinoise des *Douze Salopards*, durant la guerre sino-japonaise de 1939, où les nazis sont remplacés par les japonais.

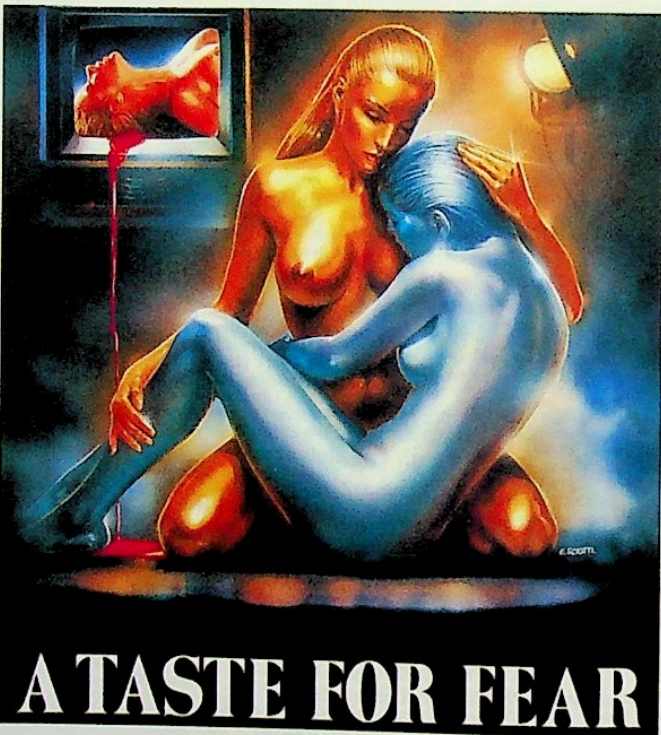
FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

THE HOUSE ON STRAW HILL

Réal. : James Kenelm Clarke. "New World". Int. : Udo Kier, Linda Hayden, Fiona Richmond.

• Un écrivain à succès retiré à la campagne est attiré par sa nouvelle voisine. Depuis son arrivée, il est victime d'halluci-



passe un pacte avec le Diable. Il reçoit une veste aux poches remplies d'or à la condition de ne pas se couper les cheveux, ni de se laver durant sept ans. Malgré son look peu ragoûtant, une jeune fille l'aime et veut le rendre présentable...

nations et d'obsessions meurtrières.

SURVIVAL GAME

Réal. : Herb Freed. "Transworld".
Scén. : Jeri Barchilon et Michele Gendelman. Int. : Mike Norris, Deborah Goodrich, Seymour Cassel.

• Michael Falcon est un adepte des techniques de survie. Témoign d'un kidnapping, il va devoir mettre en pratique ses connaissances toutes théoriques pour échapper à une bande de tueurs et essayer de passer entre les balles, réelles, cette fois.

CHINE

ONE AND THE EIGHT

Réal. : Zhang Junzhao. "Guangxi Film Studio". Int. : Tao Zin, Cheng Daoming.

RSCOPE

et Jack Tewksbury



FILMS EN TOURNAGE

ITALIE

A TASTE FOR FEAR

• Dans un futur proche, la technologie vidéo domine le monde avec ses possibilités créatives illimitées. La cinéaste-star de ce monde de l'image est Diane (Virginia Hey), mariée à George (Michel Darmon). Diane découvre que ses fans lui vouent un culte, et que leurs hommages consistent en des meurtres rituels perpétrés sur ses propres modèles, et enregistrés en vidéo. Diane soupçonne alors son mari excentrique, mais celui arrêté par la police, les meurtres continuent...

ÉTATS-UNIS

CAPTAIN AMERICA

Réal. : John Stockwell. "Cannon/Marvel". Scén. : Stephen Tolkin.

• Une nouvelle adaptation de personnages de bandes dessinées au cinéma : *Captain America*, revêtu du drapeau étoilé d'après le héros créé par Stan Lee, le papa de (presque) tous les superhéros.

BRADDOCK : MISSING IN ACTION III

Réal. : Joël Silberg. "Cannon". Scén. : Menahem Golan. Int. : Chuck et Aaron Norris.

• Retour en extrême-Orient pour Chuck Norris, cette fois en compagnie de son fils, à la ville comme à l'écran, Aaron.

BLOOD RED

Réal. : Peter Masterson. "Goldcrest".

• Drame sanglant avec Eric Roberts (*Runaway train*), Dennis Hopper (*American Way*) et Burt Young (l'entraîneur de *Rocky*).

TWINS

Réal. : David Cronenberg "De Laurentiis".

• Le nouveau thriller fantastique de Cronenberg où deux jumeaux s'entre-déchirent...

FILMS TERMINES

ESPAGNE

EL GRAN SERAFIN

Réal. : José Maria Diaz Ulloque. "Mare Nostrum Films". Int. : Laura del Sol, Ana Gracia Obregon, Fernando Fernan Gomez.

• Les trois derniers jours de l'humanité par le réalisateur argentin Diaz Ulloque. En vedette, Laura del Sol, actrice fétiche de Carlos Saura (*Car-men*, *El amor Brujo*).

ÉTATS-UNIS

CODA, A SYMPHONY OF EVIL

Réal. : Craig Lahiff. Prod. et scén. : Terry Jennings et Craig Lahiff. Int. : Penny Cook, Arna Maria Winchester, Liddy Clark, Olivia Hammett, Patrick Frost.

• En solfège, la Coda est l'apo-

thèse d'un morceau. Ici, les étudiants d'une école musicale sont victimes d'événements horribles, en crescendo.

DERANGED

Réal. : Chuck Vincent. "Skouras". Scén. : Craig Horrell. Int. : Jane Hamilton, Paul Siederman, Jennifer Delora, J. Gillis.

• Une jeune mère, traumatisée par la mort de son enfant, bascule dans un monde de folie et de meurtres.

TWISTED NIGHTMARE

Réal. : Paul Hunt. "United Filmmakers". Fx. : Cleve Hall. Int. : Rhonda Gray, Cleve Hall, Brad Bartrum, Robert Padilla.

• Les forces du Mal qui président à la création du monde se réveillent...

GEEK

Réal. : Dean Crow. "Simcom". Int. : Jack O'Hara, Dick Kreusser, Brad Armacot.

• Un couple de campeurs rencontre au cœur d'une forêt du Kentucky un vieil homme vivant en ermite, qui leur confie un terrible secret. Se rendant à l'ancienne ferme du montagnard, ils découvrent William "Geek", un dégénéré cruel se nourrissant du sang des animaux. Le couple ne peut plus fuir désormais...

DEMENTED DEATH FARM MASSACRE

Réal. : Fred Olen Ray et Donn Davison. "Troma". Scén. : Barbara Morris Davison. Fx. : Dan Friedman. Int. : Ashley Brooke, George Ellis, John Carradine, Trudy Moore, Mike Coolik.

• Capables du pire (*Atomic College*), comme du meilleur (*Toxic avenger*), la firme Troma propose une variation délirante sur le thème "Fantasia chez les Ploucs". Un gang de voleurs de bijoux doit se réfugier dans une ferme tenue par un fermier fou et sa femme nymphomane. Le choc des cultures, rat des villes, rat des champs se règle à coups de fourche...

SCARED STIFF

Réal. : Richard Friedman. "Manson International". Scén. : Mark Frost, Richard Friedman, Daniel F. Bacaner. Int. : Andrex Stevens, Mary Page Keller.

• Une famille est prisonnière d'une maison vivante où se déchaînent des forces démoniaques.

CANADA

BLIND SIDE

Réal. : Paul Lych. "Simcom". Int. : Harvey Keitel, Wendy Lyon.

• Le propriétaire d'un motel passe son temps à espionner ses clients et clientes. Il est témoin d'un meurtre qui l'entraîne dans une cascade de violence.



L'EVENEMENT DU MOIS

LA FORÊT DES MYTHIMAGES

Robert Holdstock



L'idée générale de l'esprit modelant le réel sous-tend ce passionnant roman de Robert Holdstock. L'homme a besoin de rêver, et les personnages de légendes, les héros mythiques auxquels il donne naissance finissent par exister, en particulier dans la forêt étrange de

Ryhope, quelque part en Angleterre.

Le suspense est savamment dosé : Steven Huxley découvre progressivement le mystère entourant le bois que parcourt son frère Christian pour que son inconscient puisse redonner vie aux créatures légendaires. Après un belliqueux Robin des Bois, ce sont des personnages de plus en plus bizarres qui vont surgir du néant. L'Urs-cumug en particulier est dangereux, figure mythique originelle de laquelle sont issues toutes les autres et que l'esprit de Christian recrée. D'autres *mythagos*, comme la belle Guwenneth inspireront aux deux frères des sentiments différents.

Ce récit qui se complexifie rapidement puise son inspiration en majeure partie dans l'épopée celte. Magique, aussi bien par son originalité que par la beauté de l'écriture, il ne peut que ravir tout amateur de fantastique et de contes et légendes. C'est même l'un des plus beaux livres sur les mythes écrit depuis *Le Seigneur des Anneaux*. (La Découverte, "Fictions").

Claude Ecken

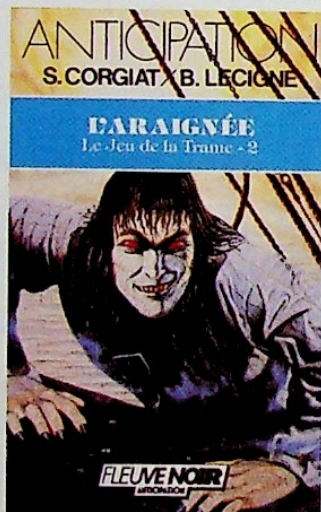
S. Corgiat & B. Lecigne

L'ARAINÉE

Disparus un moment de l'avant-scène de la SF française, Sylviane Corgiat et Bruno Lecigne réapparaissent avec *L'Araignée*, suite directe de *Le Rêve* et *l'Assassin*, du Cycle du Jeu de la Trame.

L'argument est simple : si chez Tolkien le pouvoir suprême est contenu dans une série d'anneaux, il est ici symbolisé par une série de cartes dispersées à travers un Japon d'après la bombe, médiéval, partiellement ceint d'une muraille le séparant d'un désert de cendres. Keido, fils d'un important seigneur, en possède déjà quatre : le Tourbillon, la Faille, la Dame Muette, et la Tête Tranchée. Après le suicide de sa sœur, Kirike, il part secrètement, guidé par son seul instinct, chercher à travers le monde les trente-cinq autres cartes du Jeu de la Trame qui, entièrement reconstitué, lui permettrait de faire revenir sa sœur bien-aimée dans le monde des vivants.

Après avoir récupéré dans le premier volume du cycle le Rêve, et laissé échapper



l'Assassin, il part cette fois à la conquête de trois autres de ces carrés de soie brodée aux pouvoirs magiques : le Baume, *l'Araignée*, et le Miroir Céleste, que possède la vieille Ananke, dirigeante d'une sorte de secte, l'Ordre des Dames-en-Sommeil...

Abandonnant provisoirement les thèmes qu'ils s'étaient plus à développer dans leurs premiers textes, S. Corgiat et B. Lecigne s'essaient, à l'instar de

nombre de leurs confrères, au roman d'aventures, passage obligé semble-t-il pour quiconque désire vivre de sa plume. Même si *L'Araignée* ne brille pas par son originalité et ses innovations, il ne fait aucun doute que, réunissant tous les ingrédients de la fantasy (quête, exotisme, objets magiques...), bénéficiant d'un style simple et efficace, il fera les délices de tout lecteur à la recherche de quelques heures de dépaysement total. (*Fléuve Noir*, "Anticipation").

Richard Comballot

Keith Roberts

SURVOL

Keith Roberts est l'un des écrivains britanniques de science-fiction les plus renommés. On lui doit notamment *Pavane*, un des chefs-d'œuvre du genre. Avec *Survol*, il nous décrit une société post-atomique régie par un ordre militaire-religieux. La vie y est presque paisible mais aux frontières terrestres et maritimes, d'immenses cerfs-volants, les Servols, guidés par des soldats, les Guetteurs, surveillent le territoire que des démons — des mutants en fait, que peu de gens ont vu — menacent. Les Guetteurs continuent ainsi, depuis des siècles, de monter une garde pratiquement inutile ; il y a un peu de l'ambiance du *Désert des Tartares* dans cette description.

Au travers le destin de plusieurs personnages, servols, guetteurs, cadets, courtisanes, enfants abandonnés (que l'on retrouve d'une nouvelle à l'autre, les textes suivant une certaine chronologie), Keith Roberts nous dresse le portrait de cette société figée.

Il confirme avec ce remarquable recueil, à la fin plutôt surprenante, tout le talent qu'on lui connaissait. (Ed. Laffont, "Ailleurs et demain").

Ellsabeth Campos

Erle Cox

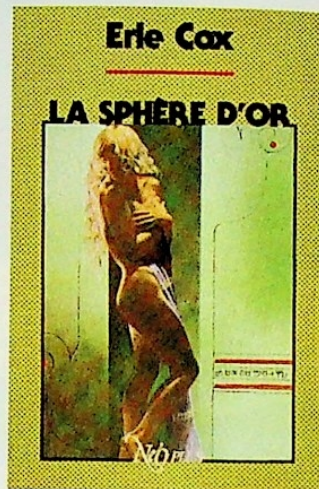
LA SPHERE D'OR

Traduit en 1929, depuis en 1984, ce classique australien de la science-fiction n'était plus disponible depuis longtemps, et semble avoir toujours suivi une carrière parallèle au monde de la sci-fi. Si ce grand roman a survécu à l'évolution des idées et des techniques, c'est sans doute parce qu'au-delà des délires technologiques (qui constituaient l'essentiel de la sci-fi à cette époque) Erle Cox a bâti son récit sur une

Une rubrique dirigée

base mythologique et fantastique qui hante l'humanité depuis l'antiquité : la longévité (l'immortalité ?), et la pureté de la race.

D'un déroulement assez lent, le roman avance surtout par la découverte et l'exploration progressive, et pleine d'embûches,



d'un vestige en parfait état de conservation d'une civilisation proto-historique (bien plus évoluée que la nôtre il va sans dire), puis par la relation de l'histoire de cette civilisation par une femme issue de cette même civilisation, d'une beauté sublime, sortie de son sommeil cataleptique pour purifier la nouvelle société établie sur terre. Pour Alan Dundas, éperdument amoureux, cette nouvelle Aycha, et ses génocides de purification en série, incarne l'avenir de l'humanité ; pour le Dr Barry, elle est le déchaînement d'une vague de massacres et de destructions sur le monde.

Si ce roman a perdu une grande partie de son attrait, il garde cependant une saveur et un charme rétro irrésistibles, une grande simplicité de narration, et une chute finale qui, pouvant sembler facile et peu imaginative au premier abord, n'en reste pas moins dans l'esprit du livre : le triomphe de l'humanité, de la personnalité du nouveau monde — notre monde. (Néo).

Charlotte Werhner

Conan Doyle

L'INTEGRALE
TOME 5

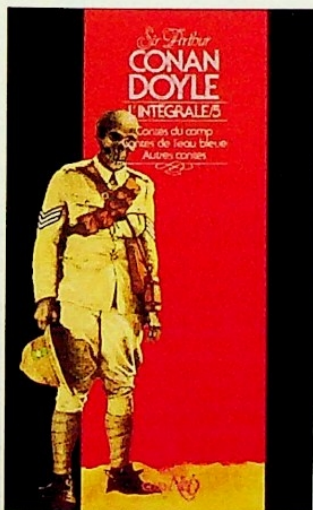
En prélude à cet opus 5, il faut signaler, heureux hasard, ou politiquement concertée, la parution de "Sherlock Holmes : le dossier Conan Doyle" dans le Magazine Littéraire. S'il y man-

CRAN FANTASTIQUE

par Xavier Perret

que une bibliographie complète, on peut y lire bon nombre d'articles intéressants, comme celui du Cubain Guillermo Cabrera Infante (une promenade dans Londres à la recherche du célèbre détective), ou une longue étude de Umberto Eco (réservée aux érudits), sans parler de participations dans la tradition de nos amis Lacassin ou Baronian, et sans compter des articles de Doyle lui-même...

Un sous-titre à l'article de Christine Jordis, "Sherlock Holmes et l'Inconscient victorien" : Conan Doyle n'aurait pu écrire certaines de ses nouvelles sans une petite tendance au sadisme, me permet d'introduire ce cinquième volume. Car ici, la cruauté de l'auteur se fait jour de manière manifeste. Pas tant dans ses nouvelles fantastiques, (encore que "Déposition de J. Habakuk Jephson", ne soit pas exempt d'une sorte de jubilation dans la description de meurtres en série), que dans ses nouvelles militaires regroupées sous le titre de "Contes du camp". Certes Doyle n'est pas Ambrose Bierce, mais dans "Le pot de caviar" par exemple (un suicide collectif de Britanniques qui ne veulent pas tomber vivants aux mains des "indigènes"), ou

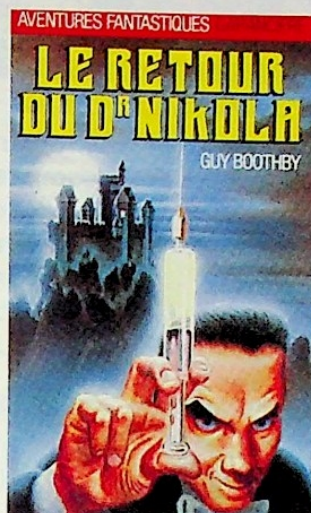


encore dans "Le seigneur du château noir" (curieuse vengeance d'un vieil officier français contre les Prussiens, pendant la guerre de 70), on sent sous le flegme britannique de l'écrivain pointer de bien étranges pulsions malsaines. Pervers, Conan Doyle ? De troubles sentiments en tout cas se cachaient sous son "inconscient victorien"... Et c'est ce qui rend ce volume particulièrement attachant... et surprenant. (Club Néo).

Jean-Pierre Andrevon

Guy Boothby

LE RETOUR DU DR NIKOLA



Le fascinant Dr Nikola est de retour. Délaissant la Chine où il a vécu de palpitantes aventures (voir le précédent volume le mettant en scène, toujours dans la même collection), il s'installe dans un sombre château de l'Angleterre victorienne pour continuer sa quête de l'immortalité. Il est à nouveau aux prises avec cette redoutable secte orientale qui le poursuit depuis le Tibet.

Cette fois, on est loin des étendues sauvages de l'Asie et le style du livre, plus proche du thriller, contraste étonnamment avec celui du *Dr Nikola*. Bien que cette histoire soit dans la continuité directe du premier roman, on notera que le narrateur a changé. C'est une curieuse technique pour une série, mais Boothby l'a expérimenté avec succès dans la saga du Dr Nikola.

Avec ce second volet, le romancier nous montre qu'il maîtrise aussi bien l'ambiance gothique — qui baigne *Le Retour du Dr Nikola* — que l'exotisme, en l'occurrence celui de l'Asie mystérieuse du *Dr Nikola*. Action, suspense, aventure se combinent allègrement pour nous donner un savoureux cocktail. (Ed. Garancière).

Elisabeth Campos

Francis M. Crawford

LA SORCIÈRE DE PRAGUE

Initialement traduit et publié en 1908, ce roman de Francis Crawford, probablement une de ses meilleures contributions à la littérature fantastique, n'avait jamais été réédité à ce jour.

L'action se déroule dans la magnifique et sombre ville de Prague, place d'Europe à l'atmosphère gothique et torturée s'il en fut, où les destins de quatre personnages vont se heurter et se consommer. Un récit dominé par les descriptions flamboyantes et puissamment évocatrices des tours et détours du vieux quartier de Prague, tout en ruelles biscornues, en demeures ténébreuses, en architecture antique et enchevêtrée. Dans cette ville immémoriale, "noire par suite de la fumée du charbon de Bohême, demeure Unorna, intelligente et belle : la sorcière de Prague. "Elle avait, depuis son enfance, le pouvoir de dominer, de l'œil et de la main, toutes les créatures vivantes (...). Autour de cette puissante figure gravitent Strannick, qui a parcouru le monde à la recherche de celle qu'il aime, Israël Kafka qui se consume d'amour pour Unorna, et enfin Keyork Arabian, la personnalité la plus curieuse du roman, détenteur du secret de l'immortalité, qui nourrit dans son esprit de vieillard nombre de projets plus tortueux les uns que les autres.

Tout l'attrait de ce mélodrame à quatre voix, cette dernière flambée du roman frénétique, réside dans l'extraordinaire présence de Prague qui semble dominer, manipuler des protagonistes dont la psychologie élémentaire n'a guère évolué depuis Radcliffe et Lewis.

Nous en prendrons pour exemple les quatre tout derniers mots du roman : "Son amour l'avait rachetée". Nous navigons en plein romantisme, loin du grinçant bain de sang de la fin de *La Fille du Bourreau* (Ambrose Bierce, même collection). Mais que le lecteur ne s'arrête pas à de telles considérations pour découvrir ce superbe roman gothique oublié. (Néo).

Charlotte Werhner



R.L. Fanthorpe

LE MANOIR DES TORTURES

Un titre qui fleure bon le fantastique classique, pour un curieux ouvrage qui l'est aussi, fantastique et classique, et qui aurait pu trouver sa place, mieux que tous les autres "Gore" réunis, dans la défunte collection "Angoisse" : une jeune Américaine et un écrivain français "qui prétendait se classer juste derrière Duras" se



retrouvent dans un château singulier et mystérieux caché au sommet d'une montagne des Alpes italiennes, le château "Ténébreuse". De bizarres figures (aux noms tout aussi bizarres : Mme Voyageur, Gaston le Tord, André Empêcheur) hantent ce château, qui se révèle posséder des souterrains où rôde une créature lovecraftienne répandant une odeur pestilentielle. Le récit se termine bien évidemment par un combat entre les forces du Bien (un prêtre étant venu soutenir le jeune couple) et les forces du Mal. Le total, rapidement écrit, se digère aisément et allègrement. Ce n'est certes pas original, et surtout le roman souffre de ses 250 000 signes, qui font tourner court de nombreuses situations qu'on eût aimé plus longuement développées, mais l'auteur a pris pour l'écrire un plaisir évident, qui se communique au lecteur, lequel s'amuse souvent des fameux noms propres qui, aux USA, doivent faire très couleur locale et qui, vus de chez nous, sonnent de manière carrément surréaliste, comme encore ce monsieur Trois (qui a trois yeux). Bref voilà une série B (ou C) soutenue par force clins d'yeux, qu'on accepte dans la bonne humeur... (Fluve Noir, "Gore").

Jean-Pierre Andrevon



L'ÉCRAN numéro 62

Retour vers le futur. Cocoon: toutes les étapes de fabrication. **Poster**: Retour vers le futur. **Fiches**: Mad Max 3, Retour vers le futur, Cocoon, La chair et le sang.



L'ÉCRAN numéro 63

Les Goonies: la folle course au trésor! Explorers: Joe Dante dans la 4^e dimension. Santa Claus. Commando. **Poster**: Explorers. **Fiches**: Taram, Oz, Explorers, Les Goonies.

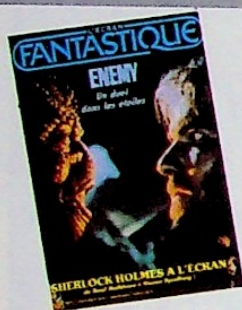
L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV: le gladiateur des temps modernes! Kalidor. Peur bleue. F/X. House. Day of the Dead. Remo. **Poster**: Rocky IV. **Fiches**: Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.



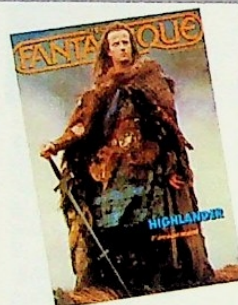
L'ÉCRAN numéro 65

Commando. Vampire, vous avez dit vampire? Ré-Animator. Buckaroo Banzai. **Poster**: Vampire... **Fiches**: Commando, Ré-Animator, Vampire..., Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 66

Enemy: nouveau duel dans les étoiles. Le secret de la pyramide. La revanche de Freddy. **Fiches**: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander: le combat des Immortels! Enemy (les effets spéciaux). La 5^e dimension: tous les épisodes de la nouvelle série. **Fiches**: Highlander, Remo, Link, Dream Lover.

L'ÉCRAN numéro 68

Spécial previews: Cobra, House, Momo, Screampay, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. **Fiches**: Peur bleue, Sans issue, Allan Quatermain, L'unique.



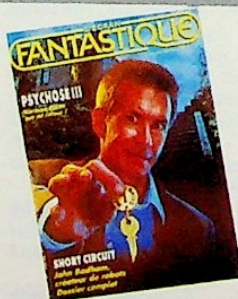
L'ÉCRAN numéro 69

Le clan de la caverne des ours. Big Trouble in Little China. America 3000. Spookies. **Fiches**: Le clan de la caverne..., Les av. de la 4^e dimension, Maxie, Le diamant du Nil.



L'ÉCRAN numéro 70

Le contrat: Arnold, agent très spécial de FBI! D.A.R.Y.L. From Beyond. Cannes 86: les films de la compétition et du marché. **Fiches**: House, Hitcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 71

Short Circuit: Numéro 5 sur les traces de E.T.! Psychose III. Poltergeist II. Crawlspace. Rawhead Rex. **Fiches**: Psychose III, Profession génie, F/X, Le colosse de Rhodes.

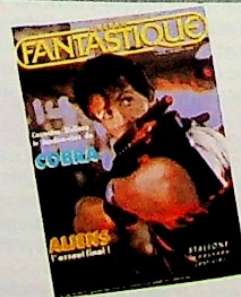
L'ÉCRAN numéro 72

Les aventures de Jack Burton. Critters. L'invasion vient de Mars. Brian De Palma 86. Spacecamp. **Fiches**: Short Circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens: « la suite » par le réalisateur de Terminator! Cobra. **Poster**: Aliens. **Fiches**: L'invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de Noces chez les fantômes, les av. de Jack Burton.





L'ÉCRAN numéro 74
 Previews U.S.A.: Massacre à la tronçonneuse 2, The Fly, Running Man, Rabtoy, Deadly Friend, SolarBabies. **Fiches:** Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.

L'ÉCRAN numéro 76

La mouche: une étonnante histoire d'amour et d'horreur. Blue Velvet. L'amie mortelle. HellRaiser. **Fiches:** Howard, La mouche, Jason le mort-vivant, Massacre 2.



L'ÉCRAN numéro 75

Howard: la dernière folie de Georges Lucas! Le jour des morts-vivants. Labyrinthe. Robocop. **Fiches:** Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex.

L'ÉCRAN numéro 77

Gothic: les démons de la nuit vus par Ken Russell. Terminus. Aux portes de l'au-delà. Labyrinthe. Star Trek IV. **Fiches:** Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinthe.



Les numéros 1 à 12 et 23 sont épuisés. Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, Star Trek, John Carpenter.
 14 LE TROU NOIR, Star Trek. La nouvelle vague horrifique américaine.
 15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.
 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
 17 NEW YORK 1997, Le choc des Titans, Vincent Price.
 18 LES TRUCAGES AU CINEMA, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
 19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.
 20 OUTLAND, Hurlements, The Survivor.
 21 LES LOUPS-GAROUS, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
 22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
 24 WES CRAVEN, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
 25 EVIL DEAD, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero.
 26 BLADE RUNNER, La féline, Halloween 3. Poster: La féline.
 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2. Poster: Poltergeist.
 28 POLTERGEIST, Trull, The Thing. Poster: The Thing.
 29 E.T., The Thing, Tron. Poster: E.T.
 30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron., Larry Cohen, Brisby. Poster: Mutant.
 31 LES ZOMBIES, Amityville 2. Poster: Meurtres en 3-D.

- 32 DARK CRYSTAL. Poster: Hysterical. Fiches ciné: Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION. Poster: Ténèbres. Fiches ciné: Halloween 3, Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire. Poster: Meurtres sous contrôle. Fiches ciné: Dark Crystal, démon dans l'île, Sans retour, Y a-t'il un pilote dans l'avion 2.
 35 CANNES 83, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D. Poster: Le sens de la vie. Fiches ciné: Zombie, Creepshow, Ténèbres, Les traqués de l'an 2000.
 36 TONNERRE DE FEU, Les prédateurs. Fiches ciné: Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu.
 37 KRULL, Le Jedi, Octopussy, Superman 3. Poster: L'homme aux deux cerveaux. Fiches ciné: Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI. Fiches ciné: Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
 39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4^e dimension. Fiches ciné: WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
 40 WARGAMES, Dune, Dario Argento. Fiches ciné: La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER, Festival de Paris 83, La 4^e dimension. Fiches ciné: Thriller, Le choix des seigneurs.
 42 LA FOIRE DES TENEBRES, Christine, Brainstorm. Fiches ciné: Shining, La foire des ténèbres, Christine, Onibaba.
 43 LA FOIRE DES TENEBRES, L'ascenseur, Tarzan, Ghoulies. Fiches ciné: Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.

- 44 L'ETOFFE DES HEROS, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz. Fiches ciné: L'étoffe des héros, Videodrome, Time Rider, The Wiz.
 45 LA FORTERESSE NOIRE, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine. Fiches ciné: Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3. Poster: Frankenstein. Fiches ciné: Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
 47 LE BOUNTY, Cannes 84. Poster: Rodan. Fiches ciné: Conan, Vendredi 13 - chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Conan 2, Dune, 1984. Fiches ciné: Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
 49 GREYSTOKE, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3. Fiches ciné: Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
 50 S.O.S. FANTOMES, Les rues de feu, L'histoire sans fin. Fiches ciné: Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
 51 GREMLINS, Terminator, S.O.S. Fantômes, Poster: Gremlins. Fiches ciné: L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, 2010, Encart: L'univers de Dune. Fiches ciné: S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
 53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek 3. Fiches ciné: Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
 54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Body Double, Stephen King. Poster: Terminator. Fiches ciné: Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.

- 55 2010, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. Fiches ciné: Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
 56 SPECIAL PREVIEWS, Day of the Dead, The Stuff, etc. Fiches ciné: Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
 57 STARRFIGHTER, Phénomène, Mask. Fiches ciné: Starfighter, Scanners, Repo Man, Onde de choc.
 58 LA FORET D'EMERAUDE, Starman, Cannes 85. Fiches ciné: La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask.
 59 RUNAWAY, Mad Max 3, Legend, Life-force, Godzilla à l'écran. Fiches ciné: Runaway, Deamscape, Vendredi 13 - une nouvelle teneur, Dangereusement vôtre.
 60 MAD MAX 3, La promesse, Ridley Scott. Posters: Mel Gibson, Tina Turner.
 61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, Life-force. Poster: Rambo 2. Fiches ciné: Rambo 2, Legend, La promesse, Life-force.
 62 RETOUR VERS LE FUTUR, Cocoon, Taram. Poster: Retour vers le futur. Fiches ciné: Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
 63 LES GOONIES, Explorers, Santa Claus, Démons. Poster: Explorers. Fiches ciné: Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
 64 ROCKY 4, Kalidor, Peur bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead. Poster: Rocky 4. Fiches ciné: Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
 65 COMMANDO, Vampire vous avez dit vampire 7, Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3. Poster: Vampire. Fiches ciné: Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
 66 ENEMY, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avonaz 86. Fiches ciné: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.

Je commande ces numéros de L'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55
56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76

ATTENTION : DERNIER MOIS POUR PROFITER DE CE TARIF.

NOM _____ PRÉNOM _____
 ADRESSE _____
 CODE POSTAL VILLE _____
 PAYS _____

soit ☐ numéro à 20 F ☐ F
☐ ports à F ☐ F
 au total ☐ F ☐ F

Ci-joint mon règlement à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger: par mandat uniquement).

date _____ signature _____

TIMOTHY DALTON

JONATHAN PRYCE

TWIGGY



LE CRIME AU SERVICE
DE LA SCIENCE...

Le DOCTEUR et les ASSASSINS

GAUMONT, J. BROOKSFILMS PRÉSENTENT

TIMOTHY DALTON · JONATHAN PRYCE · TWIGGY DANS LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS

DOLBY STEREO
DANS CERTAINS SALLES

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani

Participez au concours LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS et gagnez la cassette !

L'Ecran Fantastique et Proserpine seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre-vous la cassette de notre favori du mois ! Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale uniquement, les bonnes réponses, dans les plus brefs délais, au 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Questions

- 1) A quel célèbre acteur du cinéma fantastique anglais succède Timothy Dalton dans le rôle principal ?
- 2) Citez une autre version avec Boris Karoff et Bela Lugosi.
- 3) Dans quel film fantastique s'illustra Jonathan Pryce ?
- 4) De quel jardin s'occupa précédemment Freddie Francis ?
- 5) Citez un film fantastique à sketches de Freddie Francis avec l'héroïne de "Dynastie".

Le Docteur et les assassins

GB. 1986. Interprétation : Timothy Dalton, Jonathan Pryce, Twiggy. Réalisation : Freddie Francis. Durée : 1 h 35. Distribution : Proserpine.

SUJET : "Pour mener ses recherches et disséquer des corps en parfait état, le Dr Rock engage des "déterreurs de cadavres..."

CRITIQUE : Freddie Francis, réalisateur de films d'épouvante durant les "sixties", remarquable chef-opérateur (*Elephant Man*), a affirmé, avec *Le Docteur et les assassins*, ne pas vouloir revenir au genre qui l'avait révélé. En fait, nous sommes bel et bien en présence d'un film d'épouvante psychologique, une version moderne et colorée de *L'impasse aux violences* de John Gilling. Complice involontaire des crimes atroces perpétrés par Jonathan Pryce (une remarquable performance du Mr Dark de *La foire des ténèbres* de Jack Clayton) et son complice, Timothy Dalton est la véritable vedette du film. Campant avec déterminisme et ironie mordante le brillant Dr Rock, il marque son rôle de sa présence écrasante. On comprend qu'il ait été choisi pour incarner cet autre héros cynique (à l'origine) et séducteur, l'agent 007. Il faut redécouvrir de toute urgence en vidéo, ce petit chef-d'œuvre dans son genre...



MORT UN DIMANCHE DE PLUIE

France. 1986. **Interprétation :** Nicole Garcia, Jean-Pierre Bacri, Dominique Lavanant. **Réalisation :** Joël Santoni. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** R.C.V.

SUJET : "Un couple étrange s'incruste progressivement dans l'existence d'un autre, dont le quotidien va basculer dans l'angoisse et l'horreur..."

CRITIQUE : A partir de l'étonnant décor que constitue une immense bâtisse de verre et de béton, Joël Santoni a conçu un film où négatif et positif se jouxtent et se superposent avec une remarquable ingéniosité. Installant ses personnages - dont chacune des cellules familiales se révèle au regard de l'autre - derrière des parois de verre, le scénario projette une à une les pièces d'un puzzle machiavélique qui va se mettre en place au terme d'un implacable suspense. Si l'on excepte quelques complaisances scénaristiques requises pour justifier le comportement parfois absurde des personnages, *Mort un dimanche de pluie* apparaît comme une réussite méritoire dans un genre peu prisé du cinéma français, faisant ici la preuve de ses aptitudes dans un domaine où les Américains excellent. Copie et dupli excellentes.

LE SECRET DE LA PYRAMIDE

(Young Sherlock Holmes). U.S.A. 1985. **Interprétation :** Nicholas Rowe, Alan Cox, Antony Higgins, Sophie Ward. **Réalisation :** Barry Levinson. **Durée :** 1 h 59. **Distribution :** C.I.C./3M.

SUJET : "Dans une vénérable institution de la 'high society' britannique, le jeune John Watson, nouvellement arrivé, découvre avec fascination celui dont il va devenir l'inséparable ami, Sherlock Holmes. Une amitié qui prendra ses sources

dans une aventure étrange et fantastique préluant à la carrière de celui qui deviendra le plus légendaire des détectives privés."

CRITIQUE : Elaboré d'après un scénario de Chris Colombus, rivalisant d'imagination, d'intelligence et de finesse pour nous dépeindre le brillant portait de l'adolescence mouvementée des deux héros de Conan Doyle, *Le secret de la pyramide* nous entraîne dans un univers fantastique révélateur de l'empreinte de Spielberg. Dans une succession de détails précis et savoureux se dessine sous nos yeux la future personnalité de Holmes et de Watson et aussi l'origine des célèbres facteurs qui les caractérisent. Nous découvrirons l'origine des éléments vestimentaires indissociables de la silhouette de Holmes, sa passion pour le violon et son mépris de la gent féminine. Mais au-delà de cette méticulosité qui tend à respecter scrupuleusement l'œuvre d'origine et à lui octroyer des racines qui

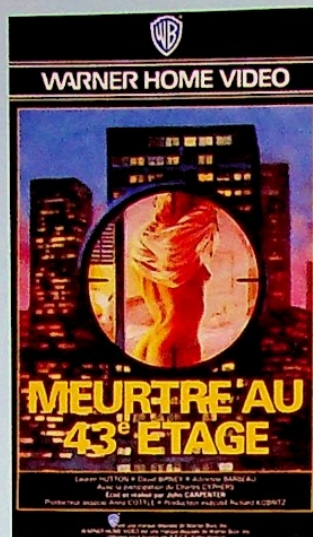


eussent séduit Conan Doyle lui-même, *Le secret de la pyramide* est avant tout un récit d'aventures exaltantes où se profile l'amorce d'une amitié exceptionnelle. Remarquablement servi par un duo de jeunes comédiens, *Le secret de la pyramide* se distingue par une surprenante reconstitution en studio du Londres victorien autant que par une multitude d'effets spéciaux, d'animation de la plus belle veine, offrant quelques époustouflantes séquences. Un secret dont chaque spectateur sera enchanté de découvrir le moindre détour. Copie et dupli excellentes.

MEURTRES AU 43^e ÉTAGE

(Someone is Watching Me). U.S.A. 1978. **Interprétation :** Lauren Hutton, David Birney, Adrienne Barbeau. **Réalisation :** John Carpenter. **Durée :** 1 h 35. **Distribution :** Warner Home Vidéo.

SUJET : "Récemment installée à Los Angeles, Leigh Michaels fait l'acquisition d'un superbe appartement situé dans une immense tour,



dont les larges baies vitrées offrent un magnifique panorama sur la ville. Mais pour un détraqué en peine de sensations fortes, la belle Leigh déambulant derrière des fenêtres n'offre-t-elle pas un point de vue beaucoup plus attractif ?"

CRITIQUE : Cet excellent téléfilm réalisé la même année que le désormais classique *Halloween* reprend l'un des thèmes chers à Carpenter, qui est celui de l'insécurité et de la terreur engendrés par l'anonymat des grandes cités urbaines, révélant ici un double aspect de ce phénomène. La victime, au demeurant noyée dans la foule, devenant la cible précise d'un sadique qui lui, demeure parfaitement anonyme et par là-même en pleine possession de tous les moyens dont il dispose pour terroriser l'autre et le réduire à sa merci. La victime potentielle étant une femme, l'intrusion faite à son égard prend l'apparence d'un véritable viol psychologique autant que physique et se communique parfaitement au spectateur par un suspense remarquablement érigé. Tendus et captivés, nous sommes portés de main de maître vers un dénouement surprenant par la façon dont il déjoue les standards du genre. Copie et dupli excellentes.

ROSEMARY'S BABY

U.S.A. 1968. **Interprétation :** Mia Farrow, John Cassavetes, Ruth Gordon. **Réalisation :** Roman Polanski. **Durée :** 2 h 09. **Distribution :** CIC/3M.

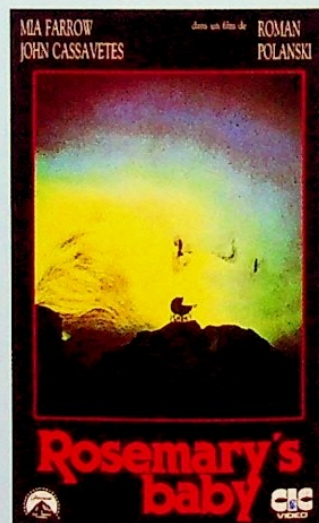
SUJET : "Lorsque Rosemary et son mari viennent s'installer dans leur nouvel appartement, ils sont loin d'imaginer que leur univers familial va basculer dans un monde obscur où magie et sorcellerie font loi. Et Rosemary ne saurait supposer à quel point l'enfant qu'elle va porter deviendra important, plus encore pour ses voisins que pour elle-même..."

CRITIQUE : Sortant du créneau qui fut le sien jusqu'alors (celui de l'épouvante parodique à base de

VIDEO

Une rubrique d

"gimmicks"), William Castle aborda avec *Rosemary's Baby* ce qui devait être (précédant en cela le célèbre *Exorciste*), la première grande production du genre. Film alors novateur, *Rosemary's Baby* fut également un véhicule révélateur puisqu'il permit de découvrir alors les deux principaux comédiens et de confirmer le talent de Roman Polanski. Ce dernier devait ici faire la preuve de ses brillantes dispositions (retrouvées dans *Le Locataire*) pour instaurer dans un lieu commun (l'immeuble d'habitation) une atmosphère d'angoisse et de terreur sous-jacente réellement impressionnante. De même, les heureuses circonstances que sont, généralement, un aménagement ou une maternité sont ici détournées pour devenir des facteurs d'angoisse d'une teneur redoutable. Mais au-delà de cette habileté à exploiter les lieux et les circonstances, Polanski se distingue surtout par la manière dont il manipule le spectateur face à son héroïne dont le comportement d'animal traqué remet constamment en cause toute normalité, et donc le propos même du film. A voir ou à revoir sans hésiter ! Copie et dupli bonnes.



MARY POPPINS

U.S.A. 1964. **Interprétation :** Julie Andrews, Dick Van Dyke, David Tomlinson. **Réalisation :** Robert Stevenson. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** Film Office.

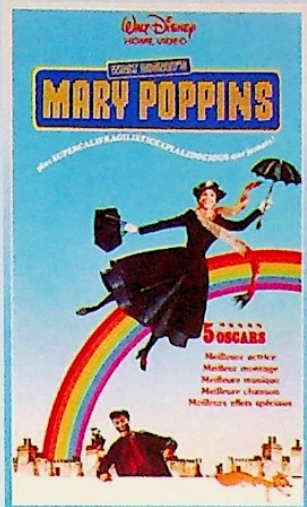
SUJET : "Jane et Michaël, dont les parents ont toujours été bien trop préoccupés par les problèmes 'sérieux' de l'existence, ont de tout temps été confiés aux soins de nourrices plus rébarbatives les unes que les autres et, qui finissaient par les abandonner, lasses de leurs bêtises. Cela, jusqu'au jour où leurs plus chers désirs vont enfin se réaliser, avec la venue d'une nurse en tous points très spéciale. Mary Poppins..."

SHOW

Cathy Karani

CRITIQUE : Avec ce film, qui compte parmi les plus belles réussites de la firme Disney, la vidéo nous offre un véritable enchantement visuel et musical sur lequel le temps ne semble avoir eu aucune prise. Le spectateur, transporté par la lumineuse Julie Andrews dont la présence - même recèle la magie qu'elle dispense, replonge au cœur d'une enfance enchantée échappant à toute contrainte. Mêlant avec une perfection rarement égalée depuis lors des personnages réels et animés, *Mary Poppins* nous entraîne dans un tourbillon de bonheur et de joie conçu par des artistes à l'immense talent, ainsi que le démontrent certaines séquences inoubliables. La visite des toits londoniens sur des marches de fumée, le ballet des ramoneurs, la balade des chevaux de bois dans un tableau champêtre ou le fondu d'un

globe de verre dont la neige se substitue à de blancs pigeons en sont autant de preuves éblouissantes. Un chef-d'œuvre dont la vision justifie largement les 5 Oscars qu'il obtint lors de sa sortie.



Les cassettes de la rentrée :

America 3000 : une production Cannon inédite en France où la belle Laurene Landon (*Hundra*) devient une Amazone du futur. Science-fiction, aventures et parodie sont au rendez-vous.

Necropolis : un film d'horreur d'Empire inédit en France. **Crawlspace :** David Schmoeller et Klaus Kinski terrorisent les jeunes et belles locataires d'une étrange demeure.

LES INÉDITS

L'UNIQUE SURVIVANTE

U.S.A. 1982. **Interprétation :** Anita Skinner, Kurt Johnson. **Réalisation :** Thom Eberhardt. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** G.C.R.

SUJET : "L'avion qui la transportait à travers les États-Unis s'est écrasé peu après son décollage, faisant de Denise l'unique rescapée du vol. Dès lors ce quasi-miracle va devenir pour elle un long cauchemar où des êtres étranges aux mines blafardes croisent sans cesse son chemin, remettant en question la réalité - même de son existence..."

CRITIQUE : Louchant sensiblement du côté de l'australien *The Survivor* de David Hemmings, cette *Unique survivante* n'en atteint cependant jamais le niveau, pêchant



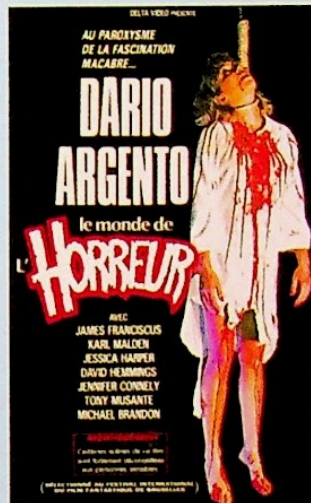
en cela pour plusieurs raisons. La plus flagrante étant assurément à imputer à un scénario trop décousu et dont l'écriture mal maîtrisée ne permet pas au récit de trouver l'équilibre requis. La mise en scène tâtonnante et maladroite n'aide guère l'histoire à acquérir plus de cohésion, et le spectateur se voit véhiculé dans différentes directions, hélas toutes mal abouties. *L'unique survivante* demeure néanmoins intéressant par l'instauration d'un certain suspense et d'un climat inquiétant (pouvant justifier la découverte de cet inédit. Copie et dupli bonnes.

DARIO ARGENTO : LE MONDE DE L'HORREUR

Italie. 1986. **Interprétation :** Jessica Harper, David Hemmings, Jennifer Connelly, etc. **Réalisation :** Michèle Soavi. **Durée :** 1 h 15. **Distribution :** Festival édition.

SUJET : Une promenade sur les différents tournages de Dario Argento où la mort se fabrique avec art...

CRITIQUE : Nul doute que ce *Monde de l'Horreur* fera les délices des nombreux fans français de Dario Argento, lesquels pourront à travers ce film pénétrer plus avant dans l'univers baroque de ce réalisateur ayant su transfigurer la mort pour la sublimer à travers la beauté de ses images. Réalisé par l'assistant du Maître, Michèle Soavi (auteur du récent *Bloody Bird*), *Le Monde de l'Horreur*, à travers de nombreux et longs extraits de films (*Suspria*, *Inferno*, *4 Mouches de velours gris*, *L'oiseau au plumage de cristal*, *Ténèbres*) nous permet de découvrir



les coulisses de la mise en scène et des effets spéciaux. Dario Argento traduit également sa vision (et ses affinités) du genre, et le voir travailler sur ses films révèle à quel point il s'y implique à différents niveaux, en assurant ainsi une totale maîtrise. Un monde où les inconditionnels du cinéaste italien seront assurés de frissons d'horreur et de bonheur. Copie et dupli excellentes.

BOOBY TRAP

U.S.A. 1986. **Interprétation :** Emily Longstreth, Devin Hoelscher, Merritt Buttrick. **Réalisation :** Franky Schaeffer. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** Embassy.

SUJET : "En 1988, quelques années après qu'un fléau ait ravagé les États-Unis, Los Angeles est devenue une zone sinistère où survit une poignée de dégénérés s'attaquant ré-

gulièrement aux communautés avoisinantes. Après deux violentes agressions à l'encontre des siens, Steve, un petit génie de l'électronique, aidé de son amie Rebecca, décide de riposter avec ses propres armes..."

CRITIQUE : Rien de bien original en vérité dans cette série B au rythme efficace, où s'affrontent une nouvelle fois des hordes post-apocalyptiques aux mines patibulaires, si ce n'est l'intervention d'un ridicule et amusant robot dû à l'ingéniosité du héros. La violence est bien évidemment de rigueur dans ce contexte, dont les personnages semblent parfois surgir d'un *Mad Max* tant par leur accoutrement que leurs armes, dont ils usent avec une



réelle jouissance. Bagarres, explosions, poursuites automobiles se succèdent régulièrement jusqu'à une conclusion sans surprise. Copie et dupli bonnes.

BLOC-NOTES



Diana et une nouvelle venue dans "V", Lydia (June Chadwick).

Beaucoup de lecteurs nous ont écrit à propos du feuilleton "V" diffusé tous les samedi sur A2. La suite : "V, the Final Battle" est diffusé jusqu'à la fin de l'été. La diabolique Diana est secondée par Lydia (June Chadwick). Toujours au casting : Mark Singer (Dar l'invincible) et Robert Englund (Freddy). Pour en savoir plus sur les lézards, l'Ecran Fantastique n° 35 sur le tournage, et le n° 61 sur la nouvelle série.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité à nos abonnés

VENDS affiches 120 x 160, 60 x 40, pantalons 4 x 3 m, jeux de photos à prix très, très intéressants. Liste sur demande. M. Philippe Troyaux, 40, rue Becel, 56000 Vannes.

RECHERCHE bande originale de *Phenomena*, sur cassette si possible. M. Christophe Lawruk, 32, avenue Dufaud-Marzy, 58000 Nevers.

VENDS volumes 1 et 2 de l'encyclopédie "Avions de guerre", reliés en fascicules - 220 F pièce. Et les n° 25 à 32. M. Christophe Sigda, 21, avenue Georges-Guynemer, 94550 Chevilly-Larue.

RECHERCHE tous docs sur Harrison Ford, Daryl Hannah et Jeff Goldblum et tous les films de ces acteurs en V.O. sur cassettes VHS. M. Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

RECHERCHE l'Ecran Fantastique n° 1 à 4, 8. *Mad Movies* n° 1 à 13, 20, *Starfix* spécial Jedi et tout sur la saga *Star Wars*. M. Fabrice Allaert,

84, rue de l'Eglise, 59180 Capelle-la-Grande. Tél. : 28.24.07.20.

RECHERCHE cartes postales des affiches de : *La guerre du feu* (réf. : AC 64) et *Tchao Pantin*, ainsi que toutes autres cartes postales d'affiches de films en très bon état. Renseignements sur les parutions des cartes postales, possibilité d'abonnements contre enveloppe timbrée à M. Aldo Duniach, route de Toulouse, 66270 Le Soler.

VENDS Posters 98 x 68 de *Rambo I*, *Rocky IV*, *Invasion USA*, *Cobra* (américain) 100 F et carte postale de 37°2 10 F plus frais d'envoi : deux timbres à 2,20 F. Eric Konstanty, Blesme, 51250 Sermailles-Bains.

RECHERCHE tous documents sur Lon Chaney, Tod Browning et David Lynch. Revues américaines sur le cinéma fantastique classique (*World Famous Creatures*, *Mad Monsters*, *Horror Monsters*, *Monsterland*...). Jordi Xifra, 676 bis, avenue Diagonal, 08034 Barcelona, Espagne.

VENDS 500 revues de cinéma (Première, Starfix, Ecran Fantastique, Revue du cinéma, Positif...). Pierre Loïc, 18, rue Gabriel-Pérlé, 87000 Limoges. Contre un timbre à 2,20 F, liste détaillée.

FANTASTICOPHILES

■ **FANS DE STEPHEN KING**, Jacqueline Caron, BP 150, 75961 Paris Cedex 1, édite un bulletin : Les amis de Stephen King où vous trouverez tout ce qui vous intéresse sur votre auteur favori. Grâce au questionnaire inclus dans ce bulletin, vous pourrez faire partie de la famille des amis de King.

■ **A-Z**, bulletin d'information et de critique de l'imaginaire n° 14, traite de la musique de science-fiction, avec beaucoup d'infos sur Pink Floyd, Tange-

rine dream, Genesis... 14 F. Laurent Pfeiffer, 86, rue Martre, 92110 Clichy.

■ **FLASHBACK**, un fanzine qui remonte loin dans les films, au sommaire du n° 1 : Flash Gordon, de 1936 à 1980, dossier Frankenstein, et Meliès, avec des photos rares. Renseignements et abonnements : Fabrice Fernandez, 98, qual, 03100 Montluçon.

■ Vous éditez des fanzines sur le cinéma fantastique, envoyez les à I. Média - l'Ecran.

MOTS CROISÉS FANTASTIQUES N° 46 par Michel Gires

SPECIAL BELA LUGOSI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B										
C										
D										
E										
F										
G										
H										
I										
J										

HORizontalement

A - Film de George Waggner (1941) où Lugosi incarne un tzigane (titre original). B - Effrayant comme un film de Lugosi. C - Réalisateur de *Island of Lost Souls* (1932) avec Charles Laughton et Lugosi. D - Prénom de la plus célèbre partenaire de Lugosi. E - Fleuve mexicain. F - Lettres de Poe. G - Nom sous lequel Lugosi débute à l'écran. H - Prénomée Elizabeth, incarne la femme de Lugosi dans *The Corpse Vanishes* (1942). I - Prénom de miss Hervey, vedette féminine de *Night Monster* (1942). J - Prénom de drakkar. K - Initiales du principal partenaire de Lugosi dans *Mark of the Vampire*. L - C'est le rôle préféré de Bela Lugosi. M - Prénom de Tamiroff, partenaire de Lugosi dans *The Black Sleep* (1956). N - Personnage interprété par Lugosi dans deux films de la série Frankenstein.

VERTICALEMENT

1 - Film d'Allan Dwan (1939) où Lugosi incarne un domestique (titre original). 2 - Genre de films souvent fréquenté par Lugosi. 3 - Prénom du plus célèbre partenaire de Lugosi à l'Universal. 4 - Prénom du réalisateur de *Ghost of Frankenstein* (1942). 5 - Extrait de la mer 4 - Début anglais de malheureux. 6 - Consonnes de sans. 7 - Initiales de l'interprète du rôle, de Jonathan Harker dans *Dracula* (1931). 8 - Fin de troika. 9 - Ruée Inversée. 10 - Lettre de libre. 11 - Initiales du réalisateur de *Black Friday* (1940). 12 - Prénom de Taylor, réalisateur de *The Return of Chandu* (1934). 13 - Sigle politique. 14 - Initiales du réalisateur de *The Invisible Ray* (1936). 15 - Initiales de la vedette féminine de *Prisoners* (1930). 16 - En abrégé, firme qui produisit *Mark of the Vampire*. 17 - Karloff et Lugosi étaient celui de la terreur. 18 - Hulle anglaise. 19 - Consonnes de virevolter. 20 - Film d'Ernst Lubitsch avec Lugosi (1939).

COLLECTIONNEUR vend Important lot de photos et affiches de cinéma, films 16 mm "Scopitones" chansons des années 60. Liste contre enveloppe timbrée. Mlle Muriel Lejeune, Soullignac-Eparges, 17120 Cozes.

ACHÈTE les fiches-cliné de l'Ecran Fantastique : *Conan le Barbare*, *Conan le Destructeur*, *Polyester 2*, *House, Hitcher* et *Dead Zone*. M.S. Lecuyer, 39, chemin du Bord de l'Eau, 27700 Les Andelys.

RECHERCHE cassettes VHS du feuilleton *Shaka Zulu* diffusé sur la 5 en avril dernier - épisodes 1 et 3. Lionel I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

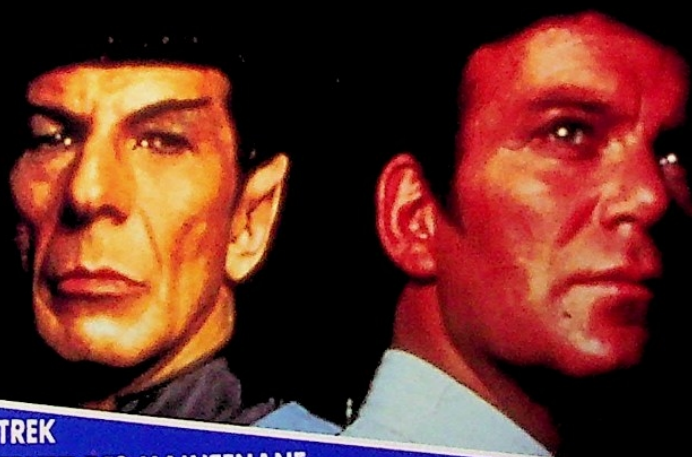
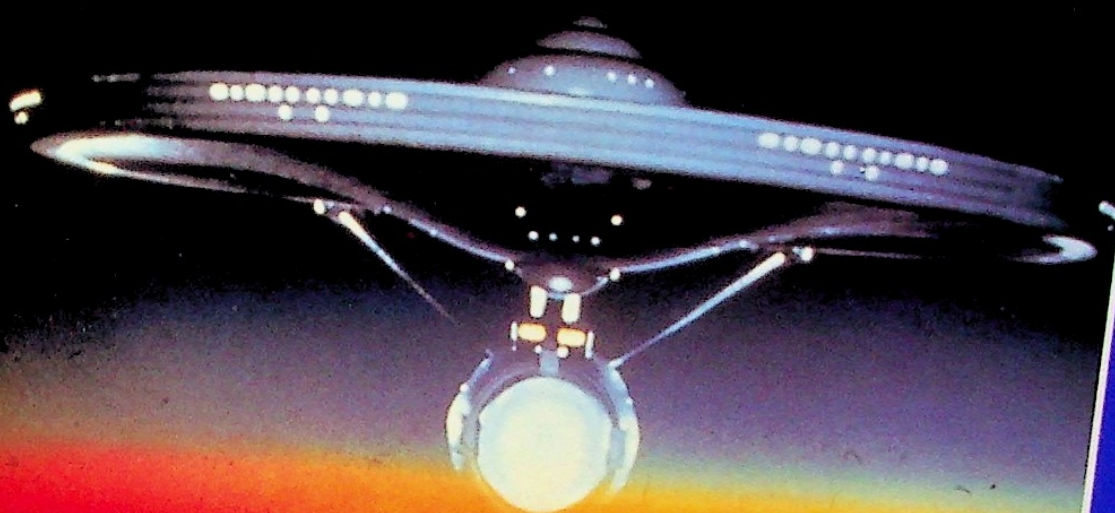
SOLUTION DU N° 45

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	I	N	T	E	G	R	E	E	S	
B	N	U	C	L	E	A	I	R	E	S
C	S	D			N		R	I	C	E
D	E	I	F	F	E	L		K	R	L
E	C	T	E		R	E	D		E	S
F	T	E	S	T	A	M	E	N	T	
G	E		T	O	T		L			F
H	S	P	I	R	I	T	I	S	M	E
I		E	N	V	O	U	T	E	E	S
J	A	R	S	E	N	E		O	S	S

SPOTLIGHT

SPÉCIAL SCIENCE-FICTION
TOUT

STAR TREK



SPOTLIGHT N° 9 - STAR TREK
SORTIRA LE 25 JUIN RESERVEZ DES MAINTENANT
CE NUMERO HISTORIQUE EN RENVOYANT LE BON CI-DESSOUS

BON DE COMMANDE A ENVOYER A

I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier à parution le 25 juin, ex.
de Spotlight n° 9 à 25 F, soit :

+ 4 F de frais de port par exemplaire soit :

TOTAL :

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Que je règle par chèque joint à l'ordre d'I.MEDIA., pour l'Etranger, règlement par mandat international uniquement.

METROPOLITAN FILMEXPORT PRÉSENTE

GRACE JONES

SON
PREMIER
BAISER
VOUS
SERA
FATAL...

VAMP

AVORIAZ 87

UNE NOUVELLE RACE DE VAMPIRES...

METROPOLITAN FILMEXPORT PRÉSENTE "VAMP" UN FILM DIRIGÉ PAR RICHARD WENK.

AVEC GRACE JONES, CHRIS MAKEPEACE, SANDY BARON, ROBERT HUSLER, DEDEE PFEIFFER, GEDDE WATANABE ET LISA LYON

SUR UNE HISTOIRE DE DONALD P. BORCHERS ET RICHARD WENK, PRODUIT PAR DONALD P. BORCHERS. MUSIQUE ORIGINALE DE JONATHAN ELIAS.

LA CHANSON "VAMP" EST INTERPRÉTÉE PAR GRACE JONES

Bande originale du film sur Disques
Cassettes et Compact Disc

VARESE SARABANDE



DISTRIBUTION



EMI



METROPOLITAN FILMEXPORT

NEW WORLD PICTURES

